



# La logique de l'expérience chez John Dewey

Abel Bedecarrax

► **To cite this version:**

| Abel Bedecarrax. La logique de l'expérience chez John Dewey. Philosophie. 2015. dumas-01194863

**HAL Id: dumas-01194863**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01194863>**

Submitted on 17 Sep 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**UFR 10**

**La logique de l'expérience  
chez John Dewey**

**Master 2 11020656**

**Histoire de la philosophie**

**Abel Bedecarrax**

**Sous la direction de Denis  
Kambouchner**

**Année 2014-2015**

## **Introduction générale.**

*Logique, la théorie de l'enquête* est le dernier ouvrage majeur de John Dewey et peut être considéré comme la concrétisation d'un projet de reconstruction de la logique formulé dès 1920 dans *Reconstruction en philosophie*. L'ouvrage a pour caractéristique d'être présenté par son auteur comme l'introduction d'un projet neuf et plus large visant à fonder la logique sur l'expérience. On pourrait s'étonner de ne trouver dans *Logique* que d'assez rares occurrences du concept d'expérience en tant que tel. Dewey lui substitue en fait celui d'enquête afin de rendre compte d'un mode spécifique de contrôle et de détermination des situations vécues. L'enquête est l'expérience qui a en vue l'acquisition de la connaissance et la conduite de l'inférence. Toutefois, cette substitution n'écarte pas l'expérience qui est, en tant que schème, le socle indispensable de l'enquête. L'originalité de la démarche de Dewey, c'est qu'il ne considère pas l'enquête comme l'humanisation d'une expérience universellement naturelle. L'enquête est l'expérience elle-même mais en tant qu'elle découvre la logique de ses opérations, c'est-à-dire un certain ordre. L'enquête est du point de vue du schème, un agencement original du comportement ayant pour dessein spécifique de produire des assertions garanties dont le corollaire est la production de contenus opératifs validés et disponibles aux expériences subséquentes. Rien de l'enquête ne provient du dehors de l'expérience et pourtant la nature de ses productions est d'enrichir potentiellement l'expérience dans toutes ses implications. L'expérience, dont le schème est déterminé dans l'activité vitale elle-même, apparaît être à la fois le fondement et le point d'aboutissement de la démarche déterminée par l'enquête. Ce double mouvement, cette dialectique en quelque sorte, est la clé qui permet à Dewey d'éviter les écueils induits par le naturalisme et l'humanisme de sa position. Le premier « enveloppe le risque, comme le remarque Jean-Pierre Cometti, d'un réductionnisme pouvant avoir pour effet de dissoudre l'intelligence et les institutions humaines en général dans les

processus et déterminations contingentes et aveugles de la vie <sup>1</sup>». Le second celui de rétablir le dualisme entre un monde humain et un monde naturel en opposition radicale et qualitative. L'enquête comme mode de comportement est fondée dans l'expérience et ses implications spécifiques la développent en retour. L'expérience sans enquête n'est pas une expérience encore spécifiquement humaine bien que cette dernière ne puisse pas exister de façon schématiquement indépendante et en dehors de l'expérience. Un tel développement concomitant de l'expérience et de l'enquête permet donc d'envisager, grâce à l'hypothèse de la continuité schématique entre les comportements organiques primitifs et ceux conduits rationnellement, une conception naturaliste et humaniste de l'expérience et plus spécifiquement de l'enquête. Une telle conception permet à la philosophie de lutter plus efficacement contre toutes les formes de dualismes.

Cela serait donc une erreur radicale d'isoler l'entreprise de la reconstruction en logique de ses fondements philosophiques. Le postulat fondamental est que la logique est logique *de* l'expérience, qu'elle est un ensemble structuré et cohérent d'ensembles opératifs, abstraits des expériences antérieurement réalisées, *dans le but* d'être appliqués dans les expériences subséquentes afin de garantir que celles-ci soient conduites de façon adéquate. L'hypothèse sur laquelle s'appuient toutes celles qui concernent spécifiquement la reconstruction technique de la logique, c'est-à-dire celles par lesquelles la nature des propositions, des termes et des symboles est requalifiée, est l'hypothèse selon laquelle la logique serait intermédiaire et instrumentale et non point l'expression d'un ordre préexistant. Cette hypothèse est véritablement déterminante puisque de sa validation dépend celle de l'idée selon laquelle la logique procède de l'expérience. Ce qu'elle signifie au fond, c'est que la logique est un mode de comportement organisé, qu'elle est un système de schémas opératifs, de *patterns* en relation, destinés à l'organisation de l'expérience et des conduites appropriées. Une telle hypothèse suppose plusieurs choses. Tout d'abord, une reconstruction de l'expérience puisque celle-ci n'est plus d'un rang inférieur mais au contraire la matrice existentielle nécessaire et incontournable de toutes les formes logiques ainsi que leur *objet*<sup>2</sup>. Plus spécifiquement ensuite, cette hypothèse suppose une

---

1 Jean-Pierre Cometti, *L'expérience dans la philosophie de John Dewey*, présentation de *Expérience et nature* de John Dewey, Nrf, ed. Gallimard, 2012, page 13.

2 Objet au sens de *subject-matter* c'est-à-dire littéralement de sujet matériel. L'expérience en tant que *subject-matter* des formes logiques est leur objet ultime, et répond en fait à la question ; de quoi les formes logiques sont-elles les formes ? Question centrale qui anime l'essentiel des controverses. Nous reviendrons sur ce point.

reconsidération de l'abstraction qui ne peut plus être considérée philosophiquement comme un ordre détaché des choses réelles dans lequel se réaliserait leur être logique ou leur essence, libérée de la contingence avilissante et de l'accident. Pour être en adéquation avec l'hypothèse d'une logique instrumentale, l'abstraction doit être considérée dans sa nature opérative, c'est-à-dire dans sa fonction logique. En tant que l'abstraction permet de véhiculer certains contenus en vue d'applications futures dans le cadre d'autres expériences, cela signifie qu'elle ne diffère du concret que *logiquement* puisqu'elle n'est abstraite qu'en *fonction* d'une potentielle concrétisation. De même, le sens d'une expérience concrète est de posséder des caractéristiques que l'on peut abstraire comme qualités transférables. Le troisième point impliqué par l'hypothèse de l'instrumentalité de la logique et immédiatement par le point précédent, est une intégration ou une ré-intégration de la logique comme science et de la logique comme méthode. L'une et l'autre ne sont plus séparées à la manière dont l'esprit et la matière le sont mais s'intègrent réciproquement comme deux moments d'une même série. Elles s'intègrent comme l'abstraction est intégrée à l'application qu'elle suppose logiquement et à la façon dont l'application est l'épreuve vivante des formes et implique leur requalification dans l'expérience, ouvrant ainsi à son tour et en même temps la voie à la constitution de nouveaux contenus opératifs plus élaborés et plus adéquats. La logique *de* l'expérience est la logique inhérente du comportement, de la conduite, la logique de l'enquête comme expérience spécifique de détermination.

Ces quelques remarques doivent faire entendre la nécessité, historique, d'une requalification de la valeur, de la nature et du sens de l'expérience comme préalable à toute reconstruction en logique. Tant que l'expérience restait dans l'ombre d'une activité rationnelle détachée, aucune reconstruction de ce type n'était possible. Ce que pense Dewey c'est qu'une telle entreprise, loin d'être une aventure gratuite de la philosophie, est plutôt la mise en acte d'une reconstruction induite par le développement historique des sciences expérimentales, d'une part, et de l'avènement d'une signification nouvelle de l'expérience due aux transformations sociales, de l'autre. Reconstruire la logique revient à prendre acte de ce qui est « intervenu dans la véritable nature de l'expérience, telle qu'elle est véritablement vécue, dans ses contenus et ses méthodes <sup>3</sup> ». C'est accepter, d'une

---

3 John Dewey, *Reconstruction en philosophie*, trad. Patrick Di Mascio, Coll. Folio Essais, 2014, page 141.

façon volontaire et courageuse, la tâche collective de répondre aux responsabilités historiques nouvelles auxquelles s'ordonne la philosophie. Ce qui enveloppe l'esprit philosophique général de la reconstruction de la logique, c'est la conviction de l'obsolescence des concepts et des catégories *a priori* dont le rôle était de synthétiser une prétendue matière de l'expérience. Celle-ci est requalifiée par la biologie, la psychologie et les sciences expérimentales en une matière « composée de lignes d'actions à visée adaptative, d'habitudes, de fonctions actives, d'actions [faites] et subies, de coordination sensori-motrice <sup>4</sup> ». La reconstruction de la logique est l'entreprise de fondation d'un système dynamique et relationnel qui organise les principes de connexion et d'organisation portés *par* l'expérience. Cette remarque doit faire apparaître un point très important de la reconstruction logique, mais également de la philosophie de l'expérience prise en général. Ce que l'expérience exprime lorsqu'elle n'est plus écrasée par tous ces dualismes inopportunément incrustés dans les habitudes et particulièrement dans celles de la philosophie, et qu'elle se déploie dans les significations nouvelles que lui donne sans cesse l'évolution des formes sociales d'organisation, des pratiques collectives, des métiers, des arts et du langage, c'est qu'il est nécessaire de ne pas ignorer la continuité entre les formes élémentaires et primitives de la vie organique et les formes supérieures de la pensée spéculative à l'œuvre dans les enquêtes dirigées. Elle montre la nécessité de parvenir à la compréhension de la continuité schématique entre les différents comportements, non point en supposant le même partout, mais au contraire en saisissant la nature logique des séries d'opérations inhérentes à tout comportement vivant. La logique de l'expérience repose sur la validation du postulat de continuité. La faillite de cette continuité renverrait la philosophie aux conceptions obsolètes d'une expérience atomisée et d'un savoir détaché d'elle, flottant et pétrifié dans l'empyrée abstrait de la raison, comme les flots agités repousseraient un navire vers les écueils rocheux. S'il est nécessaire de parvenir à une telle conception de la logique de l'expérience, c'est afin de remettre la philosophie sur la voie de la compréhension de la façon dont les formes logiques opèrent en son sein. Ultiment, c'est aussi afin de lui permettre de comprendre en quoi elle peut être utile aux hommes, comment elle peut investir les problèmes réels qui occupent leur vie et se reconstruire elle-même en participant à la reconstruction vivante et permanente de l'expérience. La fondation

---

4 R.P. Page 148.

d'une logique de l'expérience se voue entièrement à l'examen de ce qui lie les choses entre elle, des *opérations* en tant que telles. Elle est destinée à procéder sans cesse à l'examen, souvent abandonné à une certitude figée et dogmatique, des relations entre les termes du discours, des références aux données réelles et enfin des connexions qui existent entre les choses, qui toutes ensemble tissent et forment le sens logique de l'expérience. Une logique de l'expérience a finalement pour objectif de prévenir ce « glissement à la faveur duquel les résultats des opérations de la pensée – pourtant toujours provisoires, aux termes des principes mêmes de l'enquête – sont élevés à une dignité ontologique qui se *substitue* à l'expérience, et par conséquent aux conditions qui les voient émerger <sup>5</sup>». La nouvelle logique est avant tout une méthode et, puisqu'elle peut permettre d'expliquer la filiation entre ses contenus et ses applications, elle doit pouvoir ne pas disloquer l'unité organique de l'enquête et de sa matrice. La généralisation de l'enquête comme principe de l'expérience est selon Dewey ce qui doit conduire « les hommes devant leurs responsabilités pour les contraindre à renoncer à leurs dogmes politiques et moraux <sup>6</sup>». C'est aussi ce qui permettra de ne pas sombrer à nouveau dans l'intenable séparation de l'expérience, abandonnée à l'opinion accidentelle, et du royaume des vérités que l'expérience a pourtant précisément contribué à établir. *Logique* exprime de la philosophie de son auteur toute la rigueur et la fécondité mais contribue également, dans la mesure où l'ouvrage constitue une tentative de systématisation des conditions de la pensée *comme* expérience, à frayer de nombreux chemins pour une compréhension élargie, autonome et selon la méthode de l'humanisme naturaliste de Dewey, des données variées de l'expérience. La logique de l'expérience a pour ambition fondamentale de lever les cloisons du savoir et de l'expérience qui fragmentent la vie. En tirant de la fange le sens commun, la production et le savoir-faire, en ôtant à la raison, aux institutions et aux dogmes leurs couronnes factices pour les rassembler dans le *monde* et les rendre à l'expérience comme matériaux, la logique peut contribuer au progrès. Cette transversalité des conclusions logiques abstraites des expériences réalisées ne saurait faire l'économie d'une discussion en profondeur sur la nature opérative du langage, considéré dans son sens large, c'est-à-dire d'une part comme système cohérent de symboles, et d'autre part comme l'ensemble des

---

5 Jean-Pierre Cometti, *L'expérience dans la philosophie de John Dewey*, présentation de *Expérience et nature* de John Dewey, nrf, ed. Gallimard, 2012, page 11.

6 *R.P.*, page 215.

objets substantiels par lesquels les hommes peuvent établir une communication et former des expériences collectives significatives. La reconstruction logique est indissociable de la question du langage mais nécessite deux préalables pour ne pas reproduire les erreurs philosophiques du passé. Tout d'abord ce dernier ne devra pas être réduit à un système clos afin de ne pas projeter son schème discursif à tout type de pensée et de ne pas faire de lui le nouvel *a priori* de la pensée. Enfin, il devra faire l'objet d'une *enquête* spécifique en tant qu'il est en propre un *environnement* de l'expérience. Le langage n'est chez Dewey ni l'habit de la pensée, ni la pensée elle-même. Il est son environnement, c'est-à-dire le milieu au sens biologique du terme dans lequel sa structure s'intègre et se différencie. Cette remarque nous permet d'ajouter que le problème de la logique en son sens le plus large, est la question générale de la conduite de la pensée. Le travail que doit effectuer dès lors la reconstruction logique est de réunir adéquatement cette question avec toutes les branches de l'activité humaine. Si la logique comme science ne trouve aucun écho ni aucune application dans certains domaines comme la morale, la politique ou encore l'art, qu'elle laisse complètement à l'abandon, c'est qu'elle abrite en réalité une infirmité structurelle. C'est la raison pour laquelle la tâche commencée par Dewey dans *Logique* est une tâche immense qui, comme le rappelle son auteur, nécessite continuations et contributions collectives. C'est, sinon à cette tâche, du moins à celle de révéler certaines voies d'exploration possibles, notamment en direction de la psychologie appliquée, que nous souhaitons nous employer.

Nous procéderons dans cette étude de la manière suivante. Nous avons jugé important de conférer aux implications de la reconstruction logique que nous souhaitons mettre en évidence et développer, une assise théorique aussi solide que possible, fondée pour l'essentiel sur l'analyse des problèmes soulevés dans l'ouvrage. Nous consacrerons à cela une première partie dont le but sera de rendre aussi clair que possible, et point par point, la question de la logique de l'enquête. Nous nous efforcerons de situer de façon systématique les thèses ainsi examinées dans l'ensemble de la philosophie de John Dewey afin de faire entendre les raisons des expansions théoriques auxquelles nous souhaitons procéder dans la seconde partie de notre travail. Toutes les implications novatrices de la reconstruction logique initiée par Dewey ne peuvent à notre sens manquer de nous mener à considérer les progrès réalisés par la psychologie de comportement, ainsi qu'à



évaluer la pertinence d'un rapprochement avec la philosophie de l'expérience.

## **Première partie : La logique de l'enquête et ses implications philosophiques.**

### Introduction

Trente-cinq années se sont écoulées entre les parutions de *Studies in logical theory*, et de *Logique, la théorie de l'enquête*. Bien que les fondements aient été jetés très tôt et que, selon les mots de son auteur, « les idées fondamentales soient restées les mêmes <sup>7</sup>», l'on se doit de prendre en considération, l'immense période qui sépare la publication de ce traité de sa genèse. Il fallait à son auteur le temps d'une vie, le temps d'une carrière philosophique profuse, pour consacrer enfin un ouvrage à la question spécifique de l'enquête et de la théorie logique pourtant abordée très tôt dans son oeuvre. Sous des traits parfois plus abrupts, nous retrouvons dans *Logique*, le visage de l'ensemble des concepts majeurs de la philosophie de John Dewey sur lesquels nous reviendrons longuement. L'objet de cette partie portant sur la logique de l'enquête et ses implications dans le système de Dewey est tout d'abord d'apporter le plus de clarté possible aux différents problèmes et distinctions philosophiques établis. Nous avons choisis de ne pas suivre exactement le plan de l'ouvrage car notre dessein est, à terme, de questionner les implications internes et générales de la question de la logique de l'enquête. Nous avons jugé plus adéquat de procéder par le moyen d'un développement théorique allant de proche en proche en essayant d'englober systématiquement dans chaque nouveau problème l'ensemble

---

<sup>7</sup> John Dewey, *Logique, la théorie de l'enquête* (que nous noterons par la suite *L.*), trad. Gérard Deledalle, PUF, 1967, page 51.

des problèmes antérieurement traités. Nous essayons également de porter une attention toute particulière au soin de laisser entrevoir, à chaque étape, les perspectives de développement possibles.

### **1.1) Les racines du problème de la théorie logique.**

Le concept d'*inquiry* traduit en français par enquête, désigne un faisceau de comportements organiques, culturels et scientifiques. Leur particularité commune est d'être tous conduits dans le dessein de surmonter des problèmes. Dans ces ensembles entrent aussi les outils formés durant le déroulement de ces processus ou bien ceux pré-formés dans les expériences antérieures. Dewey se donne pour objectif philosophique la généralisation conceptuelle de tous les types de comportements organisés produits en réponses à des perturbations antérieures. Peu importe à ce stade la nature des comportements et celle des réponses, le premier objet de la formation du concept d'enquête est la restauration du lien, disloqué par la philosophie, unissant les différents processus de résolution et de détermination. Mais quel est au juste le problème que pose la logique ? Le problème fondamental, dont Dewey fait le point de départ de son ouvrage, c'est le désaccord quant à l'objet de la logique. En réalité cet objet est double, ou possède un double aspect. Le premier est ce que Dewey nomme son objet prochain. Il concerne le champ des relations que les propositions entretiennent entre elles. « Personne ne doute [en effet] que les relations exprimées par des mots comme *est, n'est pas, si-alors, ne que (nul autre que), et, ou, quelque-tout*, fassent partie de l'objet de la logique <sup>8</sup> ». Les formes logiques sont par elles-mêmes objets en tant qu'elles sont en propre un domaine d'application. Elles ont la possibilité de faire système, ce qui constitue par soi un champ d'application privilégié pour la logique. Nous verrons par la suite à quoi tient selon Dewey cette possibilité « inhérente » de faire système. Mais dès lors, constate Dewey, que l'on questionne

---

8 L. page 57.

la « matière » que désignent ces propositions, on ne trouve que confusion et désaccord. En réalité la question est de savoir de quoi ces formes sont les formes et où elles trouvent leur origine. C'est le second objet de la logique, son objet ultime. La logique comme science est souvent présentée comme propédeutique universelle ou comme l'ensemble des lois nécessaires de la pensée. À ce titre elles constituent un royaume de pures possibilités en soi, où « pures » signifie indépendant de la réalité. Elles peuvent également constituer les relations ultimes et invariables de l'ordre de la nature ou encore la structure rationnelle de l'univers<sup>9</sup>. Ces trois conceptions s'accordent pour considérer l'ensemble des formes logiques ainsi que des propositions comme l'incarnation, la reproduction ou la transcription en système d'un ordre naturel parfaitement déterminé. Ce que ces trois conceptions disent de l'objet ultime de la logique est assez clair. Qu'elles le nomment « royaume de possibilité », « ordre de la nature » ou « univers », l'objet ultime apparaît à chaque fois comme le reflet systématique de l'ordre d'un système donné de propositions. Cependant rien n'est dit quant à la nature de ce lien, ni à propos d'un quelconque processus de génération dont pourrait être issues ces incarnations ou reproductions en système d'un ordre naturel, rationnel, universel ou quel qu'autre nom qu'on veuille bien lui donner. Nous ne rapportons pas toutes les théories logiques dont Dewey fait mention car à toutes peuvent être fait le même procès.

En tant que propédeutique, la logique a nécessairement un champ d'application. Deux dualismes naissent donc de ces conceptions selon Dewey. Le premier tient dans cette opposition de la logique comme science et de la Nature comme ordre ou réalité ultime, dont la première est mystérieusement issue et à quoi elle se réfère. Ce dualisme prend l'apparence d'une bifurcation, car ce qui appartient en propre à l'ordre naturel se trouve reproduit dans le champ scientifique de la logique sans qu'apparaisse aucun lien connexe. Le second dualisme provient de la logique en tant qu'elle est une propédeutique universelle. C'est un dualisme qui sépare la logique en science et méthode. Tout procédé de recherche, de pensée, semble devoir déjà répondre aux exigences logiques, il apparaît donc que la logique doive précéder la recherche comme la conception de l'outil doit précéder son usage. Mais, comme l'établissement de la logique comme science systématique se trouve être postérieure à la réflexion, on en a déduit

---

9 Voir *L.* page 58.

qu'elle devait nécessairement décrire un ordre systématique, déterminé et préexistant de relations.

Dewey envisage pour traiter ce problème que pose la logique, et c'est là l'objet central de son ouvrage qui s'occupera tout entier de cet examen, l'hypothèse selon laquelle « toutes les formes logiques (avec leurs propriétés caractéristiques) apparaissent au cours de l'enquête et se rapportent au contrôle de l'enquête [*are concerned with control of inquiry*], contrôle institué pour que l'enquête puisse aboutir à des assertions garanties <sup>10</sup>». Nous donnons l'original anglais qui transcrit mieux l'idée d'une participation entière et directe des formes logiques au contrôle du processus de l'enquête. La difficulté de cette position est de savoir comment l'enquête, qui doit répondre et satisfaire aux exigences de la logique, peut-elle en même temps être elle-même la source de toutes ces formes ? Ce que Dewey entend montrer dans cet ouvrage, c'est que l'argument ne paraît circulaire qu'à la doctrine des facultés innées ou des essences fixes. Il entend ouvrir une voie propice au dépassement de toutes les formes de dualismes qui affectent la science logique. L'hypothèse selon laquelle l'enquête est ce par quoi « nous mettons en lumière des formes logiques quand nous faisons porter notre réflexion sur les procédés habituels de l'enquête, [mais qu'elle implique aussi] que les formes ont leur origine dans les opérations de l'enquête <sup>11</sup>» semble apporter une perspective intéressante. Cette hypothèse doit rendre compte d'une façon unifiée, afin d'éviter l'écueil du dualisme, d'une part de la *causa cognoscendi* des formes logiques et d'autre part de leur *causa essendi* à propos de laquelle la philosophie ou bien demeure muette, ou bien se trouve dans l'obligation de produire un artifice afin de combler le vide. Selon cette hypothèse, l'enquête produit les formes auxquelles elle se soumet dans son développement ultérieur. Cela suppose à l'enquête comme aux formes logiques une histoire, si bien que le problème dont il est question se trouve en fait nécessairement lié à celui de l'origine première de l'enquête et des formes logiques, de leur matrice. Sinon en effet, nous remonterions au long d'une chaîne causale virtuellement sans fin ou qui conduirait à une forme d'enquête pure ou vierge de toute forme, que nous serions bien en peine d'expliquer. On voit donc comment au problème logique s'adosse celui de son processus et de son origine. Le postulat fondamental est celui que rien de ce qui concerne et relève de

---

10 L. page 60 et dans l'édition originale *Logic, the theory of inquiry*, Henry Holt and company, New York, 1938, voir page 4.

11 L. page 60.

l'enquête comme processus vivant de détermination ni de la logique comme système organisé issu de ce même processus ne doit différer d'elles par nature. L'arrière plan philosophique des essences fixes et des facultés innées est responsable selon Dewey de ce hiatus qui isole la logique du processus vivant de l'enquête. Il ne fait bien évidemment pas le procès de la philosophie classique dont les postulats correspondaient à une science déterminée, à un stade historique de son développement qui se trouvait en accord avec eux. Dewey prend pour cible la philosophie et la logique contemporaines qui ont recours aux facultés innées ou à l'idée de raison pure, afin d'expliquer la bifurcation ou le hiatus, produits de leur aveuglement. La philosophie et la logique sont pour Dewey en rupture ainsi qu'en inadéquation avec la science de son temps.

Une telle conception présuppose en fait déjà une théorie naturaliste de la logique, dont « le premier postulat [...] est la continuité des activités et des formes inférieures (moins complexes) et supérieures (plus complexes) <sup>12</sup>», puisqu'il autorise la subsomption de toutes les activités de recherche sous un principe commun. Le projet que Dewey formule dans cet ouvrage est un projet véritablement réformateur, et nous signalons comme le premier effet original de sa démarche celui de réunifier toutes les formes d'enquête et de contester les clivages conceptuels établis. Un tel regroupement présuppose à ces comportements une matrice commune. Mais le projet de reconstruction logique n'entend précisément pas introduire de principe commun au sens où celui-ci serait une « chose en soi ». Un tel principe ne ferait que reproduire le hiatus et la bifurcation en se révélant incapable de rendre compte des processus d'enquête par eux-mêmes. Au contraire, le principe qui subsume toutes les activités de recherche est un principe d'ordre relationnel, d'ordre logique. Voilà la raison principale qui sous-tend le projet de cet ouvrage pour le moins tardif et qui introduit le terme d'enquête, pratiquement absent du vocabulaire deweyen des ouvrages antérieures. L'enquête, c'est ce que nous allons essayer de voir, est en fait l'expérience prise dans son sens strictement logique c'est-à-dire en tant qu'ensemble déterminé de relations dont l'office est la modification réelle de conditions environnantes.

La validation du postulat de la continuité dans le vaste champ de la logique a pour condition essentielle et primordiale celle de son origine biologique. Pour Dewey, il faut rompre avec ce qu'il pense être un artifice philosophique, c'est-à-

---

12 L. page 81.

dire avec l'introduction, au sein du schème générale de la pensée, de l'intuition *a priori* ou de l'idée d'une raison pure comme principes premiers. Selon lui, ces modes indépendants et complets d'appréhension de catégories ou de principes sont ce qui pèse le plus sur la théorie logique. Il s'étonne en effet de constater que « des auteurs qui rejettent énergiquement l'intervention du surnaturel ou du non-naturel dans tous les autres domaines de la science [n'hésitent] pas à invoquer [de telles facultés] dans le domaine de la logique <sup>13</sup>». Reconstruire la logique dans la ligne du développement de la science moderne nous impose de nous défaire de ces présupposés philosophiques qui fracturent le rapport qu'entretiennent les sens commun et scientifique, les comportements organiques primitifs et les enquêtes dirigées et contrôlées de la science, ou les « champs » empirique et rationnel. Si l'enquête scientifique descend pour ainsi dire, génétiquement des comportements biologiques primitifs, ce n'est bien évidemment pas en vertu de l'identité de leurs objets respectifs qui peuvent différer radicalement, mais plutôt, pense Dewey, d'une façon schématique ou relationnelle. « Ce qui existe dans le développement normal du comportement est [...] un circuit dont la première phase ou « ouverture » est la tension des divers éléments de l'énergie organique, tandis que la phase finale ou « fermeture » est l'institution de l'interaction intégrée de l'organisme et de l'environnement <sup>14</sup>». Le schème apparaît donc comme la sériation d'actions conduisant l'organisme d'un état de tension à un état d'équilibre.

Pour retrouver les racines profondes des comportements organisés et dirigés par la raison il faut questionner la nature du rapport de l'organisme et de son environnement. La vie organique est tout d'abord « un processus d'activité qui implique un environnement. C'est une transaction s'étendant au-delà des limites spatiales de l'organisme <sup>15</sup>». Pour expliquer le comportement scientifique et rendre compte de son développement contemporain sans avoir recours au postulat des facultés innées, complètes et achevées, Dewey figure la nécessité d'éprouver l'hypothèse de la continuité entre les formes inférieures et supérieures d'activités de recherche. Selon Dewey, les facultés *a priori* de la raison, comme tous les liens absolus et achevés et prétendument logiques qui unissent entre elles les propositions, sont des postulats que rien ne prouve et dont la raison se trouve dans l'incapacité d'expliquer la cause du comportement scientifique. Si l'homme

---

13 L. page 83.

14 L. page 90.

15 L. page 83.

cherche, découvre et élabore des savoirs sous l'œil des vérités mathématiques c'est qu'il doit se trouver de telles facultés en lui. De quoi elles sont faites et par quoi elles adviennent, on n'en peut rien apprendre. Toutefois, que ces facultés se soient trouvées invalidées ou fendues par l'histoire philosophique et scientifique est un fait qui n'affecte pas le motif de leur invention, qui est de comprendre la nature de la cause du comportement scientifique. Que ces postulats philosophiques soient erronés ne dit pas que les problèmes à leur racines soient impropres et invalides eux-aussi. Si les facultés innées ou les concepts purement formels sont pour Dewey des chimères, ou le résultat de l'hypostase des savoirs constitués, la question de la cause du comportement scientifique et de l'enquête dans son sens le plus large reste valide et en suspend. L'hypothèse que Dewey se propose de suivre est celle du « postulat de continuité ». Elle entend « [fournir] une explication raisonnable des moyens par lesquels les caractéristiques qui donnent à l'enquête délibérée sa figure propre peuvent provenir d'activités biologiques qui n'ont pas ces caractéristiques <sup>16</sup> ». Le postulat de continuité répond au besoin de trouver aux activités scientifiques leur cause motrice pour reprendre le vocabulaire aristotélicien dont Dewey fait couramment usage. La logique comme science constituée devra donc par conséquent rendre compte de la science dans sa dimension continue, dynamique et comme produit des interactions entre l'organisme et l'environnement. Tout cela nécessite de plus amples explications.

## **1.2) Le postulat de continuité**

La vie organique dans sa dimension la plus simple, n'est pas un affrontement avec l'environnement. Elle n'est pas non plus, au contraire, l'assimilation de l'environnement par l'organisme ou de l'organisme dans l'environnement. Une existence organique est une intégration réciproque de l'un et

---

16 *L.* pp. 82-83.

l'autre dans des phases successives d'harmonie, de rejet, d'équilibre et de déséquilibre. L'enquête qui trouve ses fondements dans ces interactions, quelque soit son degré de développement, sera toujours selon Dewey un effort produit en vue de la restauration d'un équilibre perturbé, une intégration de l'environnement de telle façon que les conditions dont résultaient le déséquilibre et la tension soient transformées. Selon lui, « la structure et le cours du comportement vital ont un schème spatial et temporel défini. Ce schème préfigure assez bien le schème général de l'enquête, car l'enquête a pour origine un état d'ajustement antérieurement établi, qui, un trouble quelconque survenant, est devenu indéterminé ou problématique (ce qui correspond à la première phase de l'activité tensionnelle), et qui se transforme ensuite en enquête proprement dite, (ce qui correspond aux activités de recherche et d'exploration de l'organisme) ; quand enfin la recherche est couronnée de succès, la croyance ou assertion est la contrepartie, à ce niveau, de la réintégration au niveau biologique <sup>17</sup>».

L'hypothèse de la correspondance schématique de l'enquête, et par extension de la science logique, avec les comportements biologiques primitifs a pour fondement l'idée de détermination dans la relation organique. Si Dewey postule l'origine naturaliste de la logique et de l'enquête, c'est parce que tout activité de résolution ou de détermination apparaît schématiquement comme une analogie de l'effort vital. Celui-ci est le moteur du maintien d'un certain niveau d'intégration réciproque entre un organisme et son environnement, et toute activité vitale doit s'entendre comme un effort d'équilibration et d'intégration. La conception de la relation de l'organisme et de l'environnement est de telle nature que ne doivent pas être confondues activité vitale et réaction. Les activités, qu'elles soient de simples activités cellulaires, des séries d'actions, ou des comportements rationnels ne sont pas d'une façon unilatérale des systèmes organisés de réactions. Bien entendu, le schème de l'activité vitale peut admettre la réaction comme l'une de ses modalités, c'est ce qui se produit par exemple quand l'organisme fait face à un danger imminent, ou quand il se trouve en proie à une infection, mais il ne saurait être réduit à cela. La réaction est toujours un mode particulier de réponse, que l'on ne trouve jamais pur. Cette considération à son importance pour autoriser l'application du postulat naturaliste à l'enquête dirigée par la raison et particulièrement en ce qui concerne la question des situations

---

17 L. page 93.



problématiques dans lesquelles interviennent des données rationnelles. Nous y reviendrons.

Dans *Logique*, l'enquête apparaît comme « la transformation contrôlée ou dirigée d'une situation indéterminée en une situation qui est si déterminée en ses distinctions et relations constitutives qu'elle convertit les éléments de la situation originelle en un tout unifié <sup>18</sup>». Les préalables de cette définition sont les notions de situation, d'environnement et d'organisme. L'enquête est le nom que Dewey donne au processus de détermination spécifiquement humain par lequel sont constituées les relations qui les unissent tous trois. Ce processus de détermination repose sur les relations qui unissent un organisme et son environnement dont les états particuliers forment les situations. L'organisme en termes deweyens est caractérisé négativement par un certain degré d'intégration réciproque entre un corps et son environnement et positivement par les caractéristiques propres de ce qui constitue son effort vital. Pour exprimer cela en d'autres termes, disons que ce niveau d'intégration se manifeste dans un effort d'équilibration « maintenu par un mécanisme qui répond à la fois aux variations qui se produisent dans l'organisme et à celles qui se produisent dans le milieu <sup>19</sup>». L'organisme est le nom que l'on donne aux corps qui persévèrent dans leur être par le moyen d'un mécanisme essentiel produit de l'interaction elle-même. La reproduction est également un processus de maintien et de restauration continue de la relation durable et stable avec l'environnement. Dans cette perspective, penser l'organisme revient à penser l'environnement car leur forme réciproque se trouve dans leur relation. Donnons pour expliquer cela un exemple simple. Selon Dewey, il est absurde de penser un organe comme expression d'un environnement, de même qu'un environnement n'est pas la cause stricte d'un organe particulier. Autrement dit, un poisson ne possède pas de nageoires *parce qu'il vit dans l'eau*, mais la nageoire est plutôt par elle-même la manifestation de l'intégration particulière de l'eau et de ses propriétés *comme* environnement dans l'organisme du poisson. De plus, au contraire des finalistes, Dewey ne pense pas qu'un organe *explique* la réalité, mais plutôt qu'il explique sa relation avec son environnement. Le poumon n'explique pas la réalité de l'atmosphère en tant qu'il serait destiné à l'existence du poumon. Pour Dewey il est logiquement absurde de justifier l'existence d'un organe dans

---

18 *L.* page 168.

19 *Logique*, page 84.

l'existence objective et antérieure d'un élément de son environnement comme réalité. Le raisonnement est logiquement défailant parce qu'il est sujet d'une part, à l'erreur qui consiste à affirmer l'antécédent parce qu'on affirme le conséquent, d'autre part du point de vue interne à sa philosophie, parce qu'il suppose l'être d'une chose en disloquant son être relationnel. Autrement dit, il est absurde de parler de l'être de l'atmosphère (en tant qu'élément du processus organique de la respiration) en ne tenant précisément pas compte de la respiration comme processus. L'atmosphère est un ensemble de chose mais il n'est pas une « réalité à respirer ». Cette conception est le résultat de l'hypostase des formes extérieures exprimant la relation (le poumon, l'air composé d'azote et d'oxygène, etc.) Toute différenciation de structure biologique implique modification de l'environnement, et tout nouvel organe correspond à une nouvelle sorte d'interaction. L'existence des organismes et de leur environnement se confond avec l'ensemble de leurs relations réciproques et de leurs interactions. Il s'agit véritablement d'une ontologie relationnelle qui prend au sérieux le problème de l'unité de l'être. L'enquête apparaît chez Dewey comme un ensemble supérieur d'activités vitales dont l'être se constitue de relations. L'ontologie de l'enquête est relationnelle comme celle des organismes ou des environnements. Dès lors, l'explication ontologique de l'enquête rationnelle et des formes logiques supérieures, dépend selon Dewey de la validité de la preuve de sa filiation avec ce type d'interactions. La validation de l'hypothèse de l'ontologie relationnelle de l'enquête est un préalable essentielle à la requalification de l'objectivité scientifique, de la nature des propositions et de la logique tout entière.

Le problème de la logique formelle héritée de la philosophie d'Aristote mais extraite de son contexte historique est d'être en inadéquation avec le développement de la science dont est témoin Dewey. C'est selon lui le symptôme d'une formulation inadéquate de l'ontologie des processus d'enquête, des données problématiques et des relations organiques. Afin d'appréhender le phénomène de la recherche, la philosophie se figure des facultés motrices comme l'intuition ou l'entendement. Le problème logique s'exprime selon Dewey à travers différents symptômes. Tout d'abord il constate que la philosophie se trouve bien incapable de considérer dans son modèle les comportements ordinaires dont elle préfère se moquer et qu'elle écarte. La conséquence de cette rupture entre le commun et le rationnel se prolonge et Dewey tient pour très imparfaite l'application des théories

des facultés à la question de la croissance, du développement et de l'éducation. Enfin, il constate que le développement de la science moderne a procédé en pratique, sans recours au docte avis des philosophes et des logiciens, à la requalification du statut des hypothèses, des axiomes ainsi que des propositions, bouleversant ainsi le problème épistémologique de la vérité, endigué dans l'excès systématique de la logique formelle.

Les processus vitaux, dont sont issus les comportements supérieurs contrôlés par l'intelligence, « sont produits par l'environnement aussi bien que par l'organisme ; car ils *sont* une intégration<sup>20</sup> ». On voit comment Dewey entend construire le statut de l'objectivité scientifique. Si l'on admet le postulat de continuité et que l'on considère les situations indéterminées qui impliquent l'enquête comme analogues aux intégrations élémentaires des organismes vivants à leur environnement, alors les données d'un problème doivent être considérées comme les produits d'une interaction de même nature.

### **1.3) La cause de l'enquête et le statut de l'hypothèse.**

Le postulat de continuité, qui sous-tend la conception naturaliste de la logique chez Dewey, trouve ses raisons ou ses motivations dans un fait pratique observable, puisqu'il fonde sa légitimité sur la requalification, menée par la science, du statut des hypothèses, des axiomes et des propositions. Une telle requalification dont Dewey ne dit que peu de chose, doit être selon lui suivie d'une reconstruction philosophique afin de restaurer le lien de la philosophie à la science. On peut toutefois entrevoir ce que Dewey a à l'esprit quand il évoque une telle réforme. Le bouleversement majeur est selon lui apporté par la place nouvelle accordée à l'expérience dans l'enquête scientifique. Dans la science hellénique sont distinguées deux méthodes : celle de l'astronome et celle du physicien. La première a pour but de *sauver les apparences* et donc de s'accorder avec les phénomènes. La seconde s'occupe d'exprimer les *principes* du monde, la

---

20 L. p. 83.

nature des choses telles qu'elles sont. Autrement dit, tandis que l'astronome formule ses hypothèses en fonction des apparences, donc dans l'expérience, le physicien, sous le nom duquel nous pouvons placer celui d'Aristote, « prétend diriger le choix de ces hypothèses par des *propositions* qu'ont justifiées certaines *spéculations* sur la nature des corps <sup>21</sup>». Les hypothèses s'ordonnent en dernière analyse à l'ordre des essences fixes dont la connaissance dépend de l'activité philosophique. Ainsi, si des hypothèses mathématiques différentes parviennent également à sauver les phénomènes, à s'accorder avec eux, c'est parce qu'elles s'accordent *par accident* avec *celle* qui est conforme à la nature des choses. Ces faits ont mis en évidence pour les philosophes « l'impossibilité où se trouve l'astronome de découvrir l'hypothèse vraie, celle qui est conforme à la nature des choses <sup>22</sup>». La validité de l'hypothèse est soumise aux phénomènes en tant qu'elle doit leur correspondre, mais sa validation finale revient en fait au *principe* formulé par le physicien « à l'aide [duquel] l'astronome discernera l'hypothèse vraie parmi plusieurs suppositions également propres à sauver les phénomènes <sup>23</sup>». Pour les Grecs, l'accord dans l'expérience de l'hypothèse avec les phénomènes se devait toujours d'être adossée au principe, à l'essence des choses qui seule pouvait ultimement décider de la validité de l'hypothèse. De plus, le physicien, en posant les principes orientait la science. L'expression d'hypothèse vraie peut sembler contradictoire en tant qu'une hypothèse *vraie* ayant reçu confirmation est en fait plus qu'une hypothèse. Mais en réalité, replacer dans le contexte philosophique de la science hellénique, cette expression signale deux choses : d'une part que l'objet sur quoi porte l'hypothèse possède une essence avec quoi celle-ci doit s'accorder pour être vraie. D'autre part, cela témoigne de l'infériorité ontologique des formules mathématiques qui s'occupent des choses soumises au changement en rapport aux principes philosophiques qui concernent les essences fixes. Un tel clivage ne pouvait manquer de conduire les hommes à produire des systèmes tel que celui de Ptolémée pour lequel les essences des choses célestes ne peuvent être atteintes. L'astronomie, dans une telle conception, ne pouvait prétendre qu'à donner des images sans réalité des choses. L'arrière-plan philosophique des essences fixes et immuables est ce qui a conduit la science à considérer ses objets, les phénomènes, nécessairement en mouvement, comme ontologiquement

---

21 Pierre Duhem, *Sauver les apparences*, Vrin, 2003, page 15, nos italiques.

22 *Ibid* page 18.

23 *Ibid* page 19.

inférieurs. L'hypothèse n'a pour but que celui de former un ordre dont résulte nécessairement des effets conformes aux conclusions (les phénomènes). De plus, cet ordre de chose ne saurait tout au plus que correspondre à l'ordre réel des choses, mais ce serait « folie de vouloir imposer aux mouvements des corps célestes l'obligation de se laisser figurer par des mécanismes de bois ou de métal <sup>24</sup> ». Il faudra attendre le XVI<sup>ème</sup> siècle et la révolution copernicienne, supportée par le formidable essor commercial de l'Europe, pour voir l'hypothèse prétendre à une plus grande liberté. Alors que celle-ci se devait de correspondre aux *conclusions*, avec Copernic elle s'émancipe et apparaît davantage comme ensemble de conséquences potentielles tournées vers un examen pratique. L'hypothèse de Copernic est éprouvée, comme le note Pierre Duhem, « à titre de supposition purement fictive <sup>25</sup> » mais son but diffère complètement. Son objectif est de sauver les apparences, d'expliquer les observations mais de prouver également sa nécessité, que sans elle, les phénomènes ne sauraient être sauvés. Nous tenons là le signe d'un bouleversement des méthodes expérimentales et, de ce fait, du statut de l'expérience, car nous ne pouvons nous résoudre à croire qu'un tel bouleversement ait pu être le produit de la seule force de l'idée. Au contraire, nous pensons que l'essor et le développement des conditions de l'expérimentation scientifique, sous-tendus par l'essor commercial et économique des républiques italiennes, ont brisés les barrières qui interdisaient à l'expérience, aux apparences, de prétendre au statut des principes. La science va poursuivre ensuite son cheminement jusqu'à la science expérimentale moderne pour laquelle l'hypothèse est un ensemble intermédiaire et instrumental de relations *supposant* certaines conséquences et entièrement tournées vers l'expérience. Ce cours passage ne prétend aucunement faire le tour de la question mais a seulement pour objectif de présenter succinctement les vues de John Dewey concernant la requalification expérimentale de l'hypothèse et de ses conséquences sur la logique.

Le nouveau statut logique des différents éléments de l'enquête exige que soit posée comme préalable la question de leur production. Si la fonction logique est en propre ce qui définit, naturellement et spatialement, les objets rationnels de l'enquête, alors la question de leur production devient essentielle. En tant que condition de possibilité de la pensée, la logique ne soulevait pas le problème de sa

---

24 *Ibid*, page 28.

25 *Ibid*, page 85.

constitution. Elle était, en tant que discipline constituée, le fruit de l'activité rationnelle des hommes qui se contentaient de découvrir par le moyen de leurs facultés, l'ordre rationnel du monde. Mais la question de la production des formes logiques était une question sans grandes conséquences. Répondre à cette question revenait à répondre à celle de l'origine du monde, ce qui a créé le monde ayant en même temps créé l'ordre logique dont il est fait. Mais le postulat de continuité et la conception naturaliste de Dewey envisagent une matrice biologique et culturelle à l'enquête, ce qui donne à la question de la production des formes logiques une importance tout autre.

L'enquête a pour origine immédiate ce que Dewey nomme une situation indéterminée à laquelle est donc liée un questionnement. La situation est, pour reprendre au mot la formule, produite par l'environnement (les données) aussi bien que par l'organisme (l'être qui doute) en tant qu'elle est une intégration de l'un et de l'autre. Nous sommes en droit de nous demander alors ce que Dewey entend quand il affirme que « c'est la *situation* qui possède ces traits caractéristiques [d'être perturbée, ambiguë, confuse, contradictoire ou encore obscure mais que] nous, nous doutons parce que la situation est intrinsèquement douteuse<sup>26</sup> ». Dewey veut dire qu'il est erroné de supposer la situation douteuse au seul sens subjectif. Qu'à l'inverse il ne faut pas supposer non plus les situations problématiques comme complètement objectives en ce sens qu'elles seraient indépendantes de l'individu. On voit mal en effet ce que pourrait être le doute dans une objectivité pure. Mais nous relevons une difficulté dans le fait que l'individu semble pouvoir douter en fonction du caractère intrinsèquement douteux d'une situation dans laquelle il s'intègre au même titre que les données dont celle-ci est faite. Une situation indéterminée, comme toute situation d'ailleurs, est le produit de l'interaction d'un organisme et d'un environnement, mais l'intégration est caractérisée par son inachèvement, son instabilité. Dès lors, il appartient à l'organisme de douter, et aux données d'être douteuses, l'un et l'autre étant par eux-mêmes la situation, de même que le recto et le verso sont par eux-mêmes la feuille en s'impliquant l'un l'autre. La difficulté est levée quand on comprend que Dewey ne considère pas la situation, ensemble d'interactions intégrant un organisme et son environnement, comme menant à *l'assimilation* de l'un et de l'autre. C'est pourquoi, une situation peut être perçue par un individu alors même qu'il y

---

26 L. page 170.

participe de façon nécessaire. Une situation est une intégration réciproque par le moyen d'interactions d'un individu et d'un environnement, en tant qu'« intégration » signifie ici organisation en un tout différencié d'un ensemble de données en relations. Dès lors, une situation peut être *intrinsèquement* douteuse puisqu'elle caractérise un degré objectif et réel de détermination.

Dewey n'a pas comme dessein de dissoudre philosophiquement la « réalité » dans une relation arbitrée par la conscience ou quelque autre faculté ou processus mental. Ce point est absolument sans ambiguïté, Dewey écrivant lui-même que « tout rétablissement de l'intégration [dans le cas d'une situation troublée et indéterminée] ne peut s'effectuer [...] que par des opérations qui modifient *réellement* les conditions existantes, et non simplement par des processus "mentaux" <sup>27</sup> ». L'existence d'une réalité matérielle au delà du champ de nos interactions ne fait pas l'objet de contestation ainsi qu'en témoigne l'idée d'environnement en puissance qu'est cet « ensemble des choses dans le monde qui sont indifférentes aux activités vitales d'un organisme <sup>28</sup> ». Dès lors, le projet philosophique de Dewey apparaît comme une tentative de requalification de l'objectivité de l'enquête et de son implication subjective.

Une situation est toujours vécue selon Dewey en fonction de son devenir ou de ses potentialités. C'est même en propre ce qui caractérise toute situation quelque soit son degré de détermination. C'est pourquoi toute interaction d'un organisme et d'un environnement est « un processus temporel, et non momentanée. La situation dans laquelle [un telle interaction se produit] est donc indéterminée quant à son issue <sup>29</sup> ». Toute situation indéterminée avons-nous dit, est instable, troublée ou incertaine. Tous ces états concernent en effet l'issue des ensembles d'interactions établies en tant que celles-ci dessinent une direction. Quand un individu vit une situation, pour lui il *se passe* quelque chose. C'est pourquoi le schème de l'enquête est nécessairement séquentiel ou sériel car la conduction de toute activité vitale a pour dessein de parvenir à une issue, qui d'une façon générique s'exprime comme le rétablissement de l'équilibre ou la restauration d'une stabilité antérieurement perturbée, et de façon singulière comme tout ce que l'on veut bien considérer comme solution. Tout effort de détermination, que l'on peut aussi bien nommer enquête, est selon Dewey un

---

27 L. page 171, nous soulignons.

28 L. page 83.

29 L. page 171.

effort pour constituer un ensemble de significations envisagées dans l'enquête. Nous voulons à ce titre pointer une difficulté de traduction concernant la nature de la situation indéterminée. Nous trouvons dans le texte original l'affirmation suivante : « *Thus it is of the very nature of the indeterminate situation which evokes inquiry to be questionable* <sup>30</sup> ». Ce qui nous intéresse, c'est le terme anglais *evokes* que Gérard Deledalle traduit par « provoque ». Ainsi en est-il de la nature profonde de la situation indéterminée qui « provoque » l'enquête d'être en question. Or la situation indéterminée n'est pas à proprement parler le moteur de l'enquête, mais elle est, jusqu'à un certain point, l'enquête elle-même. Ce n'est aucunement une erreur de traduction mais le terme français fait entendre une causalité plus stricte que ne le fait le terme anglais et la distinction philosophique semble avoir son intérêt. Autrement dit, la situation indéterminée provoque l'enquête de la même manière qu'une scène provoque un souvenir. Le souvenir et la scène s'intègrent ensemble en la réminiscence mais le souvenir n'est pas provoqué par la scène comme l'ecchymose est provoquée par le coup. La situation indéterminée *suscite* plus qu'elle ne produit l'enquête. Le moteur de l'enquête tient plutôt dans le mécanisme qui génère les interactions, inhérent à tout organisme, produit de son intégration avec un environnement. Pour justifier la divergence, nous renvoyons au chapitre II concernant la matrice biologique de l'enquête, dans lequel il est véritablement question de *production*. Nous donnons pour cela la version anglaise d'un extrait sus-mentionné qui permet de voir clairement la distinction que nous souhaitons faire entendre. « *The processes of living are enacted by the environment as truly as by the organism ; for they are an integration* <sup>31</sup> ». Dewey ne reprend pas le terme *enact* en ce qui concerne le rapport de l'enquête à la situation indéterminée parce que la question de sa *production* de sa *génération* trouve sa solution dans le processus d'intégration. La situation indéterminée est le résultat d'un certain processus d'intégration organique, de même que l'enquête que celle-ci suscite. Si la distinction peut paraître anodine, nous pensons néanmoins qu'elle est importante puisque la validation du postulat de continuité, et celui de la correspondance schématique des enquêtes dirigées et des comportements naturels, exige en fait qu'il se trouve un moteur commun à tous. Nous pensons que Dewey a pris soin de ne pas faire de la situation

---

30 *Logic*, page 105.

31 *Logic*, page 25, nous soulignons.



indéterminée le moteur de l'enquête, auquel cas toute situation indéterminée serait moteur à sa façon, ce qui nuirait au postulat de continuité.

Toutefois, il ne faudrait pas conclure que l'enquête est impliquée dans la situation indéterminée à la manière dont le recto d'une feuille implique son verso. Enquête et situation indéterminée sont confondues, comme nous l'avons mentionné, « jusqu'à un certain point ». De plus, on trouve la situation indéterminée aussi dite « antécédent de l'enquête » sur quoi le texte original ne fait aucun doute puisqu'on y trouve la formule « *the antecedent conditions of inquiry* <sup>32</sup> ». En fait, l'enquête n'est certes pas produite par la situation indéterminée mais elle est comme issue d'elle, c'est pourquoi nous préférons le verbe « susciter » au verbe « provoquer ». De plus, quand l'enquête se prolonge, le caractère indéterminé de la situation tend à se résorber sous l'effet déterminant de la recherche. Ce qui interdit toute assimilation de l'une dans l'autre, ce que nous nous autorisons à tenir pour acquis c'est que la situation indéterminée n'est pas à proprement parler cause de l'enquête et que Dewey s'applique manifestement à instaurer une différence entre le fait de *produire* [to enact] les processus vitaux, véritable cause motrice de l'enquête, et celui de *susciter* [to evoke] celle-ci par la situation indéterminée. L'enquête est comme suscitée par elle et trouve en elle son origine immédiate. La situation indéterminée n'est en fait jamais complètement indéterminée, si bien que l'enquête est en réalité déjà amorcée dans la simple reconnaissance du caractère indéterminé (quant à son issue) de la situation. On pourrait se satisfaire, pour illustrer ce rapport, de celui dans lequel se trouvent une scène particulière et un souvenir qu'elle pourrait inspirer. De la même façon, l'un et l'autre sont, *jusqu'à un certain point* identiques. Ils appartiennent l'un et l'autre à la réminiscence. Toutefois, passer ce « point », dont nous allons nous efforcer de donner le sens, il devient clair que la scène et le souvenir diffèrent l'un de l'autre en certains de leurs aspects et notamment il est clair que le second procède du premier. Toutes ces interrogations impliquent donc la question de la détermination, c'est-à-dire celle du processus temporel et opérationnel dans sa structure logique, conduit pour répondre à la situation indéterminée en tant que celle-ci est problématique. Nous retrouvons ce que nous avons dit du sens des situations indéterminées, toute situation indéterminée ne l'est jamais complètement, et c'est en cela qu'elle est par elle-même une *suggestion* de

---

32 *Logic*, page 105.

résolution et qu'elle se confond avec l'enquête. Elle est troublée mais laisse entrevoir la possibilité d'une résolution. Ainsi Dewey la qualifie-t-il également de « situation instable <sup>33</sup> ». Tout déséquilibre est en soi un appel à la restauration de l'équilibre car le déséquilibre *est* fonction de l'équilibre. C'est pourquoi il nous faut parler à présent de l'enquête ou du processus de détermination en tant que mouvement opérationnel. Cela nous permettra sans doute de mieux cerner le problème ontologique de l'enquête.

#### 1.4) Le problème de la détermination et la nature du jugement.

L'indétermination des situations implique bien évidemment la possibilité d'une détermination, ou plus précisément celle d'un processus de détermination. Nous produisons, quand nous enquêtons, des séries d'actions plus ou moins contrôlées en vue d'éprouver les hypothèses formulées. Ces hypothèses, comme nous l'avons vu, ont valeur de sens envisagés du point de vue de la situation indéterminée en tant que signification et direction possibles. L'hypothèse est déjà par soi un progrès vers la résolution en tant qu'elle suggère une signification ainsi qu'une direction à la situation indéterminée. Elle a comme condition celle d'être une *vera causa* c'est-à-dire qu'elle doit avoir la propriété d'une existence vérifiable en un *certain* domaine, peu importe en fait le degré de vérifiabilité dans le domaine de référence initial. Nous donnons la formulation anglaise pour étayer notre propos car la traduction peut induire ici en erreur. « [*Being a vera causa*] means that whatever is offered as the ground of a theory must possess the property of verifiable existence in some domain, no matter how hypothetical it is in reference to the field in which it is proposed to apply it <sup>34</sup> ». Autrement dit, la valeur d'une hypothèse n'intéresse pas exclusivement le rapport dans lequel

---

33 *L.* page 172.

34 *Logic*, page 3. Pour la traduction française que nous modifions voir *L.* page 59.

initialement elle fut formulée. Si par exemple, une certaine hypothèse concernant les causes du développement extraordinaire des facultés cognitives *d'homo habilis* conduit à des recherches géologiques spécifiques, et que par suite elle est confirmée dans ce second domaine, la concomitance du développement cognitif accéléré et de certains faits géologiques observables, qui était induite par l'hypothèse, confirmera son statut de *vera causa* et sa validité. Nous attirons l'attention sur cette considération qui peut apparaître mineure. Dewey fonde en fait la transversalité des savoirs dans l'hypothèse elle-même. Cela corrobore évidemment son postulat de continuité, tandis que l'idée d'un savoir cloisonné aurait été, dans le cadre de son projet philosophique, le témoin d'une certaine faillite ou au moins d'une incohérence. Mais l'originalité de cette thèse, c'est que la transversalité n'est pas une réunion des savoirs constitués, analogue à la rencontre de deux États par le biais d'une entrevue diplomatique. C'est au contraire dans le cœur de l'enquête elle-même, à sa racine, dans l'hypothèse, que la connaissance est unifiée selon un schème commun. Les savoirs particuliers sont le résultat d'un processus de différenciation au sein de l'ensemble d'abord indifférencié que l'enquête organise. L'hypothèse est par nature un certain degré d'organisation des matériaux d'une situation décrivant un programme d'action, susceptible de produire certaines conséquences sur l'ensemble ou une partie des conditions de la situation réelle en tant que telle. L'hypothèse correspond à une situation de façon inhérente, toutefois comme elle est la partie de cette situation qui se trouve avoir été organisée par l'effet de l'enquête, elle possède la faculté de la dépasser par transposition. L'hypothèse, qui satisfait à la condition de *vera causa* en tant qu'ensemble opératif, c'est-à-dire comme programme d'action qui garantit la production selon certaines conditions de certaines conséquences, correspond schématiquement à l'enquête. L'hypothèse est en fait par elle-même un processus continu d'enquête dont la nature et le déroulement ont été spécifiés par un processus d'enquête antérieur. C'est pourquoi l'hypothèse est déjà par elle-même un certain degré de détermination. Nous y reviendrons.

On peut avoir l'impression à ce stade que Dewey avance une preuve circulaire, comme si toujours un processus d'enquête se trouvait en amont d'un autre. Nous avons déjà apporté certains éléments de réponse concernant la question du moteur de l'enquête mais nous pouvons ajouter à présent ceci : Rien dans l'enquête, ni aucun matériau, ni aucun système de réponses organisées ne lui

est schématiquement étranger comme processus tel que nous l'avons décrit. Cette affirmation est valable et applicable au concept d'expérience que Dewey défend dans l'ensemble de sa philosophie mais dont les occurrences sont assez rares dans *Logique*. Nous pensons que l'ouvrage est une tentative, fructueuse à nos yeux, d'apporter la preuve irréfutable que rien ne saurait différer sur le plan schématique du processus général et vivant de l'expérience. En effet, la validité de ses thèses ont pour corollaire nécessaire qu'il ne se trouve rien en dehors du schème de l'expérience. Nous anticipons un peu sur la suite afin de situer la discussion dans la perspective plus large que nous souhaitons adopter. Toutefois nous y reviendrons et il faut pour l'heure nous en tenir au questionnement engagé à propos du problème de la détermination ainsi que du statut de l'hypothèse dans l'enquête. La seconde condition à laquelle cette dernière doit satisfaire pour prétendre à ce statut, est d'être à même d'organiser le discours. Si elle n'y parvient pas, aucune plausibilité théorique ne saurait la sauver. Enfin, la troisième et dernière condition pour que l'hypothèse soit valable, c'est que celle-ci puisse recevoir et traiter les autres arguments et principalement ceux d'entre eux qui sont avec elle en contradiction. Pour illustrer cette position concernant la validité de l'hypothèse deweyenne nous pourrions la faire correspondre avec les critères qui décident de l'importance d'une connaissance tels que Kant les formule dans *Logique*. L'importance d'une connaissance écrit-il, « dépend de la grandeur ou de la multiplicité des conséquences. Plus les conséquences d'une connaissance sont grandes ou nombreuses et plus on en peut faire usage, plus elle est importante <sup>35</sup> ». Selon Dewey, pour comprendre le développement de la science moderne, il faut comprendre la nature des liens qui unissent les hypothèses et les délibérations finales. Les unes et les autres correspondent par leur structure schématique et sont également reliées logiquement. L'établissement de ce lien est en propre ce que nous nommons le processus de détermination. L'hypothèse est à l'enquête ce que cette dernière est aux structures et fonctions biologiques qui lui « préparent le terrain et [...] en préfigurent le *dessin* <sup>36</sup> ».

À présent que l'on a apporté quelques précisions concernant l'hypothèse, nous pouvons aborder en propre le problème de la détermination. Celle-ci apparaît chez Dewey à la fois comme un processus continu de résolution des problèmes

---

35 Kant, *Logique*, trad. L. Guillermit, Vrin, 1997, p. 54.

36 *L.* page 81, nous soulignons pour attirer l'attention sur le terme dessin, de l'anglais *pattern*, dont nous parlerons par la suite.

que posent les situations indéterminées mais également comme un cheminement vers un terme. Cependant, on voit mal comment la théorie deweyenne de l'enquête pourrait admettre que ces processus continus de résolution puissent connaître un terme sans que du même coup soit invalidée la théorie même de la continuité de l'enquête. L'achèvement, résultat de la détermination, est un terme certes mais qui apparaît comme l'état final et satisfaisant d'une série particulière d'actions dirigées, comme terme du point de vue expérientiel de son unité. Il ne s'agit aucunement d'un terme universel, complet ou achevé, qui n'aurait proprement aucun sens pour Dewey. Ces termes ne sont pas non plus des entités purement « mentales » et propres au seul individu comme nous allons essayer de le montrer. La théorie deweyenne pose véritablement le problème de la détermination. C'est ce dont nous traiterons dans ce paragraphe.

Dans le champ de l'enquête, le terme d'une série d'action se confond avec la formation d'un jugement final. La situation indéterminée qui a suscité une enquête via une question ou un problème spécifique, chemine à mesure que se renforce la stabilité et la signification des liens entre les données et les solutions envisagées. Ces relations sont en propre, nous l'avons dit, l'intégration de l'individu et de l'environnement, produit de leurs interactions. Le jugement final est individuel et est une *situation*, c'est-à-dire qu'en tant qu'objet matériel il appartient à l'environnement comme résultat d'une modification réelle des conditions de l'expérience et à l'individu comme « tout qualitatif existentiel, [comme] tout unique<sup>37</sup> ». Ajoutons avec Dewey que « ce tout constitue un objet substantiel au sens logique du terme [...]. Car il est union de distinctions mises en connexion [de telle sorte que l'on puisse agir sur lui ou avec lui en tant qu'il est un tout]; et il est capable d'incorporer en lui-même d'autres qualifications prédicatives jusqu'à ce qu'il devienne, en tant que tel, une unité de distinctions en interconnexion, c'est-à-dire de propriétés »<sup>38</sup>. On retrouve, dans la caractérisation logique de la substance sur quoi s'établit le jugement en tant qu'il est le terme et le produit de l'enquête, la caractérisation de l'hypothèse. On retrouve une correspondance schématique entre l'hypothèse comme estimation du sens possible d'une situation indéterminée problématique et le jugement final comme terme de l'enquête correspondant à une modification réelle des données de l'expérience. Le

---

37 L. page 190.

38 L. page 195, entre crochets notre traduction de la formulation anglaise de *Logic*, page 128.

tout, produit de l'enquête, est un objet substantiel en tant que la substance est une détermination logique et non point ontologique. Autrement dit, le jugement final définit un certain état de l'intégration réciproque de l'individu et des données de l'expérience qui forment son environnement, dont il résulte qu'on puisse en tirer des conséquences garanties. Le jugement final porte donc sur un tout relationnel unifié en vertu de sa qualité opérative. C'est pourquoi Dewey dit de la substance qu'elle est une détermination logique. C'est parce que tout objet « [est un ensemble de qualités envisagées comme *potentialités* en fonction de conséquences existentielles spécifiées]<sup>39</sup> ». Le jugement final, produit d'un processus de détermination qui est synonyme d'enquête, est un objet substantiel. Il correspond à un tout situationnel unifié possédant une certaine force opérationnelle ou opérative. L'enquête prend fin quand les conséquences d'une opération d'observation expérimentale se combinent avec des faits déjà acquis, pour constituer une situation totale unifiée. La situation finale, le terme de l'enquête, que le jugement exprime, est un ensemble de possibilités opératives applicables dans des conditions données pour produire certains résultats. La détermination d'une situation en un tout unifié trouve ultimement sa possibilité dans le mécanisme même de l'intégration, en un tout organique, des données de l'environnement et de l'individu. Ces totalités sont des totalités rationnellement logiques et objectivement opérationnelles en tant qu'elles sont des ensembles de réponses organisées pour faire face à des problèmes spécifiques rencontrés.

Le jugement final est un produit du processus de l'enquête mais est « obtenu par le moyens d'une série de jugements partiels <sup>40</sup> ». Il est donc en lui-même une sériation, une mise en série, de jugements intermédiaires comme sont mises en séries des actions en vu d'obtenir un certain résultat. Le jugement est donc un tout temporel exactement comme l'enquête dont il est une « manifestation ». « Il est temporel, non au sens externe selon lequel l'acte de juger prend du temps, mais au sens où son objet subit une reconstitution en atteignant l'état final de résolution et d'unification qui est l'objectif qui gouverne le jugement <sup>41</sup> ». De plus, si le jugement a davantage la valeur d'un objet substantiel que l'enquête dont il ne diffère structurellement en rien, c'est parce qu'il est en soi l'opération de concentration de toutes les qualités opératives identifiées au cours

---

39 L. page 197 notre traduction, voir *Logic* page 129.

40 L. page 202.

41 L. page 202.

de l'enquête. L'objectualité ou la substantialité du jugement est, selon Dewey, fonction de sa force logique. Le paradoxe de la détermination se lève quand est écartée l'idée selon laquelle le jugement est un objet substantiel au sens où il est un objet achevé et complet. La solution au problème de la détermination repose en fait sur la requalification de la nature de la substance. Celle-ci n'est plus ni éternelle ni immuable et n'est plus le résultat d'une détermination ontologique. Elle est au contraire une détermination logique en ce sens que ce qui caractérise un objet, se sont ses possibilités opératives déterminées. Dès lors, le jugement final ou la situation unifiée qui lui correspond sont à comprendre, en termes deweyens, comme de nouveaux ensembles organiques, adéquatement formés pour répondre à certains problèmes. Ces ensembles sont par eux-mêmes le rétablissement de l'équilibre perturbé mais l'équilibre retrouvé ne correspond pas à la relation telle qu'elle était antérieurement à la perturbation. Elle est une reconstitution de l'intégration réciproque de l'individu et de son environnement, dans un système de relations, dans des termes nouveaux. Ainsi le jugement, ou le terme du processus de détermination, est-il «[ un processus de reconstitution temporel et existentiel] <sup>42</sup>», et non point l'énonciation d'une vérité antérieurement existante.

### 1.5) L'indéterminé et le déterminé

Nous avons traité jusqu'ici la question de la détermination comme un processus cumulatif et schématique conduisant à un terme, à un jugement final. Mais ce processus en quelque sorte ascendant ne doit pas nous tromper et nous conduire à considérer l'existence comme clivée par une frontière imaginaire séparant ses parties déterminées de ses parties indéterminées. La raison première à cela est que l'existence n'est pas chez Dewey une *somme* d'éléments déterminés et

---

42 L. page 201, notre traduction, *Logic*, page 133. Nous récusons ici la version de G. Deledalle qui traduit la formulation anglaise « *that judgment is a process of temporal existential reconstitution* » par « Ce jugement est un processus de reconstitution temporelle de l'existence », qui, outre la faute, ne transcrit pas selon nous adéquatement le caractère actif et vivant de l'existence qu'il rend au contraire comme objet de la reconstitution.

indéterminés, ou bien pareille à un long chemin vers la détermination absolue. Parce que l'indéterminé et le déterminé sont des ensembles logiques et non point ontologiques comme nous l'avons dit, ils ne sont pas le vide et le plein de l'existence. La détermination est un processus, temporel et analogue à l'effort vital, de constitution d'ensembles de relations qui assurent un contrôle sur les données de l'expérience. C'est l'expression structurée d'un devenir potentiel. La structure déterminée d'un ensemble de relations, tel un système de propositions, un savoir organisé ou même un outil matériel, est le signe extérieur d'une certaine potentialité opérative. Jamais une structure n'est chez Dewey produite selon une quelconque prédisposition des matériaux à l'organisation. Aucun système ne saurait être le reflet, ou bien le miroir, d'un ordre préexistant. Le déterminé est par soi une enquête aboutie en tant que ses conséquences ont été vérifiées et que des modifications réelles ont été soit réalisées soit garanties. Dès lors le déterminé quelque élevé que soit son degré, sera toujours, en tant qu'organe d'appréhension de nouvelles données et donc « d'extension de l'environnement », fonction d'une nouvelle indétermination. Cette question du rapport de l'indéterminé et du déterminé est socle de la compréhension de la nature opérative du processus de détermination dont nous avons parlé, mais également de celle du développement en tant que tel. La détermination, objectivement manifeste dans l'être logique des ensembles de savoirs, des outils et enfin de tout système quel qu'il soit, pourvu qu'il soit constitué de relations destinées à l'opération, correspond à une forme de croissance. Les nouveaux outils, produits de l'enquête, en tant qu'ils font fonction d'organes, c'est-à-dire qu'ils sont par eux-même une intégration spécifique d'un environnement et d'un individu, sont croissance. Mais si l'activité vitale est telle que Dewey la conçoit, c'est-à-dire un processus dynamique et permanent de restauration de l'équilibre et de maintien d'un niveau adéquat d'intégration réciproque avec un environnement, alors le fait que ce processus de détermination puisse contenir les jalons d'une nouvelle indétermination, d'un nouveau déséquilibre, serait une contradiction interne. Tout nouvel outil, toute nouvelle idée, tout enquête aboutie et achevée est une promesse de nouvelles interactions, plus larges et plus complexes. Comment ce qui était apparu comme une analogie de l'effort vital se pourrait-il être en même temps fonction de situations problématiques plus profondes, dont les issues se trouveraient d'autant plus indéterminées que les situations seraient plus complexes ? L'effort de



détermination peut apparaître comme porteur de sa propre négation en jetant les fondements de nouvelles situations indéterminées. Ce n'est pas une sophistication philosophique que de poser la question : en fait, les ignorants sont-ils bénis ? Étendre son environnement par l'élaboration d'ensembles opératifs ne revient-il pas à étendre en même temps l'amplitude des perturbations, et donc la détresse de l'organisme en proie au piège de ces nouvelles situations ? On pressent aisément que Dewey ne songe pas à cela, et que la restauration de l'équilibre semble signifier en même temps l'extension de la faculté d'équilibration. Toutefois, nous souhaitons le démontrer plus précisément.

Nous pensons pouvoir lever cette apparente contradiction en examinant d'abord de plus près les spécificités du déterminé et de l'indéterminé dans le jugement qui vient clore en les unifiant, les différents cycles dans lesquels on les trouve en rapport. Puis, dans un second temps, nous pensons qu'il est nécessaire de questionner de façon plus précise ce que Dewey entend dans le concept d'équilibre organique et de lever l'illusion de ce que nous pourrions appeler l'atomisme de l'expérience.

Le jugement est logiquement la sériation de jugements partiels et en soi la concentration des fonctions opératives d'une situation, fonctions qui sont déterminées suivant un problème existentiel particulier. Mais la simple nature logique du jugement ne suffit pas pour expliquer son existence. Comme à chaque fois, la nature logique d'un objet substantiel tel que le jugement provient du processus lui-même dont est issu l'ensemble des relations qui font la substance. Expliquer le jugement par sa nature logique serait justement, en termes deweyens, une double erreur logique. D'une part, si l'on postule l'existence d'une chose en vertu de sa nature logique c'est qu'on lui suppose un « être logique » indépendant de tout processus de formation, ce qui est radicalement rejeté par Dewey. De plus, d'un point de vue interne, postuler qu'une chose existe en vertu de sa nature logique, en plus de ne rien dire de son processus de formation, revient en fait à postuler l'antécédent du conséquent.

Le jugement, en tant que système de relations particulier, ne saurait connaître de forme achevée, pure ou parfaite. La raison en est que « les propositions déclaratives, de faits ou de conceptions (principes et lois) sont des moyens intermédiaires, des instruments (respectivement matériels et procéduraux) pour effectuer cette transformation contrôlée de l'objet qui est la fin visée (et le

but final) de toutes les affirmations et négations déclaratives <sup>43</sup>». Le jugement est logiquement intermédiaire et instrumental, ce qui implique que « toute enquête contrôlée et toute institution d'assertion fondée [jugement] contiennent nécessairement un facteur *pratique* <sup>44</sup>». Tout jugement est émis en fonction d'une situation pratique, en fonction d'une reconstitution objective et adéquate de la situation indéterminée. L'adéquation du jugement est en fonction d'une relation pratique déterminée. Et « ce n'est que si la fin se présente comme moyen ou principe directeur pour accomplir l'action par laquelle se produira la « terminaison » réelle qu'elle est autre chose qu'auto-destructrice <sup>45</sup>». Dewey signifie que si la fin n'est pas comprise au sens de moyens procéduraux, elle ne peut correspondre qu'à la cessation de l'activité, de l'enquête. C'est le statut logique du jugement final qui nous permet de comprendre que Dewey conçoit la prolongation de l'enquête, comme schème général de conduction, au-delà des enquêtes particulières. Le jugement, dont l'essence logique est d'être condition de certaines applications pratiques dans la situation réelle, exprime logiquement le comment se forment les différentes prolongations de l'activité vitale de l'enquête. Le déterminé est, logiquement, l'adéquation de moyens spécifiés avec des conséquences spécifiées. Cela serait perdre de vue la dimension nécessairement pratique de tout enquête, de tout expérience, que de ne pas considérer les conséquences en tant que situations. L'application des conséquences pour la production desquelles des moyens ont été envisagés dans l'enquête n'est aucunement la cessation de l'activité. C'est la force symbolique et dramatique avec laquelle le jugement pèse sur la perception qui nous conduit à nous méprendre sur son statut logique. Issu d'un processus dynamique et vivant, lui-même ensemble logique et opératif, le jugement peut apparaître psychologiquement comme un terme achevé et complet. Tout se passe comme si la force logique du jugement s'incarnait dans un objet, ou comme si le jugement rendait au jour une réalité masquée. Dewey explique la contradiction majeure de cette conception du jugement au travers des jugements moraux. Ces derniers ont cela de spécifiques qu'ils ne peuvent être complètement subsumés sous un objet parce qu'ils n'ont dans la théorie morale traditionnelle que la valeur de simples jugements. De ce fait, apparaît d'autant mieux la contradiction consistant à concevoir le jugement

---

43 L. page 232.

44 L. page 232.

45 L. page 239.

comme l'acte permettant de sortir de l'ombre un objet supposément final et complet. En effet, si « un jugement moral [appréhendait et énonçait] purement et simplement une quelconque fin en soi prédéterminée [cela ne serait], en fait, qu'une façon de nier le besoin et l'existence de jugements moraux authentiques, car, selon cette conception, il n'y [aurait] pas de *situation* qui soit problématique<sup>46</sup>». Le jugement est l'enquête elle-même mais en tant qu'elle détermine vraiment les conséquences réelles susceptibles de se produire sous certaines conditions et que l'on ignorait. Il ne s'agit pas de lever le voile sur des vérités préexistantes et simplement masquées. Le jugement ne révèle pas une vérité, il est un ensemble qui génère des complexes de relations dont les effets sont garantis et peuvent être assertés.

L'utilité de ces remarques pour résoudre le problème que nous avons soulevé tient en ceci : Le jugement, ou acte de délibération, en tant qu'il correspond à une modification *pratique* de la situation réelle vécue forme une nouvelle situation « d'où ont été éliminés les difficultés et les troubles qui ont provoqués la délibération<sup>47</sup>». Le jugement contient schématiquement et logiquement la poursuite de la vie de l'intelligence et ne consiste aucunement en la cessation arbitraire de l'activité vitale de l'enquête. La prolongation de la détermination en nouvelles situations potentiellement indéterminées n'est pas un processus de déstabilisation qui serait inhérent à l'enquête humaine et en contradiction avec la nature de l'effort vital qui est d'assurer la pérennité de l'être par la stabilité de ses relations. Le jugement, en tant qu'activité vitale impliquant la modification des énergies organiques et instrumentales « préfigure l'apprentissage et la découverte, avec en conséquence l'apparition de nouveaux besoins et de nouvelles situations problématiques<sup>48</sup>». De plus, nous ajoutons que l'enquête est également une requalification et une reconstitution progressive de la *signification* de l'indétermination. Dans sa dimension primitive, celle-ci correspond avec la mise en péril de l'organisme, mais à mesure que l'enquête génère des ensembles de réponses qui se sont montrés adéquats pour résoudre des situations antérieures de déséquilibre, l'indétermination acquiert progressivement un sens différent. « Ce que l'organisme apprend au cours de ce processus produit

---

46 L. page 240.

47 L. page 234.

48 L. page 94.

de *nouvelles capacités* qui exigent davantage de l'environnement<sup>49</sup>». Ces capacités s'intègrent organiquement dans de nouvelles situations mais précisément en tant que capacités *de* l'organisme. L'indétermination qui signifiait le danger, acquiert, avec l'extension organique des capacités, le sens de situations potentiellement porteuses de nouveaux outils, de nouveaux ensembles relationnels de résolution et de détermination. Bien entendu le danger réel n'est pas supprimé par le développement de l'enquête, mais le développement de l'enquête permet la dissociation logique et psychologique du danger et de l'indétermination. Un incendie menacera aussi bien dans des situations équivalentes, le chercheur et l'homme ordinaire, mais cela est-il besoin de le préciser. Ce qui est affirmé c'est que l'indétermination change de sens en se dissociant du danger. Les situations indéterminées nouvellement suscitées des enquêtes antérieures menées à leur terme ne correspondent plus à une menace du fait de la transformation de leurs données. En cela consiste la modification psychologique de la signification de l'indétermination. De plus, l'équilibre retrouvé dans la détermination est un équilibre dont les fondements s'étendent plus largement, et il correspond en même temps à une faculté plus grande à l'équilibre. C'est la modification logique de la signification de l'indétermination.

Parvenir à la restauration de l'équilibre n'est donc aucunement une forme de menace indirecte qui pèserait sur l'individu en ce sens qu'il serait promis à de nouvelles perturbations plus vastes que son environnement étendu le solliciterait plus. La raison principale en est que l'enquête spécifiquement humaine, avec ses potentialités logiques, a la possibilité d'attribuer à l'indétermination une signification nouvelle, celle d'être le berceau de nouvelles structures organiques de réponses en même temps qu'une célébration de la vie.

## **2.1) La matrice culturelle de l'enquête et le rôle spécifique du langage.**

Ce dernier problème nous permet de soulever la question suivante : En quoi consiste précisément l'expérience spécifiquement humaine ? C'est un truisme

---

49 L. page 94, nous soulignons.

d'affirmer que l'enquête est surtout spécifique à l'homme, indépendamment de ses correspondances schématiques avec certains comportements simplement biologiques de maintien de l'équilibre organique. Toutefois, derrière cette évidence se trouve la difficulté de savoir ce qui est *spécifiquement* humain dans l'enquête. La difficulté est d'autant plus vive que l'on accepte le postulat de la continuité, car il nous faut penser la spécificité sans rupture. Le précédent paragraphe apporte une réponse embryonnaire puisqu'il y a été question du développement et de la continuation de l'enquête par le moyen du jugement. La spécificité humaine de l'enquête prise dans le cadre du postulat naturaliste de la continuité pourrait être précisément cette faculté de continuation extensive. Mais cette continuation d'un type particulier ne saurait se passer d'un matériau sur lequel prendre appui et dans lequel il pourrait être formé. Dès lors, afin de sauver la postulat de continuité, Dewey suppose une seconde matrice à l'enquête qui pourrait expliquer l'essor singulier que prennent les expériences humaines dans leurs processus réels d'accomplissement, distinguant ainsi l'homme assez nettement des autres espèces vivantes. Cette seconde matrice est appelée « matrice culturelle ».

Ce qui sauve le postulat de la continuité, c'est l'unité des matrices biologique et culturelle de l'enquête. Cette union est exprimée dans le passage qui suit et que nous tenons pour absolument essentiel à la compréhension de l'anthropologie ainsi que de la philosophie deweyennes de l'expérience :

« L'environnement dans lequel les êtres humains vivent, agissent et enquêtent n'est pas simplement physique. Il est aussi culturel. Les problèmes qui [induisent ou suscitent] l'enquête ont pour origine les relations dans lesquelles les êtres humains se trouvent engagés, et les organes de ces relations ne sont pas seulement l'œil et l'oreille, mais les significations qui se sont développées au cours de la vie, en même temps que les façons de former et de transmettre la culture avec tous ses éléments constitutifs, les outils, les arts, les institutions, les traditions et les croyances séculaires <sup>50</sup>».

L'organe est défini par Dewey comme une structure de relations produites

---

50 *L.* page 101, entre crochets notre traduction de *to induce* que G. Deledalle traduit par « provoquent », traduction que nous récusons pour les mêmes raisons que sus-mentionnées à propos de sa traduction, par le même terme, de *to evoke*. Original anglais dans *Logic*, page 42.

par des interactions suffisamment profondes et répétées. Tout produit d'interactions organiques peut donc avoir valeur d'organe. Un poumon est le résultat d'une intégration particulière d'une atmosphère comme environnement et ne diffère pas logiquement d'un instrument technique qui assure tout comme lui certaines interactions tout en étant le résultat d'interactions antérieures. Bien entendu il existe des différences matérielles et les situations réelles dans lesquelles les organes sont intégrés peuvent également différer radicalement quant à leur issue ou leur importance. Mais l'organe est génériquement une certaine intégration de relations en structure. Si cette intégration est une intégration biologique de données objectives comme environnement, alors il est un organe *naturel* comme la main ou le poumon. Mais s'il résulte d'un processus antérieur d'intégration organique conduit consciemment au moyen de la raison, alors il est un organe *culturel* ou *matériel*. Ainsi en est-il des outils. Pour Dewey, les organes naturels ne diffèrent pas quant à leur fonction des organes matériels ou culturels. La logique naturaliste apporte preuve de ce fait en questionnant leur nature à la lumière de leur fonction opérative. Or, Dewey constate que celles-ci ne diffèrent pas entre elles de façon radicale, du moins d'une façon telle qu'il soit possible de postuler une rupture. Outre la preuve du prolongement culturel et matériel des organes naturels par l'examen logique de leur identité fonctionnelle, Dewey soutient que cette continuité peut s'observer dans le fait que l'homme parle, lit, ou exerce un art au sens le plus large de ce mot, et que ces exemples sont des cas de « modifications pratiquées *au cœur* de l'organisme biologique par l'environnement culturel <sup>51</sup> ». L'intégration des matrices biologique et culturelle dans lesquelles se forment les expériences humaines et les enquêtes conduites rationnellement est pour Dewey une preuve de la continuité logique et fonctionnelle qu'il établit entre les organes naturels et matériels. Les organes naturels eux-mêmes sont l'objet, à l'échelle d'une vie, de modifications du fait de leur intégration dynamique et vivante dans l'environnement culturel, au sein des organes matériels que ce dernier suppose.

Le problème que soulève la question du rapport dialectique entre les matrices culturelle et naturelle de l'enquête, trouve sa difficulté dans le fait des « extraordinaires différences qui séparent les activités et les réalisations des êtres

---

51 L. page 102.

humains de celles des autres formes biologiques<sup>52</sup>». Une fois postulée la continuité des formes culturelles et biologiques de comportement, reste à expliquer ce qui spécifiquement et logiquement a permis cette transition des opérations biologiques en opérations intellectuelles. Autrement dit, quel est le matériau existentiel et pratique dans lequel et par lequel se réalisent ces transitions ? Dewey pense que « le développement du langage (au sens [large]) à partir d'activités biologiques antérieures est, en connexion avec des forces culturelles plus vastes, la clef de cette transformation<sup>53</sup>».

L'environnement culturel est selon Dewey la transformation d'un comportement purement biologique en un comportement caractérisé par des propriétés intellectuelles. Si l'environnement culturel est *intellectuel* c'est en tant qu'il repose sur le langage qui est l'agent le plus approprié à la transmission d'ensembles opératifs. L'environnement culturel est matériel mais sa fonction dans les séries d'opérations que produisent les êtres humains, c'est d'être un langage. Si les institutions ou les habitudes acquises ont par nature une forme de permanence, ou plutôt qu'elles *signifient* une forme de permanence, c'est parce qu'elles sont pénétrées par le langage, investies matériellement et structurellement par lui. La fonction de transmission du langage est une part véritablement déterminante du problème que s'assigne la logique naturaliste, c'est-à-dire celui de comprendre les structures logiques des activités de l'enquête en lien avec la matrice bioculturelle des comportements. Et, si le langage, au sens large, est de cette importance pour Dewey, c'est parce que c'est lui qui assure la transmission de l'immense majorité des résultats des enquêtes antérieurement menées à leur terme. Il ne peut se trouver de jugement à proprement parler s'il ne se trouve pas de langage pour abstraire la relation de la stricte temporalité de la situation. Selon Dewey, le comportement organique est une affaire strictement temporelle parce que toutes les conditions et les séries de réponses engagées dans la situation se rapportent de façon nécessaire à son déroulement d'une part et que, d'autre part, le temps compte dans la situation selon sa quantité. Quand Robinson Crusoe découvrit des traces de pas sur le sable et qu'il en inféra la présence d'un individu, il formulât un raisonnement inscrit dans une temporalité. Des traces de pas

---

52 *L.* page 103.

53 *L.* page 103. Entre crochets notre traduction de *widest sense* que G. Deledalle traduit par « *au sens strict* » ce qui ne convient pas. Dewey parle en effet du langage au sens large, en tant qu'il inclut les rites, les cérémonies, les monuments, les œuvres, les outils, etc. ce qui semble bien différent de son « sens strict ». Voir *Logic*, page 46.

visibles sur le sable suggèrent déjà une temporalité à la situation du fait de leur caractère nécessairement éphémère. Une trace de pas dans la terre sèche aurait une tout autre signification pour le naufragé, car induisant une toute autre temporalité, tout comme une trace de pas fossilisée dans la roche eût encore induit une autre conclusion. Toutefois, le langage peut permettre d'abstraire de cette situation la *relation* du fait observé comme preuve et de la conclusion tirée, et de la dissocier de certaines implications existentielles qui se trouvaient d'abord nécessaires dans la situation réelle. La relation *dans* le langage devient non-temporelle en ce sens que le temps est, non point aboli, mais négligeable, autrement dit qu'il ne compte plus. Nous récusons la version de G. Deledalle qui traduit *non-temporal* par « intemporel ». En effet, l'intemporalité d'une existence suggère son éternité qui est une forme particulière, et même très forte dans sa signification, de temporalité. Le langage, issu d'activités biologiques antérieures, exprime d'une façon qui lui est propre les relations existentielles des situations réelles. Par cela nous pouvons dire que le langage « objective » la relation en la rendant disponible, dans sa fonction opérative, à d'autres situations réelles analogues. Ce qu'il nous faut préciser avant de poursuivre, c'est que selon Dewey, le langage, qui assure essentiellement « la transformation du comportement [biologique] en comportement intellectuel caractérisé par des propriétés logiques, résulte du fait que les individus vivent dans un environnement culturel <sup>54</sup> ». Nous traduisons le terme anglais *organic* par « biologique », choisissant ici de ne pas suivre la traduction de G. Deledalle qui préfère le terme « organique »<sup>55</sup>. Il ne fait aucun doute que Dewey veuille parler ici de comportement organique en un sens biologique. Nous en tenons pour preuve une formule synonyme, tirée du même chapitre, où le comportement organique est associé aux « activités animales <sup>56</sup> ». Un comportement intellectuel est, chez Dewey, fonctionnellement organique en tant qu'il forme une totalité unifiée tant logiquement que perceptuellement. Nous avons trouvé plus judicieux de prévenir la confusion en spécifiant le caractère biologique de comportements par ailleurs également organiques. Cette remarque sera valable toutes les fois que nous évoquerons les comportements biologiques. L'intégration réciproque des matrices biologique et culturelle de l'enquête est de

---

54 L. page 104.

55 Nous donnons, pour fournir tous les éléments du problème, la phrase dans sa langue originale tirée de *Logic*, page 45 : « *the transformation from organic behavior to intellectual behavior, marked by logical properties, is a product of the fact that individuals live in a cultural environment* ».

56 L. page 116, en anglais « *animal activities* » page 56 ne laisse aucun doute subsister.



telle sorte que certaines conditions biologiques, comme la durée exceptionnellement longue de l'enfance et la grande dépendance des nouveaux nés à l'égard de leurs aînés qui déterminent les hommes à se grouper en communauté, s'intègrent et se fondent à des conditions matérielles, telles que l'institution d'une hiérarchie au sein du clan ou la division du travail et des tâches. De plus, les grandes facultés imaginative, mémorielle et affective des hommes vont accroître les significations des liens établis ce qui renforcera en retour ces facultés. Ces groupements d'individus supposent des relations fonctionnellement organisées en vue de certaines réalisations pratiques, comme la recherche de nourriture, la construction d'abris ou la sauvegarde du groupe. Bien évidemment, les tâches collectives sont indéfiniment variées mais ont comme trait commun d'être toutes issues d'activités biologiques antérieures organisées collectivement. Dès lors, le sens fonctionnel et opératif des relations abstraites dans le langage, est d'être tourné vers la réalisation de « comportements communs <sup>57</sup>». L'abstraction de la dimension temporelle des relations des propositions dans le langage, issues de relations réellement vécues dans des expériences antérieures, a donc pour but la transmission du contenu opératif désigné par ses relations et non point la réalisation de l'être logique, immuable ou éternel, de la chose. Autrement dit, si le langage abstrait les relations de leur dimension temporelle et singulière, ainsi que des facteurs personnels comme le désir ou l'émotion, c'est *dans le but* de constituer une action commune en vue d'une certaine réalisation pratique nécessitant le concours d'autres individus. « L'objectivation » de la relation en proposition langagière est la condition pour que celle-ci puisse entrer dans les situations communes ultérieures en tant que *donnée*. Une donnée relationnelle abstraite par le moyen du langage est logiquement un *ensemble*, qui apparaît comme constitué antérieurement et validé dans l'expérience, qui se trouve compris dans un système admis de moyens et de conséquences. Si la pluie, par exemple, est acceptée comme donnée d'une situation problématique c'est en tant qu'elle est moyen ou cause potentiel de certaines conséquences envisagées et admises comme relativement probables. La pluie n'est pas donnée en soi car, au contraire, sa signification sera fonction de la nature de la situation. La pluie s'intégrera d'une façon toute différente suivant que la situation est une simple activité d'orientation ou une course automobile. Les significations des données d'une situation soumise

---

57 L. page 106.

au processus d'enquête ne sont pas fondées en vertu d'un quelconque critère de « validité » qui serait externe mais « parce qu'elles sont courantes dans le même ensemble d'habitudes et de prévisions collectives, [et elles] se tiennent parce qu'il existe des activités, des intérêts, des coutumes et des institutions propres à une collectivité donnée <sup>58</sup> ». Suivant que sont plus ou moins grands les degrés de profondeur et de variété avec lesquels une chose fait sens dans la vie d'une communauté, sera plus ou moins grande la diversité des unités linguistiques qui seront attribuées à sa qualification. Il suffit pour se convaincre de ce fait d'observer les degrés de technicité des vocabulaires des différentes communautés professionnelles. C'est parce que l'environnement de l'homme est culturel en même temps que biologique que celui-ci est amené, dans le cours des opérations d'enquête auxquelles il se livre, à produire par le fait du langage des ensembles de significations capables de s'intégrer en tant que données dans les expériences des autres. La « transmissibilité » des conclusions comme ensembles opératifs dans l'expérience d'autrui dépend de l'effort, fourni antérieurement, pour les abstraire des éléments contingents et personnels de l'expérience. Le motif de cette transition des opérations biogico-culturelles primitives en véritables opérations de l'intelligence est l'établissement de la communication « liée intrinsèquement à la communauté d'action <sup>59</sup> ».

Quand nous affirmions précédemment que les résultats des processus d'enquête antérieurs pouvaient être les données d'enquêtes subséquentes, nous omettions encore ce point. Un ensemble opératif tiré en tant que conclusion d'une enquête menée à son terme conduisait à de nouvelles enquêtes en vertu de sa faculté à intégrer de nouvelles données comme environnement. Le fait de l'extraction d'ensembles opératifs apparaît à présent conditionné par la matrice culturelle et matérielle des expériences humaines. Nous avons vu que la transition intellectuelle des opérations primitives suppose leur transmissibilité et donc une communauté. Pour que le résultat (jugement) d'une enquête puisse servir à autrui, ou bien à soi, comme donnée d'une nouvelle situation indéterminée et nouvellement problématique, il faut que l'ensemble opératif désigné soit exprimé logiquement dans les propositions du langage (au sens large). Mais cette raison logique ne doit pas masquer un autre fait, tout aussi déterminant. La nature

---

58 *L.* page 107.

59 *L.* page 108.

logique des propositions issues des comportements intellectuels n'est pas cause des regroupements d'individus. Assurément la production matérielle, le langage, les institutions, les rites, les cérémonies ou les produits de l'art sont éléments du processus de maintien organique (au sens large) de la vie d'une société. Toutefois, cette conception instrumentale et naturaliste de la logique pousse Dewey à penser le corps collectif comme substrat biologico-matériel, et l'action productive commune comme le moteur de tous ces éléments et non comme leur produit. Le langage au sens large doit être conçu et étudié comme fonction d'un « comportement commun », d'actions collectives et comme produit et donnée de situations indéterminées vécue collectivement. En fait, ce que nous avons appelé la continuité *extensive* de l'enquête, c'est-à-dire sa reproduction et sa continuation sur une base environnementale élargie, caractéristique qui appartient en propre à l'enquête, à l'expérience humaine, a pour condition générale « inférieure » ou antécédente cette matrice biologico-matérielle qui forme le corps collectif, et pour condition spécifique et pour ainsi dire « supérieure » ou subséquente, le langage et donc les opérations logiques de l'intelligence.

Nous pensons pouvoir à ce stade, apporter une solution au problème que posait la continuation et l'extension de l'enquête. Le problème tenait à ce que nous ne percevions pas clairement les raisons pour lesquelles une enquête pouvait être poursuivie sur une base environnementale élargie, c'est-à-dire suscitée par une situation indéterminée plus problématique. Nous avons d'abord tenté de résoudre ce paradoxe d'une façon que nous pourrions dire « interne » au problème, en montrant que l'extension de l'environnement et l'approfondissement de l'indétermination d'une situation se trouvaient en raison inverse du déséquilibre. De plus, nous pensons que le paradoxe repose sur l'assimilation de l'indétermination et du danger, ce qui serait un excès théorique de l'empirisme naturaliste. Il est vrai que les racines biologiques de l'enquête montrent que, dans l'indétermination primitive, se trouve assez largement engagée l'intégrité physique de l'organisme et que l'effort de détermination, de maintien d'un niveau satisfaisant d'intégration entre celui-ci et son environnement, se confond avec l'effort vital. Toutefois, le développement des enquêtes dirigées rationnellement permet à l'indétermination d'être dissociée du simple danger. Dewey écrit à ce titre, à propos du rôle du langage, que :

« les activités biologiques organiques s'achèvent dans des actions réelles dont les conséquences sont irrémédiables. Quand une activité et ses conséquences peuvent être jouées sous forme symbolique, il n'y a pas d'engagement définitif de cette sorte. Si la représentation d'une conséquence inévitable n'est pas bonne, on peut s'abstenir d'agir ou agir de manière à éviter le dénouement <sup>60</sup>».

Cette requalification logique et psychologique de la signification de l'indétermination plaide en faveur de l'idée que la capacité organique de restauration de l'équilibre puisse croître en raison de l'extension de l'environnement. L'explication de la continuation extensive de l'enquête ne pouvait se passer toutefois d'une explication pour ainsi dire objective de ses causes. Il résulte du postulat naturaliste de la continuité entre les comportements biologiques et les comportements intellectuels que toutes les propositions dotées de propriétés logiques sont, pour Dewey, intermédiaires et instrumentales. Ce fait suppose que la formation des propositions soit adossée de façon nécessaire et indissociable à une action pratique. L'abstraction des relations dans le langage ne signifie aucunement que ces propriétés logiques soient par elles-mêmes et naturellement abstraites au sens d'indépendantes de la réalité ou au sens où il s'agirait de la réalisation de « l'être logique » d'une chose. Dewey pense l'abstraction, non point en soi, mais toujours comme abstraction *de* quelque chose *dans le but* de quelque chose. Les relations logiques *dans* le langage sont abstraites de certaines conditions présentes à l'origine dans le processus de l'enquête. Le but de cette abstraction est de permettre le transfert, dans l'expérience d'autrui ou dans des enquêtes subséquentes, des contenus opératifs constitués par l'enquête et validés par l'expérience. Ce transfert est déterminé et résulte du corps collectif, lui-même produit de la matrice biologico-matérielle de l'homme. La continuation extensive de l'enquête est permise immédiatement par le moyen du langage par lequel sont réalisées les meilleures transformations des conclusions particulières en tous opératifs, disponibles à l'enquête comme données. Ces transformations sont déterminées à leur tour, d'une façon plus médiate, moins directe mais aussi plus objective, par la nécessité et les desseins de l'action collective, du « comportement commun » que présuppose tout corps

---

60 L. page 117.

collectif. « On ne peut réaliser » écrit Dewey « une authentique communauté de langage ou de symboles que par des efforts qui fassent naître une communauté d'activités dans des conditions déterminées <sup>61</sup>». Nous pourrions dire avec lui que l'abstraction, dans le langage, des relations identifiées dans le cours des enquêtes particulières, l'élaboration d'institutions, de savoirs, de rites, etc. est en propre l'activité de détermination des conditions des expériences collectives qui réalisent l'être matériel des corps collectifs, autrement dit des sociétés humaines. La logique est liée intrinsèquement au langage, dans son sens large, et apparaît comme condition nécessaire de l'effort vital collectif.

À la suite de ces considérations, nous souhaitons, pour terminer, procéder à l'examen plus détaillé des différentes formes du langage dont « le sens large » demeure pour le moins encore assez obscur. Nous avons évoqué précédemment la double nature de la requalification de la signification de l'indétermination nécessaire à la continuation et au développement de l'enquête. Nous la disions logique et psychologique. Nous nous proposons de questionner la nature des différentes formes du langage à la lumière de leur capacité à opérer des séries d'actions dans les expériences humaines. Nous allons essayer de montrer que la force de la « capacité » des objets substantiels du langage au sens large à opérer dans l'expérience repose sur leur force logique et psychologique, c'est-à-dire sur leur *sens* logique et esthétique. Nous pourrions, en guise de transition, dire avec Gilbert Simondon que « l'impression esthétique n'est pas relative à un objet artificielle ; [mais] qu'elle signale [...] une perfection de l'achèvement qui rend l'ensemble d'actes de pensée capable de dépasser les limites de son domaine pour *évoquer* l'achèvement de la pensée en d'autres domaines <sup>62</sup>».

## 2.2) Les structures logiques du langage courant et intellectuel.

« Tout mot ou expression a une signification qu'il ne possède qu'en tant

---

61 L. page 110.

62 Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier Philosophie, 2008, page 180, nous soulignons.

que membre d'une constellation de significations en relation <sup>63</sup>». Selon Dewey, le sens des mots existe en tant qu'ils font partie d'un code. La signification ne s'exprime que dans un système de significations et n'a d'existence que dans ses relations. Un mot est déjà la manifestation d'une certaine différenciation d'un ensemble de significations, mais un son, une marque ou le produit d'un art quelconque ne peuvent faire sens pris isolément. Si le son isolé peut paraître en soi signifier quelque chose, comme par exemple si l'on croyait entendre un vocable familier dans le cri d'un animal, c'est toujours en tant que nous portons virtuellement avec nous un certain ensemble différencié dans lequel celui-ci vient s'inscrire. Il est aussi absurde de penser que le son puisse avoir en soi un sens, qu'il serait absurde de concevoir la communication sans individus pour communiquer. Tous ces ensembles différenciés de significations existent parce qu'existent des activités collectives, des intérêts, des institutions propres à une société donnée, ainsi que nous l'avons déjà noté. Il n'en résulte pas que de ces activités naissent des ensembles parfaitement adéquats au contrôle rationnel d'actions communes, car les systèmes de significations sont systèmes au sens pratique et non point intellectuel. Le langage courant pris comme ensemble de significations est aussi bien constellation de sens que constellation de systèmes. Les facteurs décisifs de la détermination du système linguistique courant d'un groupe donné sont aussi variés que peuvent l'être ses institutions, ses coutumes, ses activités et tout ce qui peut advenir comme facteur d'organisation de significations. Et Dewey d'ajouter que « les significations ainsi formées comprennent assurément beaucoup d'éléments qui ne conviennent pas au contrôle intelligent de l'activité et en excluent beaucoup qui lui seraient nécessaire <sup>64</sup>».

Le processus de différenciation au sein des ensembles de significations formés sur les activités communes est lié à l'institution de symboles. Dewey définit la fonction du symbole comme celle d'être le signe artificiel d'une signification. Par opposition au symbole qui correspond à une signification, le signe naturel correspond à un sens. Le symbole est chez Dewey entendu en son sens strict, c'est-à-dire qu'il ne prend pas en compte les objets substantiels du langage qui sont dotés d'un pouvoir de représentation émotionnelle comme le serait un emblème, un habit, etc. Si Dewey désire restreindre la signification de ce

---

63 *L.* page 109.

64 *L.* page 110.

qu'il entend par symbole c'est afin de rendre compte d'un fait important pour la théorie logique. La relation d'un signe (naturel) avec son sens est lié à un contexte spatio-temporel réel. Par exemple, le *sens* de la fumée dans son existence réelle est d'être le *signe* naturel du feu. Mais le mot « fumée » en tant que mot signifie la fumée par simple convention, et un même vocable pourrait tout aussi bien vouloir dire autre chose. La relation du symbole à la signification présente un intérêt logique en vertu du fait qu'elle correspond à l'abolition, dans le discours, de la nécessité de l'existence. En effet, la fumée n'est signe du feu que si la fumée existe réellement. Or dans le discours, cette fonction est abolie et la fumée pourrait très bien signifier le feu autant de fois que le son est produit ou que la graphie est couchée sur le papier. De plus, du fait de son abstraction du contexte spatio-temporel réel, sa signification peut être associée et mise en relation avec un nombre indéfini d'autres significations. Cette abstraction, dans le discours, de certaines relations de faits conditionnés spatialement et temporellement, est la condition nécessaire à l'élaboration de systèmes intellectuels et de discours ordonnés. « Le fait n'acquiert de statut logique » selon Dewey, « que parce que le développement libre et indépendant des significations dans le discours est rendu possible par l'institution de symboles <sup>65</sup> ». La structure logique du langage est fondée sur cette reproduction en parallèle du couple signe-sens dans le couple symbole-signification et « les idées en tant qu'idées, les hypothèses en tant qu'hypothèses n'existeraient pas si les symboles et les significations n'étaient pas distincts des signes et des sens <sup>66</sup> ».

Ces remarques nous permettent de distinguer plusieurs sens au concept de relation. Un premier type de relation caractérise celles qui unissent les symboles entre eux. Ces relations sont des relations strictement linguistiques et sont ultimement arbitraires. Arbitraire ne signifie pas qu'il ne se trouve aucune raison à leur existence, au contraire, l'intelligibilité du langage et son fonctionnement dépendent de façon nécessaire de ces relations. Bien qu'elles soient en perpétuel changement, un certain degré de permanence est requis pour garantir le fonctionnement du langage comme outil de communication. La requalification permanente et progressive des relations qui opèrent dans ces constellations vivantes de symboles, prouve que les systèmes pratiques de communication sont

---

65 L. page 112.

66 L. page 113.

en partie soumis à l'usage et liés à des activités réelles. Ce fait montre que l'abstraction des relations dans le langage est en réalité non complet et déterminé par l'usage vivant qu'en fait une communauté donnée. Ces relations sont du second type, ce sont celles-là qui relient les symboles à l'existence par le moyen des *opérations existentielles*. Ces relations ne sont aucunement pré-déterminées et une certaine souplesse les caractérise parce que les symboles sont déjà un certain degré d'abstraction. Bien moins libres sont les relations du troisième type, celles qui relient les faits existentiels entre eux dans la fonction de preuve, dans laquelle le signe a un sens. Afin d'éviter une confusion doctrinale, Dewey choisit de réserver le mot relation pour désigner la nature de ce qui relie les symboles à leurs significations. Le second type de relation sera nommé par le terme de « référence » et le troisième par « connexion » qui désigne le genre de relation que soutiennent les choses entre elles et leurs *implications matérielles*.

Cette structure logique, qui sous-tend celle du langage, correspond aussi au processus d'enquête en tant que processus de validation expérimentale et existentielle des problèmes suscités par les différentes situations indéterminées vécues. Les propositions et les hypothèses formulées dans le discours sont des systèmes de relations de symboles-significations dotés d'une certaine autonomie suivant leur degré d'abstraction et leur rigueur systématique. Mais ces propositions peuvent *référer* à l'existence, ces références étant réalisées au cours des opérations existentielles qui correspondent à leur application. « Le test final de la *validité* de la référence ou de son applicabilité réside dans les *connexions* qui existent entre les choses <sup>67</sup>».

Ce schème expérimental de validation est constitué d'un entremêlement de relations, de références et de connexions dont la répartition précise est décidée au cours du processus de détermination de la situation. C'est elle, en tant qu'expérience, qui décide en fait de la pertinence de ces liens. C'est parce qu'une situation est toujours liée à des séries opératives conduites pour sa transformation réelle que l'on peut affirmer qu'elle est analogue à la communication. C'est la situation et le processus d'enquête qui définissent le champ référentiel et les connexions réelles qui feront sens au moment de la délibération. En effet, la communication est seule capable, selon Dewey, de « [donner] aux actes un sens et

---

67 L. page 116.



aux mots qui les accompagnent une signification <sup>68</sup>». Un exemple précis ferait passer cette précédente remarque pour un lieu commun, parce que les processus de détermination fonctionnent réellement ainsi. Nous attirons l'attention sur les implications logiques d'un tel fait. Il est évident pour chacun que les connexions réelles *en jeu* ne comptent pas *en elles-mêmes* et que pour un joueur de football ne compte pas vraiment l'influence du vent sur les trajectoires des balles. Elle ne compte pas en dépit du fait que le vent influera réellement sur les trajectoires et pourra éventuellement s'avérer décisif quant à l'issue du match. Mais dans la situation réelle, ce paramètre ne pourra pas s'intégrer de façon déterminante au sein des séries d'actions envisagées et réalisées bien que l'implication matérielle du vent puisse être décisive. Les fins envisagées par des ingénieurs préparant le décollage d'une fusée requièrent que soient intégrés de façon déterminante au sein des chaînes d'actions prévues, des outils assurant un contrôle réel de l'influence du vent sur le vol de l'engin. Le résultat final de la frappe de balle sera en connexion réelle avec la force du vent mais cette connexion ne participera que de façon parfaitement contingente à la validation des opérations réalisées. Il en sera tout autrement du résultat final du vol de la fusée, dans ce cas la validation des opérations sera liée très fortement à la façon dont l'influence du vent a pu être contrôlée. Il en va de même pour les relations dans le discours. La diversité de ces relations sera établie en lien avec la situation de communication. De même pour les références, qui seront établies d'une façon très différentes suivant que l'on élabore un traité de physique, que l'on rapporte des faits historiques ou que l'on raconte une histoire ordinaire. Ces faits sont sans doute des lieux communs mais ils sont la preuve de la nature fondamentalement opérationnelle de toute situation.

Le rôle du langage, déterminé dans le cadre de l'hypothèse naturaliste de la continuité, est d'agir « d'abord comme moyen de communication pour assurer la coopération et la compétition délibérées dans les activités communes [et de conférer] ensuite aux choses existentielles leur pouvoir de signe ou de preuve <sup>69</sup>». Les relations des symboles et de leurs significations apparaissent comme en parallèle des connexions réelles en tant que simple implications matérielles et permettent d'exprimer ces dernières en tant que preuve ou signe de quelque chose. Le langage formule certaines propriétés des choses existentielles et leur confère

---

68 L. page 114.

69 L. page 116.

ainsi une nouvelle signification pouvant s'intégrer, en le modifiant, aux situations indéterminées problématiques de même que « le langage n'a pas été à l'origine de l'association, mais, quand il est survenu, émergence naturelle de formes antérieures de l'activité animale, il a transformé les formes et les modes antérieurs du comportement associé et donné à l'expérience une *nouvelle dimension* <sup>70</sup>». Cette nouvelle dimension de l'expérience signifie chez Dewey que celle-ci se voit dotée de nouvelles *propriétés*, donc d'une nouvelle force opérative.

Ces remarques permettent sans doute de conduire une réflexion qui ne menace pas de se heurter à l'écueil de « l'hypostase du *Logos* », responsable, du point de vue interne et formel, de l'arrêt du développement de la science logique et de la science en générale. L'élaboration d'un système logique a comme condition que le devenir du développement ordonné de significations dans un système particulier soit objet d'intérêt et soit intégré aux enquêtes. Nous retrouvons l'affirmation selon laquelle l'enquête sur l'enquête est *causa cognoscendi* des formes logiques. Le premier pas qui a permis la formation des premières théories logiques est celui qui fut fait quand les hommes ont commencé à réfléchir sur le langage, sur le *logos* d'un point de vue structurel et du point de vue de son contenu. Le paradoxe, c'est que de telles enquêtes ont en même temps scellé leur sort en instaurant la croyance que « les exigences du discours rationnel [constituaient] la mesure de l'existence naturelle, le critère de la plénitude de l'Être <sup>71</sup> ». Il est possible que cette raison formelle ait pu jouer un rôle dans ce que nous pouvons appeler un paradoxe épistémologique, où le progrès est en même temps condition de la stagnation. Cette raison formelle, Dewey l'exprime ainsi : « parce qu'on assignait un statut supérieur aux formes du discours rationnel, on les sépara des opérations grâce auxquelles les significations naissent, fonctionnent et sont mises à l'épreuve <sup>72</sup> ». En d'autres termes, cette hypostase reposerait sur le fait que l'enquête sur l'enquête, le premier moment d'étude du *logos* comme outil, arrêterait brutalement son essor, arrêté par la lumière aveuglante des formes logiques découvertes. Nous acceptons cette idée qui, de plus, demeure valable aujourd'hui pour expliquer nombre d'excès systématiques, logiques, ou encore philosophiques. Nous récusons simplement le degré d'importance que Dewey semble lui accorder. Plus fertile est à nos yeux la seconde raison, historique quant

---

70 L. page 117, nous soulignons.

71 L. page 119.

72 *Ibid.*

à elle, qu'il invoque pour expliquer le phénomène d'hypostase du *logos*. Selon Dewey, pour les Grecs, « le schème de la connaissance et de la nature [est devenu] le miroir d'un ordre social dans lequel les hommes de métier, les ouvriers, les artisans en général avaient une position inférieure comparée à la classe des oisifs <sup>73</sup>». Nous accordons plus de poids à cette dernière hypothèse que Dewey paraît considérer comme raison secondaire de l'hypostase de la raison et du *logos* ainsi que de l'enlisement du développement de l'enquête expérimentale. L'argument principal qui motive le renversement de l'ordre de ces hypothèses est le suivant : la raison formelle ne peut pas selon nous être la première raison de l'hypostase du *logos* précisément à cause de son caractère formel. C'est parce que cette raison est formelle qu'elle ne peut être autre chose qu'une raison technique contingente. Rien n'empêche la pensée de se laisser aveugler par ses formes, de se heurter à l'écueil de l'hypostase ou de se perdre dans l'excès systématique. Rien ne prévient ces maux formels, ni le développement de la science expérimentale, ni celui des forces productives, ni même la modification des rapports sociaux. Nous prenons au mot Dewey et pensons avec lui que ce qui décide ultimement de la validité d'une science ou d'une idée, c'est son applicabilité, par le moyen d'opérations existentielles, à l'existence naturelle. Or cette application, elle, dépend de l'ordre social et du développement technique qui déterminent véritablement les activités communes dont dépendent les significations, systèmes ou toute autre construction de l'intelligence. Le développement industriel, dont les racines plongent au cœur de la société commerciale du XV<sup>ème</sup> siècle en plein essor, en révolutionnant les conditions techniques de l'expérimentation scientifique, a autorisé la requalification de l'expérience comme concept et a déterminé la nécessité de la reconstruction de la logique.

Dewey parle du langage au sens large mais ne traite pas véritablement la question qu'il limite, pour les fins de sa discussion, au langage en son sens plus strictement linguistique, si l'on excepte les quelques éléments de la question des institutions. Nous voulons spécifiquement questionner ce point car nous pensons que la requalification élargie du langage est un argument philosophique de fond et de taille dans le cadre de la reconstruction logique lancée par Dewey. Quelques déclarations formulées par Dewey une vingtaine d'années avant la parution de *Logique*, viennent justifier notre démarche. Pour lui, la logique est une science et

---

<sup>73</sup> *Ibid.*

un art. Elle est une science en tant qu'elle est un système ordonné et systématique permettant de rendre compte de la façon dont la pensée fonctionne. D'abord donc au sens où elle est un langage systématique fait d'un ensemble de symboles-significations en relations. Les considérations dont nous avons fait mention dans ce paragraphe éclairent sûrement cette assertion. La logique est science, parce que, produit de l'enquête, elle est formulée dans un système cohérent de symbole-signification. De plus, elle est science spécialement propédeutique en tant que l'application et la validation des relations systématiques qui la composent dépendent d'opérations existentielles qui concernent immédiatement le processus de l'enquête en tant que tel. Si l'on qualifie la science logique de « propédeutique », c'est parce que toute science est chez Dewey dans une certaine mesure propédeutique en tant qu'elle *est* organisation d'ensembles opératifs en lien avec une application concrète et réelle. Une science indique toujours une certaine façon de procéder en indiquant, positivement, les ensembles opératifs confirmés par l'expérience et, négativement, ceux qui furent infirmés. D'autre part, la science est un « art en tant que, en s'appuyant sur cette description [de la façon dont la pensée fonctionne], elle projette des méthodes grâce auxquelles des pensées futures sauront profiter des opérations qui marchent et éviter celle qui ne marche pas <sup>74</sup> ». La logique comme système fonctionne comme un langage, mais en tant qu'elle fait empiriquement partie de l'environnement culturel ou matériel des hommes, elle fonctionne comme un produit de l'art. La logique est langage intellectuel en tant que système et élément d'un langage culturel en tant qu'objet.

### **2.3) Les objets substantiels du langage**

Le problème de la théorie logique tient, pour Dewey, dans la dissociation de sa structure systématique avec les procédés opérationnels réels qui ont cours dans l'existence. Dewey reconnaît à la logique formelle la possibilité de trouver application dans le domaine des sciences mathématiques, ou bien, dans une

---

74 John Dewey, *Reconstruction en philosophie (R.P)*, Folio Essais, page 191.

moindre mesure, dans celui des sciences physiques en tant que celles-ci sont en partie structurées par le moyen d'un discours mathématique. Mais, dès lors que le domaine d'application, dans lequel les formes logiques pourraient être mises à l'épreuve, est politique, moral ou esthétique, les sonores conclusions font place au silence, et aucune application ne semble pouvoir être réalisée. On a postulé, pour résoudre ce problème, que la logique était une propédeutique seulement mathématique, ne pouvant donc concerner d'autres domaines d'application que ce dernier. On a également postulé que c'était l'activité rationnelle qui était strictement mathématique et que l'art, la production matérielle, la morale étaient des domaines dans lesquels un autre type d'activité rationnelle opérait, interdisant tout commerce entre eux et la logique. On a en effet déterminé le sentiment esthétique en fonction d'un critère universel et préexistant du Beau, on a postulé également que la validité des jugements moraux était fonction des concepts prédéterminés et complets du Bien et du Mal. De ces concepts, on a déduit la Morale, dont la nature bien mystérieuse abandonne dans l'obscurité la plus totale son histoire ainsi qu'on a longtemps laissé au hasard de l'ignorance, l'histoire du goût. Dans ces domaines, la logique formelle s'est préservée de toute confrontation avec les faits et a maintenu sa brillante rhétorique en prenant sagement garde de ne jamais faire *réellement* usage de ses doctes conclusions. « Dans la mesure, écrit Dewey, où cette séparation fait de la pensée et de la théorie une sphère séparée et plus noble, elle conforte la pratique actuelle dans toute sa brutalité et dans sa stérilité routinière [et maintient] la vie réelle dans un état de pauvreté et d'injustice<sup>75</sup> ».

L'ensemble de notre propos doit pouvoir permettre d'anticiper quelque peu la réponse à ce problème de la dissociation de la logique et de la pratique, responsable d'une conception cloisonnée du processus de pensée. C'est parce que la pratique est cloisonnée par ses différents objets en différents domaines et que la pensée trône au dessus que l'on s'est trouvé incapable de comprendre ce qu'il y a de commun entre les activités de l'homme de la rue, de l'artisan, de l'artiste et du scientifique. Le schème commun à toute enquête, fruit du postulat de continuité, exige que ce que nous avons appelé les objets substantiels du langage, considéré dans son sens large, soient pris en compte par la nouvelle théorie logique qui fait du langage le véhicule privilégié de ses contenus opératifs. Autrement dit, la

---

75 R.P, page 197.

reconstruction de la logique impose à ses conclusions de subir l'épreuve de son application aux éléments composés du langage que sont les œuvres d'art, les divers objets ayant une fonction opérative dans l'existence, les institutions, et enfin toutes les choses qui fondent l'environnement matériel de l'expérience individuelle et collective. Cette épreuve est déterminante car c'est sur elle que repose la validité du principe de continuité et c'est elle qui permettra d'échapper à l'écueil formel qui exclut du champ de la pensée tout ce qui ne se peut laisser subsumer sous les systèmes cohérents et particuliers de symboles-significations. On peut s'étonner d'abord qu'une telle question, bien qu'elle soit annoncée, ne soit que si peu traitée. Il faut, selon nous, s'en remettre à l'histoire interne de la pensée de John Dewey et remonter quelques années en arrière afin de trouver dans *L'art comme expérience*, la formulation la plus systématique de l'objet expressif comme objet substantiel du langage et de sa qualité opérative dans l'expérience ainsi que de la pensée dans l'acte spécifique de l'expression.

Si les objets de l'art, les objets expressifs, sont éléments d'un langage, c'est parce qu'ils possèdent les qualités d'un tout opératif par lequel peut se bâtir une communauté de sens, et donc une communication. Notre propos concernera essentiellement les objets des « Beaux-arts ». Nous préciserons cependant, dans le cours de ce paragraphe, pourquoi Dewey ne postule pas de rupture radicale et de nature entre ces produits et ceux des arts industriels, et comment il conçoit leur communauté. Si l'acte d'expression et l'objet expressif reçoivent, dans *L'art comme expérience*, toute cette attention, ce n'est pas en vertu d'une nature supposément supérieure mais, au contraire, afin de restaurer le lien génétique qui les unit, l'un à l'expérience ordinaire, et l'autre à tout objet substantiel possible. Comme on l'aura sûrement compris à présent, la démarche philosophique de Dewey de l'unification génétique de l'expérience ne peut en rien être assimilée à une négation de la spécificité. Au contraire, l'objectif philosophique de Dewey est de parvenir à différencier le tout de l'expérience en ses différentes parties afin de saisir son organicité comme qualité et de la libérer le plus efficacement de tous les cloisonnements.

L'outil, ou la machine, n'est pas simplement un objet physique doté de caractéristiques propres, « il est aussi un mode de langage [*mode of language*] car il dit quelque chose à ceux qui le comprennent, concernant les moyens de l'utiliser

et leur conséquences <sup>76</sup>». Ces objets sont « éloquents » en tant qu'ils sont liés à des activités communes, à des intérêts, aux occupations du corps social dans son entier, ou d'un corps social plus restreint. De plus, s'ils sont des éléments d'un langage ou un mode de langage, cela suppose un processus de différenciation dans un ensemble de significations et donc en propre une activité de la pensée. Le mot en tant que mot est un symbole auquel est liée une signification. Cette relation est le résultat d'une forme d'objectivation d'ensembles opératifs d'actions sériées où « objectivation » signifie transmissibilité de ces contenus dans des expériences subséquentes. Du reste, le mot se trouve lui-même en relation dans une constellation de mots. Il est en relation et *est* une relation. C'est de ce point de vue qu'il est résultat d'une expérience réalisée, abstrait de certaines conditions et disponible aux expériences subséquentes.

Qu'en est-il alors de l'objet expressif comme œuvre d'art ? Celui-ci apparaît tout d'abord, chez Dewey, comme le parachèvement d'un processus d'intégration réciproque de la relation entre l'organisme, l'environnement et la perturbation émotionnelle initiale. Cette perturbation a valeur de problème. L'œuvre d'art est le terme d'une série d'actions produites dans le but d'apporter une solution à la perturbation ressentie, elle est donc son achèvement. Dans sa structure logique, l'expérience esthétique se confond avec l'enquête. Toutefois, à la différence d'une solution scientifique, la référence entre le terme et certaines opérations existentielles n'est pas aussi déterminant. Une enquête judiciaire, par exemple, prend fin quand les termes du problème ont été suffisamment déterminés et vérifiés au moyen de certaines opérations comme l'observation, l'interrogation ou le test. Dès lors, la délibération pourra être prise mais devra encore résulter de l'accord dans l'action des différentes parties impliquées dans l'enquête. Tout accord, dans une décision de justice, est reconnu comme tel et comme terme d'une enquête suivant la façon dont il *réfère* à un certain nombre d'opérations et de faits existentiels. La finalisation de ce processus exige en fait que soit établie la référence avec les éléments existentiels de l'affaire. L'enquête judiciaire et la science expérimentale, dans une mesure plus grande encore, asserte un sens. C'est-

---

76 *L.* page 105. Nous donnons l'équivalent anglais afin de certifier l'expression. La modalité est une notion suffisamment rare chez Dewey pour être remarquée. Il ne se trouve pas en effet dans sa philosophie de substances ou d'essences fixes. La substance caractérise plutôt un ensemble opératif de relations. Un objet substantiel est un ensemble doté d'une certaine *qualité* opérative, chaque objet étant ainsi, pour le dire d'une façon purement philosophique, substance et mode de la substance. En réalité une telle séparation est purement discursive et n'est pas réellement opérable.

à-dire que l'enquête procède de telle manière que ses conclusions puissent énoncer les conditions nécessaires pour que certaines conséquences adviennent.

L'exigence référentielle est, dans le cadre d'une expérience esthétique ou d'une « enquête » esthétique, librement déterminée. Rien en dehors du processus de création lui-même ne détermine sa fin. Bien entendu, Dewey n'affirme pas qu'il ne se trouve aucune exigence extérieure pouvant influencer sur le processus de création. Que ces exigences soient imposées par la commande, par un champ symbolique particulier ou encore par la censure ne change rien au fait que pour faire *partie* de l'expérience, elles devront être intégrées dans l'objet final comme élément différencié. Si au contraire ces contraintes extérieures pèsent de façon inerte et extérieure sur l'objet final, elles affaibliront son expressivité. Toutes ces formes de références peuvent changer sans que ne change le processus de création en tant que tel. Chez Dewey, la création comme expérience, comme enquête, est soumise à certains critères mais ces critères peuvent être librement déterminés et librement intégrés à l'objet expressif. Ce libre jeu dans la détermination vient du fait que l'objet expressif n'asserte pas un sens à la manière de la science mais qu'il *l'exprime*. Il faut toutefois distinguer la libre détermination de la détermination arbitraire. L'œuvre d'art n'est pas une organisation capricieuse et le processus de création une parodie chaotique de l'enquête scientifique. L'œuvre possède selon Dewey « une qualité *unique*, mais cette qualité consiste en une clarification et une concentration [de la signification présente], de manière affaiblie et disséminée dans le contenu d'autres expériences <sup>77</sup> ». Quand Dewey affirme que la science asserte tandis que l'art exprime, c'est en tant que les propositions scientifiques sont des contenus opératifs qui garantissent que sous certaines conditions certaines conséquences adviennent, autrement dit qui opèrent dans l'élément même de la connaissance, dans le réel intégré à l'environnement, tandis que l'objet expressif en tant que proposition esthétique opère dans l'expérience elle-même. L'exemple que Dewey fournit peut aider à comprendre cette idée. L'assertion scientifique « qui établit que l'eau est H<sub>2</sub>O est primitivement une assertion établissant les conditions sous lesquelles l'eau peut exister. Mais il s'agit aussi d'une assertion pour ceux qui y voient une direction permettant de produire de l'eau pure et de soumettre à une vérification toute chose à même d'être considérée comme de

---

<sup>77</sup> John Dewey, *L'art comme expérience (A.E)*, coll. Folio Essais, page 155. Nous substituons « signification » à « sens » afin d'être mieux en adéquation avec les distinctions conceptuelles sus-mentionnées.



l'eau <sup>78</sup>». Si maintenant on suppose une cérémonie analogue à une « danse de la pluie », célébrant d'une façon expressive ses conséquences sur les activités de la communauté et sur son existence tout entière, le rôle vital de l'eau pour les cultures nourricières génériquement, y serait exprimé, c'est-à-dire non point en tant qu'élément d'une assertion mais en tant qu'expérience qui concentre et porte en elle et *pour* les autres toutes les significations disséminées et affaiblies. La science affirme un fait tandis que l'art exprime une qualité. Le fait que l'eau soit une condition nécessaire à la croissance d'une plante ne dit rien de la qualité de l'expérience que peut constituer l'événement d'une pluie salutaire battant une terre asséchée. Dewey écrira à ce titre que « la logique de la poésie est sur-assertive, même lorsqu'elle fait appel, grammaticalement parlant, à des assertions <sup>79</sup> ». La création, en termes deweyens, est la résolution d'un problème d'ordre perceptif par l'organisation d'un matériau différent mais progressivement *intégré* dans la situation spécifique qui a suscité la perturbation. La force logique spécifique de cette intégration, de cette « objectualisation », est de pouvoir opérer dans l'expérience d'autrui en suscitant une certaine organisation. Une cérémonie célébrant les pluies comme un événement, opère sa différenciation dans le cours de l'existence et mobilise dans l'expérience tout ce qui est en lien avec cet événement et ses implications, et qui de ce fait outrepassé l'expérience privée. En ce sens où l'objet expressif organise matériellement une perception, il apporte une solution à son expérience problématique. Mais en tant que cette solution unique opère dans l'expérience d'autrui par le moyen de la force sur-assertive de l'expression, elle est *parachèvement* de l'expérience, c'est-à-dire qu'elle finalise d'une façon perceptuellement satisfaisante une expérience esthétique. Sans doute est-il plus aisé de comprendre à présent ce que nous entendions par la libre détermination référentielle dans le processus de création. L'œuvre d'art réfère d'une façon plus libre parce qu'elle est en tant qu'objet substantiel du langage une abstraction objective d'un sens. La pluie, dans la danse ou la cérémonie qui la célèbre, est abstraite comme signification d'un ensemble d'expériences réelles. Cette abstraction réfère d'une façon libre à la pluie réelle ce qui assure la possibilité de la transmission du contenu expressif dans l'expérience d'autrui. Cette liberté est la condition nécessaire pour que quelque chose puisse être

---

78 *A.E.*, page 156.

79 *A.E.* Page 157.

exprimé et non simplement énoncé. De plus, la liberté référentielle est aussi la preuve que l'objet expressif est objet substantiel d'un langage.

Quelle contribution spécifique peut apporter au problème de la théorie logique de telles affirmations ? Essentiellement ceci : les objets expressifs sont en propre des objets substantiels en tant qu'ils sont des ensembles de relations possédant une qualité opérative, ce qui définit la substance chez Dewey. L'expression donne au tout de l'objet d'art une qualité particulière. À ce titre, les œuvres de l'art ou celles pourvues d'une dimension esthétique sont objets substantiels par excellence. Mais ils expriment aussi pour tous les autres objets du monde matériel humain, leurs possibilités expressive et leur qualité substantielle propre. Un outil comme le marteau est en tant qu'objet un certain ensemble d'opérations envisagées. Cet ensemble n'est ni pré-déterminé ni déterminé de façon définitive et complète. Nous pourrions reprendre un mot de Simondon pour rendre compte de cette idée : selon lui, saisir conceptuellement « l'objet technique par la fin pratique à laquelle il correspond [est] une spécificité illusoire, car aucune structure fixe ne correspond à un usage défini <sup>80</sup> ». Chez Dewey, l'objet non plus ne saurait correspondre à un usage défini mais bien plus à des usages potentiels. Ne pouvoir réduire un objet à un usage particulier revient à dire qu'il ne peut être réduit à une conceptualisation préalable. L'objet technique existe plutôt comme ensemble évolutif d'opérations potentiellement réalisables. L'ensemble des fonctions réunies matériellement dans l'objet est exprimé, quand le mot « marteau » est employé, logiquement dans le discours comme ensemble de potentialités. De plus, matériellement, le marteau est objet substantiel du langage en tant qu'il communique certains contenus d'opérations. Un marteau est, pour l'homme de notre société, un ensemble de possibilités communicable. L'objet dit, en quelque sorte, matériellement son usage et son procédé de fabrication. Il peut donc être considéré à ce titre comme objet substantiel du langage. Enfin quand il est employé pour symboliser la classe laborieuse en *exprimant* l'expérience collective réelle qui fait d'elle une tout qualitatif pour la conscience, il devient élément d'un langage esthétique. La question de l'existence des objets d'art et des objets techniques comme objets substantiels du langage d'une part et comme éléments constitutifs des expériences humaines réalisées et potentielles d'une autre, est un nœud intense de la philosophie de John Dewey. Nous n'en rendons

---

80 Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques (M.E.O.T)*, page 19.

que certains aspects saillants mais nous tenons à signaler que cette question spécifique pourrait faire l'objet de recherches plus approfondies.

Le point de départ d'une expérience esthétique est une perturbation émotionnelle. Cette perturbation, analogue au problème suscité par la situation indéterminée, antécédent de l'enquête, est en quelque sorte une impression esthétique uniforme. L'effort spécifique de détermination conduit afin de remédier à cette uniformité de l'impression et dont le processus de création est peut-être la forme la plus aboutie, est analogue à un effort de différenciation conceptuel appliqué à un tout uniforme. De cet effort résulte les œuvres d'art qui expriment l'impression esthétique initiale mais d'une façon différenciée. Le problème esthétique trouve sa résolution quand l'uniformité de l'impression est révolue. En effet, une impression qui ne parvient pas à s'entretenir dans le rythme de la différenciation, ne peut que s'éteindre. C'est en cela que l'œuvre d'art ne diffère ni du processus dont elle résulte, ni de l'impression initiale. En réalité, l'œuvre est la perturbation initiale, l'impression esthétique en tant qu'objet différencié. L'œuvre finale ne rompt pas avec la perturbation initiale tout comme la connaissance ne rompt pas avec l'hypothèse. Toutefois, l'objet expressif exprime la qualité perçue de l'impression dans une forme durable, stable et différenciée. L'œuvre célèbre l'impression initiale en l'abstrayant des conditions initiales qui la rendait volatile et éphémère, et la forme de l'œuvre exprime la substantialité que l'impression contenait potentiellement. Là est la raison pour laquelle Dewey n'admet pas de séparation entre la forme ou le mode et la substance. L'œuvre d'art et l'expérience esthétique nous enseignent que chaque substance est sa modalité propre et que chaque forme est substantielle. De plus, le lien qui relie chaque élément de l'expérience esthétique jusque dans l'œuvre et qu'elle vient célébrer en le condensant, dit le caractère organique de la pensée. Les objets techniques et esthétiques sont des éléments du langage. Ils sont éloquents parce qu'ils prolongent le monde comme environnement tout en s'insérant en lui. Ils concrétisent l'un et l'autre d'une façon relationnelle et fonctionnelle, la substantialité d'un « point singulier et remarquable du monde <sup>81</sup> ».

---

81 *M.E.O.T.*, page 185.

## **Deuxième partie : La place de la reconstruction logique dans une philosophie du développement.**

### Introduction

Nous en sommes parvenus à un point de notre étude d'où il nous est possible désormais d'apercevoir le sens, profond ou ultime, de la question de la théorie logique soulevée par Dewey. La nature du problème de la théorie logique sous-tend en fait la question générale de la formation de la pensée et de la possibilité de son éducation. Et, de ce point de vue, tous les domaines dans lesquels la logique formelle ne parvient pas à trouver d'application sont autant de voies possibles et potentiellement utiles à l'élaboration d'une philosophie du développement. La philosophie de l'expérience décentre le point de vue et permet d'éviter l'écueil de la réduction de tout acte de la pensée au schème particulier de l'intelligence discursive. Le premier levier de cette décentration est la requalification philosophique et logique de la substance. La substance chez Dewey qualifie la force logique des choses qui repose sur leurs différentes qualités opératives au sein des expériences réelles. De cette requalification ont émergés de nouveaux agents du langage, esthétiques ou techniques, dont les qualités opératives essentielles à la transmission étaient expliquées par leur genèse dans l'expérience. Étudier l'intelligence dans sa nature schématique ne pouvait manquer de mener, faute d'une telle requalification logique et philosophique de la substance et de l'être, à la conviction que sa déclinaison discursive était, du fait de sa nature ontologiquement supérieure, la forme parfaite à laquelle tout intelligence devait nécessairement se rapporter. La conception de la substantialité logique et non point ontologique des choses est un pas franchi vers une meilleure compréhension des schèmes des comportements intelligents dans leur qualité propre et non plus seulement comme les reflets déformés, partiels ou imparfaits du schème discursif. Le projet de formation d'une logique naturaliste bâtie sur le schème continu du comportement, a pour condition l'examen patient et détaillé,

renforcé par le concours de toutes les sciences, des ensembles toujours étendus et différenciés des éléments naturels et matériels de l'expérience. Toute notre étude est en définitive orientée vers un projet d'exploration du devenir, dans les sciences ou dans les arts, du concept d'expérience. Le concept d'expérience, loin de supposer le même partout, permet la levée des barrières et non des différences. Nous trouvons à ce concept une force organisatrice non point inépuisable mais inépuisée, dont l'exploration nous paraît fertile. *Logique* est un essai de compréhension des comportements intelligents, esthétiques ou rationnels et des comportements pratiques et naturels dans leur nature schématique ce qui permet, d'une part, d'en voir les origines communes, et fonctionnelles, et de l'autre, de comprendre et de distinguer leurs différences. Dewey pense au fond que les écoles philosophiques qui postulent l'existence d'une différence de nature entre l'esprit et les choses, entre l'empirique et le rationnel ou entre l'existence naturelle et matérielle, ne peuvent pas voir les différences réelles parce qu'elles écartent, en cloisonnant, les véritables aspérités problématiques et les difficultés. Tout porte à croire que cette étude et le projet d'ampleur qu'elle laisse entrevoir n'en sont qu'à leur début. Nous nous proposons de questionner les thèses deweyennes de l'expérience et plus spécifiquement celles qui concernent le problème de la théorie logique, en les confrontant aux psychologies génétiques et matérialistes ainsi qu'elles furent formulées chez Jean Piaget, Lev Vygotski ou Henri Wallon. Cette confrontation sera l'occasion de mettre à l'épreuve expérimentale les hypothèses deweyennes, confrontation que Dewey appelle expressément et incessamment de ses vœux.

### **1.1) L'instinct, l'intelligence pratique et l'intelligence spéculative. Axes pour une solution dialectique et appliquée au problème de la continuité.**

Le postulat naturaliste de la continuité pourrait être formulé comme une tentative d'intégration schématique et réciproque des comportements rationnels et naturels ou, pour le dire avec d'autres termes, de l'intelligence et de l'instinct.

Dewey critique en effet le traitement exclusivement formel de l'activité de la pensée identifiée et confondue avec l'intelligence discursive, ou même avec un système clos et cohérent de symboles. Il n'y a pas, pour la logique formelle d'instinct, ni d'art, ni de technique ni d'histoire. Voilà en quelques mots ce que nous avons déjà fait remarquer de nombreuses fois. Se soustraire à l'excès systématique incapacitant de la logique formelle a pour condition la modification du point de vue. La psychologie du comportement opère cette modification en plaçant au centre de son attention les conduites instinctives ou intelligentes *dans* des situations naturelles ou matérielles. Le problème est d'expliquer d'une part les contrastes entre la conduite des comportements instinctifs et celle de l'intelligence pratique, et d'autre part, de rendre compte des différences, parfois saillantes, entre la conduite de cette dernière et la conduite de l'intelligence spéculative. La pierre angulaire de ces études est la conception de la conduite de l'activité vitale, non point comme facteur contingent à l'organisation d'éléments distincts, mais au contraire comme moteur des différenciations et des intégrations progressives et cumulatives des structures fonctionnelles en jeu. Voyons cela de plus près. Toute conduite, comme nous l'avons dit, suppose une situation ainsi qu'un environnement. Cependant, le comportement instinctif ou naturel surprend à cet égard qu'il est fait d'actes « qui ont leur fin ou leur résultat dans des limites de temps et d'espace qui débordent trop largement celles de la vie individuelle pour avoir jamais pu appartenir à l'expérience du sujet lui-même <sup>82</sup>». Tout se passe comme si, écrit Henri Wallon, les ensembles d'actions sériées instinctivement étaient « le résultat de différenciations entre lesquelles les intermédiaires [auraient pu] sombrer. Seuls alors subsisteraient les cycles d'excitations-réactions par où [les actes] semblent se réaliser comme aveuglement, par lambeaux plus ou moins stéréotypés <sup>83</sup>». Les comportements instinctifs sont comme dotés d'une forme fixe, commune à l'espèce, et leur exécution paraît mécanique. La conduite des comportements instinctifs, en d'autres termes, est comme ultimement arc-boutée à des conditions non actuellement observables outrepassant les limites de l'expérience. L'intelligence spéculative conduite au moyen de formes logiques abstraites dans le discours, à l'inverse, paraît outrepasser les limites des situations

---

82 Henri Wallon, *Les origines de la pensée chez l'enfant*, PUF, introduction page VII.

83 *Ibid*, page VIII. Nous précisons que nous avons inséré à dessein le vocabulaire deweyen pour décrire les « ensembles » comportementaux que nous avons formulés comme « ensembles d'actions sériées par l'instinct » qu'Henri Wallon note « ensembles », ceci afin de procéder à une harmonisation conceptuelle ainsi que pour mieux faire entendre l'objet de nos comparaisons.

particulières dans lesquelles elle s'inscrit comme comportement, en référant à des conditions logiques éternelles et pré-existantes. La question de l'unité schématique est comme écartelée par ces deux points extrêmes qui établissent les arrières-plans naturels et rationnels de toute expérience. Sauver l'unité schématique des comportements en choisissant un critère (rationnel ou naturel) au détriment de l'autre s'est avéré une méthode infructueuse ne réussissant au mieux qu'à déplacer le clivage en croyant le supprimer, ou bien, au plus fort de son échec, ne parvenant qu'à nier l'existence de la chose pour ne pas voir la limite, rejetant tout comportement naturel ou pratique en dehors de l'empyrée de l'intelligence, ou réduisant l'intelligence à l'activité d'un organisme simple. La conception fonctionnelle du comportement, que propose Dewey, apporte une solution dialectique possible au problème de la continuité qui ne peut manquer de s'égarer en postulant une identité ontologique entre les formes de comportements organiques ou naturels et celles des comportements conduits par la raison et l'intelligence spéculative.

L'expérience prouve que les comportements instinctifs peuvent admettre un certain degré de variation, et ont pour conditions de leur déclenchement certaines circonstances favorables. Il revient en fait à la conduite réelle d'actualiser les structures comportementales organisées héréditairement qui sont de fait soumises à de nombreuses modifications. Ce que révèle en premier ordre l'étude des conduites, c'est que les instincts sont des structures organisées héréditairement et actualisables en ensembles d'actions sériées. Ils ne consistent pas, comme le montrent assez clairement les variations observables dans les comportements instinctifs, en ensembles pré-formés d'actions mais sont les *pattern*, les dessins ou les schémas d'actions possibles et potentielles. L'instinct est la condition organique de certains comportements, comme les facultés mentales et cognitives sont les conditions organiques de la pensée mais qui, prises isolément, diffèrent d'elle. On perd de vue le caractère fonctionnel et situationnel de la conduite instinctive quand on considère l'instinct comme ensemble d'actions *déjà* réalisé dont l'actualisation dans le cours d'expériences réelles n'est qu'un fait de détail contingent. Ce que confirme le renversement de point de vue que la psychologie de comportement réalise, c'est que les conduites, au lieu d'être « tenues *a priori* pour une combinaison de moyens existant chacun pour soi, sont envisagées en fonction des situations qui les suscitent et des circonstances ou du

matériel qui s'organisent entre elles <sup>84</sup>». Cette assertion fait assez aisément écho aux thèses de Dewey selon lesquelles les expériences sont l'intégration d'un organisme et d'un environnement au sein d'une situation. L'unité des expériences a quelque chose d'inalysable mais la théorie de l'expérience, comme la psychologie de comportement, propose un modèle d'appréhension de ces totalités comme totalités et d'un point de vue schématique et qualitatif.

La conduite de l'intelligence semble opérer d'abord sur un autre plan que les comportements instinctifs animaux, en cela qu'elle semble différer radicalement de la simple actualisation de conduites modélisées biologiquement et communes à l'espèce. Mais un examen approfondi montre qu'en fait ce qui caractérise l'intelligence dans le comportement c'est le degré d'intégration entre les données d'une situation particulière et le comportement adopté. Autrement dit, ce qui fait une conduite intelligente c'est « l'aptitude à réagir de façon opportune en présence de situations *nouvelles* <sup>85</sup>». L'intégration de données nouvelles aux comportements et la ré-intégration des données comportementales antérieures aux situations nouvelles caractérisent une activité intelligente. Celle-ci ne se trouve plus définie uniquement par la pensée conceptuelle et systématisée, qui faisait de ses schèmes discursifs propres le miroir du schème général du comportement intelligent, mais au contraire, selon une relation évolutive et dynamique entre un organisme et son environnement. De ce point de vue, le comportement instinctif peut admettre un certain degré d'intelligence. Cette conception fonctionnelle de l'intelligence permet d'intégrer les différences spéciales des individus, au sein d'un comportement modélisé schématiquement dans l'hérédité. Il est manifeste en effet que les différents individus d'une même espèce animale actualisent leurs conduites instinctives d'une façon plus ou moins adaptée, plus ou moins nouvelle suivant les conditions de la situation.

L'intelligence apparaît à la fois comme fonction d'intégration et d'organisation des données d'une situation mais également comme ensemble positif ordonné à un champ particulier. C'est-à-dire qu'il existe d'une part un schème fonctionnel commun, organisant tout type d'expérience et permettant à l'être vivant de maintenir son existence et un certain niveau d'équilibre en intégrant à ses relations organiques certains éléments physiques extérieurs ; et

---

84 *Ibid*, page IX.

85 *Ibid*, page IX.



d'autre part, des ensembles constitués au moyen de ce schème qui possèdent leurs forces opérationnelles propres. Ce schème, ou processus, reçoit le nom d'intelligence suivant que le degré d'ajustement entre les différentes conditions d'une situation et leur intégration en une situation unifiée et nouvelle est grand. Toutefois, la philosophie de Dewey ne consiste pas à noyer les particularités de l'intelligence dans la négation simple des conditions formelles de la pensée et dans l'ignorance de ses conditions matérielles et culturelles. L'objectif de la reconstruction en logique n'est pas l'ablation formelle mais la requalification de la fonction des formes au jour de leur « utilité » opérationnelle. La fécondité philosophique du postulat naturaliste de continuité entre les formes inférieures de la pensée et ses formes supérieures repose sur cette conception fonctionnelle, qui permet d'envisager l'intelligence comme force opérative dont l'impulsion se trouve dans le vivant et dans le nouveau type d'interaction qu'il suppose avec son environnement. L'intelligence n'est plus une faculté positive dont l'impulsion se trouverait dans un principe abstrait (comme l'entendement ou la raison *a priori*) qui avait l'inconvénient de postuler avec lui les effets que l'on cherchait précisément à expliquer. L'intelligence est donc force opérative déterminante dans un certain nombre de comportements complexes d'une part, et objet substantiel, issu des différents ensembles d'activités réelles qui définissent un *champ* d'activité, d'autre part. Autrement dit, il n'est pas contradictoire pour Dewey de concevoir l'intelligence selon un schème continu, et de penser une intelligence « pratique » et une intelligence « spéculative ». Le seul point qu'il faut admettre pour dissoudre et éviter toute contradiction, c'est le caractère intermédiaire et instrumental des ces « types » d'intelligence. Il n'existe en effet pas d'intelligence spéculative, pratique ou esthétique ou de quelque sorte que l'on veuille, qui ne soit le produit de certaines activités communes spécialisées et fixées par l'habitude dans un réseau d'intérêts partagés. Le fait qu'il existe certains types d'intelligence ne veut aucunement dire que les hommes y soient soumis d'une façon pré-déterminée ou définitive, ni que ces différents types ne puissent entretenir entre eux aucun commerce, ni même que ce clivage ne puisse un jour être pratiquement levé. Au contraire, un examen précis des procédés de résolution de problèmes « pratiques » liés à la production, par exemple, laissera entrevoir de nombreuses opérations spéculatives liées à des hypothèses possiblement formulées par des systèmes de symboles. Toutefois, il serait vain d'affirmer une identité uniforme

des schèmes rationnels employés dans le procès de production d'un objet artisanal, dans celui d'un objet expressif, ou dans celui d'un traité de physique ou de philosophie. Cela apparaîtrait soit comme un retour à l'écueil du formalisme, responsable de la subsumption de toute l'activité rationnelle sous un schème discursif unique, soit comme un retour à l'écueil naturaliste réduisant la pensée à une accumulation de formes ses simples, niant ainsi toutes les conditions formelles ainsi que les rôles que jouent le discours, les symboles et le langage au sens large dans la conduite intelligente. C'est le caractère intermédiaire et instrumental des fonctions rationnelles et la conception de l'expérience comme « situation » liée à une fin, à des besoins ainsi qu'à la résolution d'un problème réel, qui permet de concevoir de la façon qui nous semble la plus en adéquation avec les observations et les faits, les liens entre les différentes façons de penser. De plus, une telle conception des ensembles de connaissances et de savoirs en lien avec des procédés intelligents déterminés par des activités matérielles communes, permet d'entendre l'existence des systèmes de connaissances propres à chaque époque et à chaque culture, sans postuler fatalement des différences de nature dans l'intelligence humaine. Ce sont les conditions réelles des fins envisagées qui conduisent à la nécessité de la construction d'un système de symboles. Comme Dewey, Henri Wallon pense le langage en lien avec la nécessité du « morcellement » ou de la différenciation des choses, d'abord uniformes, et dont les implications sont indéterminées au sein des situations vécues. « Au lieu de fusionner avec le réel pour réaliser des structures qui organisent ses données selon des fins utiles, la pensée lui donne un double sur le plan de la représentation. Au lieu d'ordonner entre eux les éléments concrets d'une situation, elle opère sur des symboles ou à l'aide de symboles <sup>86</sup>».

Le langage tient un double rôle en lien ultime avec les activités collectives et avec la nécessité de la transmission comme nous l'avons précédemment montré. D'une part, il réalise ce qu'Henri Wallon nomme la nécessité du morcellement des choses, qu'il nommerait également, à l'instar de John Dewey, la différenciation nécessaire des tous uniformes de l'expérience. La résolution d'un problème repose logiquement sur l'analyse des données par le moyen de leur différenciation, c'est-à-dire par le moyen de leur mise en relation dans un système de symboles ainsi que par l'ajustement plus ou moins rigoureux, suivant la nature de l'expérience,

---

86 *Ibid*, page IX.

« des significations [abstraites dans le langage] avec les données de l'expérience dans leur réalité <sup>87</sup> ». D'autre part, il permet la dissociation méthodologique intermédiaire de certaines séries d'opérations et de la fin réelle qu'elles visent et anticipent. En effet, tout processus de détermination d'une situation problématique doit passer par des phases intermédiaires de résolution qui doivent pouvoir mener à des jugements intermédiaires et partiels dont la réalisation doit être différée. Cette nécessité apparaît clairement dans les procédés de détermination liés à la production matérielle. Il est évident par exemple que la phase de test de la résistance des matériaux d'un pont doit être dissociée spatialement et temporellement du moment de sa mise en service. La pensée et les systèmes de significations permettent la transposition logique d'un test réel et permettent de produire toute une série d'expériences faisant logiquement office de jugements intermédiaires déterminants. L'uniformité d'une situation engendre une perturbation en dissimulant ses implications. La résolution de cette perturbation prend le chemin de la différenciation de la situation. Ce que montre Dewey c'est le caractère nécessairement logique de tout effort de différenciation, fait corroboré par les idées d'Henri Wallon à propos de la différenciation biologique, de *l'organisation*. Selon lui, « à toute différenciation anatomique répond un appareil de coordination ou de contrôle. Sans intégration concomitante, la fonction en se différenciant irait à sa dissolution. [Il s'ensuit que] différenciation et intégration sont synchrones. Si l'une s'opère, c'est que l'autre est en puissance. La solidarité des deux procès est postulée, déterminée par l'existence et l'exercice de la fonction <sup>88</sup> ». Cette assertion exprime assez bien la pensée de Dewey et les raisons qui motivent la reconstruction logique. La différenciation anatomique qui correspond à un mouvement d'intégration des fonctions organiques dans un ensemble trouve son équivalent, au niveau conscient, dans les différenciations perceptuelles, rationnelles, opérées dans le cours des enquêtes. Ce que montrent conjointement les études sur le développement biologique et sur celui de la pensée, c'est que l'un et l'autre opèrent par différenciation et par la mise en place d'une convergence fonctionnelle (intégration) entre des structures de plus en plus complexes, en connexion avec des conditions réelles. La logique prend racine dans cette matrice complexe double ; et ses ensembles systématiques de relations

---

87 *Ibid*, page X.

88 *Les origines de la pensée chez l'enfant*, page 731.

sont déterminés, non par la nature éternelle, fixe et absolue de ses relations, mais par la fonction elle-même à l'origine de la différenciation organique. La solution dialectique au problème de la continuité émerge de cette conception fonctionnelle. Comme le confirment les expérimentations menées sur le terrain de la psychologie, la fonction des ensembles de réponses organisées, héréditairement ou culturellement, n'existe que dans leur actualisation réelle et vivante dans le cours des expériences. L'écueil naturaliste ou rationaliste oblitèrent l'un et l'autre la nature dialectique de tout procédé de résolution d'un problème existentiel, c'est-à-dire ce mouvement unifié d'application et de refondation contenus opératifs. Qu'il soit naturaliste ou rationaliste, ce type d'écueil est toujours « formel » en tant qu'il prend l'être discursif des choses et des propositions comme critère ontologique, et la forme de l'opération, pour l'opération elle-même, niant ainsi l'ensemble du processus permanent de fondation des formes logiques et la fonction pratique et opérative du langage, de la forme et de la proposition. Nous souhaitons poursuivre sur cette voie et questionner plus en profondeur ce problème spécifiquement dialectique de la détermination de l'expérience. L'expérience à quoi se rattache l'enquête dans son fonctionnement, est chez Dewey un ensemble vivant, rythmé et mis en *forme*. La dialectique de l'expérience s'explique par la nature de la fonction comme nous avons essayé de le montrer. Nous voulons à présent essayer de faire question du développement, du progrès du processus synchrone de différenciation et d'intégration qui détermine la qualité de l'expérience, pour reprendre les mots de Wallon. Nous pensons que c'est ce processus qui explique au fond comment fonctionne le mouvement dialectique d'application et de reformation des contenus opératifs. Si l'expérience est logiquement dialectique c'est parce qu'elle possède la possibilité de s'améliorer, de renforcer l'intégration des éléments différenciés avec le tout qu'elle constitue et la fin visée. C'est parce que l'expérience est de cette nature, vouée et inscrite dans un développement permanent, qu'elle a cette fonction dialectique et logique.

## **1.2) L'idée de « concrétisation » de l'expérience du point de vue de la fonction.**

Les jugements intermédiaires déterminants, qui font office d'étapes nécessaires ou de conditions logiques intermédiaires à remplir afin de poursuivre une enquête vers une fin particulière, sont déterminants précisément en vertu de leur qualité opérative au sein de l'expérience. Ces ensembles déterminants intermédiaires ont dans l'expérience rôle d'appareil de contrôle ou de coordination et doivent être ajustés aux conditions actuelles de l'enquête. Par exemple, les tests en soufflerie réalisés afin d'évaluer les effets du vent sur les structures profilées font en architecture, ou en aéronautique, office d'étapes déterminantes du processus de réalisation. La construction, réduite ou non, d'un prototype à même de subir les tests aérodynamiques, est toujours, en tant que terme de nombreuses séries de conceptions et de réalisations et point de départ de nouvelles conclusions, de nouvelles décisions et d'éventuels ré-ajustements, un « cap » du processus exprimable logiquement comme jugement intermédiaire. Parfois, et même dans la plupart des cas, les jugements intermédiaires, ou les tests intermédiaires se trouvent dans l'ensemble des expériences antérieures disponibles sous forme de jugements réalisés et confirmés par l'expérience commune. Mais, plus une situation est indéterminée dans ses implications finales, plus il est nécessaire de produire des expériences intermédiaires originales afin que l'ajustement des conditions de la situation avec la fin visée soit la plus adéquate possible. Nous souhaitons appliquer à ce qui distingue les expériences déterminées d'une façon originale et nouvelle de celles qui sont déterminées par le moyen d'ensembles opératifs pré-construits et validés dans les expériences antérieures, la distinction que Gilbert Simondon emploie pour différencier les structures des objets techniques en structures abstraites et concrètes. Cette distinction semble à même de faciliter la compréhension de la question du degré de « complétude » de l'expérience ainsi que d'apporter un complément à l'explication du caractère fonctionnel de l'intelligence. En fait, nous pensons pouvoir, à l'aide de cette distinction, clarifier le problème de la complétude de

l'expérience et comprendre logiquement comment de telles expériences sont possibles universellement et transversalement, quel que soit le domaine d'application.

Chez Simondon, la concrétisation de l'objet technique sous quoi il entend l'idée de son progrès, repose « sur la convergence des fonctions dans une unité structurale <sup>89</sup>» ce qui n'est pas un compromis entre des exigences en conflit. Au contraire, la divergence des « directions fonctionnelles reste comme un résidu d'abstraction dans l'objet technique, et c'est la réduction progressive de cette marge entre les fonctions des structures plurivalentes qui définit le progrès d'un objet technique <sup>90</sup>». Il nomme convergence fonctionnelle l'unification en une structure unique de plusieurs systèmes techniques abstraits. En réalité, il ne se trouve pas dans l'objet technique de l'abstrait et du concret coexistants objectivement. La concrétisation d'un objet technique est le fruit d'une surdétermination fonctionnelle qui assure la convergence, et l'abstraction n'est pas abstraction en soi mais plutôt abstraction de la *relation* technique de deux ou plusieurs ensembles ou sous-ensembles. Pour donner un exemple de concrétisation technique nous pourrions parler de l'unification structurelle de l'unité volumétrique de la culasse d'un moteur à explosion avec les ailettes de refroidissement, taillées dans le bloc moteur comme nervures. Cette innovation constitue un cas de concrétisation technique puisque la fonction de refroidissement et celle de l'amincissement de la structure convergent dans la forme de l'ailette-nervure. Cette unité structurelle concentre la fonction de refroidissement par augmentation de la surface d'échange avec l'air, ce qui est le propre de l'ailette en tant qu'ailette, ainsi que celle de refroidissement par amincissement de la culasse, ce qui est le propre de l'ailette en tant que nervure. Pour donner un exemple d'abstraction et faire entendre sa nature relationnelle nous pourrions évoquer le fonctionnement du piston traditionnel vertical qui équipe les moteurs ordinaires. Le piston vertical garde un résidu d'abstraction en tant que l'énergie que lui confère l'explosion est employée pour effectuer deux mouvements mécaniquement contradictoires (celui de va-et-vient), ce qui est l'abstraction propre au piston en tant qu'il est monté verticalement. À ce titre le piston rotatif est plus concret. De plus, l'énergie conférée au piston vertical se voit

---

89 *M.E.O.T.*, page 22.

90 *Ibidem*, page 23.

en partie absorbée par les frottements et la matière sous forme de chaleur, ce qui appartient au piston en tant qu'élément d'un moteur à énergie thermique. Ces différents degrés d'abstraction qui résident dans les ensembles techniques sont en relation avec le degré d'intégration, des différentes unités de fonctionnement, en un ensemble fonctionnellement convergent. L'intégration de la chaleur, produite durant le fonctionnement du moteur, comme source de chaleur dans un système de chauffage de l'habitacle du véhicule est un cas de concrétisation. La fonction de refroidissement du bloc moteur et la fonction de chauffage convergent.

De quelle utilité peut être cette distinction conceptuelle, appliquée à la théorie deweyenne de l'expérience ? Nous pensons qu'elle peut aider à rendre compte du problème de l'effort d'approfondissement de l'expérience, dont Dewey parle sans cesse, mais pour l'appréhension duquel il manque peut-être un outil conceptuel. Une expérience complète n'est pas un objet définitif ou achevé. Au contraire, l'expérience complète est, logiquement, l'expérience dans laquelle s'intègrent de la façon la plus adéquate possible les moyens envisagés, les hypothèses formulées et les jugements intermédiaires avec les fins visées et leur réalisation concrète. Par ailleurs, l'expérience complète est l'expérience durant laquelle la relation de l'organisme et de l'environnement est la plus aboutie et offre le plus de perspective de continuation. Le terme « complet » est quelque peu impropre puisqu'il laisse entendre qu'une expérience puisse être comme achevée ou « fermée » alors même que le propre de l'expérience est d'en appeler d'autres à sa suite, grosses des tous opératifs formés antérieurement. Nous substituons donc au terme « complet » celui de « concret » qui rend mieux à notre sens la qualité *fonctionnelle* de l'expérience aboutie. Une expérience durant laquelle les moyens envisagés et formés comme hypothèses théoriques, pratiques ou esthétiques s'intègrent adéquatement aux fins visées, d'une façon nouvelle et originale est une expérience concrète. Au contraire, une expérience conservera dans son processus de résolution, des résidus d'abstraction si des contenus opératifs antérieurement formés sont employés sans examen, par habitude et de façon générique, pour résoudre certaines situations. Pour faire voir ce que nous entendons par expérience abstraite, nous renvoyons aux propos que Dewey tient dans *l'art comme expérience*. « Si une personne est trop fainéante, indolente ou engluée dans les conventions pour faire ce travail [de perception esthétique], elle ne verra pas et n'entendra pas. Son appréciation de l'œuvre sera un mélange de bribes de savoir et

de réactions conformes à des normes d'admiration conventionnelle, additionné d'une excitation émotionnelle confuse même si elle est authentique<sup>91</sup>». L'expérience abstraite l'est par sa structure et par le manque d'intégration et de convergence fonctionnelle entre ses différentes parties. Une expérience abstraite peut être opérative et conduire à la fin envisagée mais l'adéquation du processus de résolution et des données de l'expérience sera partielle. On pourrait observer des expériences abstraites partout où des schèmes comportementaux sont reproduits mécaniquement, partout où des éléments de discours sont appliqués sans examen.

Bien entendu, l'abstraction de l'expérience répond aussi à une nécessité existentielle et pratique, étant donné que la résolution de l'immense majorité des situations indéterminées et problématiques vécues dépend de certains facteurs externes qui pressent le processus et forcent l'emploi de contenus opératifs pré-construits. Résoudre certains problèmes ordinaires d'une façon abstraite peut également préserver une partie de l'énergie nécessaire à la concrétisation d'expériences existentiellement plus signifiantes. À ce titre, l'expérience de la production d'une œuvre d'art est plus proche de l'expérience de la construction d'un grand ouvrage du génie civil que celle-ci ne l'est de l'expérience de la production d'une habitation simple, conçue à l'aide de procédés pré-formés de fabrication. La construction du pont suspendu du détroit d'Akashi a exigé un degré inédit d'ajustement et d'intégration des procédés antérieurement formés et nouvellement conçus au processus de sa réalisation. Les ajustements des solutions envisagées aux problèmes sismiques, climatiques et physiques extrêmes que posait une entreprise de cette envergure, ont fait d'une telle expérience architecturale une expérience hautement concrète, en tant qu'elle fut l'occasion de l'invention de procédés intermédiaires nouveaux, ainsi que de l'actualisation et du ré-ajustement de la quasi totalité des contenus opératifs techniques pré-construits. D'une haute concrétisation, c'est-à-dire d'un haut degré d'ajustement et d'intégration de tous les procédés techniques et les méthodes aux données *spécifiques* du problème, dépendait en réalité tout le succès de la construction. De même, l'expérience de la construction d'une œuvre architecturale telle que la *maison sur la cascade* de Frank Lloyd Wright peut être considérée comme plus concrète que celle d'un immeuble de trente étages bâti sur un sol terrassé, alors

---

91 *L'art comme expérience*, page 111.



même que cette dernière peut exiger plus de moyens techniques et de force de travail. De même une œuvre d'art, qui est le produit de l'intégration matérielle progressive et inédite d'un ensemble de données issues d'une expérience esthétiquement problématique, est un objet concret. L'œuvre est matériellement le résultat d'une différenciation opérée dans une impression esthétique uniforme ; ou plutôt l'impression esthétique elle-même, la perturbation initiale harmonieusement cristallisée en tant qu'objet. Sur le plan logique, l'expérience de sa production est l'ajustement et l'adéquation de moyens en vue d'une fin qui se doit d'être parfaitement incorporée au processus dont elle est issue. En cela, une expérience esthétique en tant que totalité qualitative est une expérience concrète. Bien entendu, l'existence, au sein de chaque expérience et de chaque objet produit, d'un certain degré d'abstraction est inévitable ; mais une telle abstraction participe d'un fait inhérent à l'expérience. De la même manière que l'indétermination implique toujours chez Dewey un certain degré de détermination, de même la détermination, en procédant à l'ouverture du champ expérimental potentiel par l'extension de l'environnement, conserve toujours en elle un certain degré d'indétermination. La continuation de l'expérience est toujours, d'une certaine manière, liée à l'abstraction résiduelle des expériences réalisées ou, pour le dire en des termes courants, à l'inachèvement irréductible de toute expérience réelle.

L'intelligence est chez Dewey une qualité émergente du processus expérientiel de l'enquête lui-même, et non une faculté innée ou absolue. Bien entendu, celle-ci requiert certaines conditions biologico-matérielles à son plein essor, mais elle ne saurait se laisser réduire à une faculté qui effacerait de fait son caractère vivant et fonctionnel. Comment comprendre, en effet, ce phénomène de concrétisation de l'expérience permis par la conduite intelligente du processus de détermination d'une situation, par le biais d'une faculté complète et achevée ? L'intelligence est donc plutôt chez Dewey une *qualité organisatrice* qui intègre et ajuste les comportements, les hypothèses et les procédés habituels aux données de chaque situation particulière. Ce que nous avons décrit comme phénomène de *concrétisation* de l'expérience doit faire entendre, d'un point de vue objectif, de quoi il est question quand on discute de l'intelligence comme qualité.

### 1.3) Clarifications sur le problème de l'application des contenus formels.

La concrétisation de l'expérience par le moyen de contenus opératifs intermédiaires antérieurement constitués mais ré-ajustés aux conditions de l'expérience soulève de nouveau le problème de l'application des contenus abstraits et celle des formes logiques au champ réel de l'expérience. En quoi consiste précisément ce problème ? Le problème de l'application des formes logiques aux contenus réels des expériences, sur lequel est arc-bouté celui de la transmission des contenus opératifs, abstraits de certaines conditions, comme par exemple un protocole expérimental, est de savoir « quelles sont les conditions logiques dans lesquelles elles acquièrent ces contenus sans lesquels l'application à l'existence qui marque l'enquête, dans les sciences de la nature, est impossible <sup>92</sup> ». En d'autres termes, il s'agit de savoir à quelles conditions les ensembles de propositions peuvent être intégrés au déroulement des enquêtes réelles. C'est en propre la question de la concrétisation de l'expérience, dans sa dimension temporelle et progressive, qui est soulevée car « l'application est une affaire d'opérations existentielles exécutées sur des matériaux existentiels <sup>93</sup> ». La concrétisation de l'expérience, c'est-à-dire l'intégration progressive et efficiente des conditions matérielles, des hypothèses et des fins visées en un tout *original* ou *concret*, c'est la dissolution des caractères abstraits dans *l'ordre* de l'expérience. Ces ensembles abstraits ne sont pas abstraits au sens où ils seraient indépendants de tout contenu réel, ils sont abstraits au sens où ils sont *virtuellement* détachés de certains de leurs contenus mais *actualisables* dans des applications réelles. La forme logique abstraite est indispensable à l'enquête ou à sa concrétisation en tant que c'est elle qui permet de conduire les observations particulières nécessaires à la détermination des problèmes particuliers rencontrés. Le statut virtuel de la référence de la proposition logique suspend temporairement la détermination objective afin d'assurer que celle-ci soit la plus adéquate et la plus concrète possible. Du reste, la potentialité décrite dans la proposition logique prouve le lien

---

92 L. page 472.

93 L. page 472.

qui existe avec un ordre réel de matériaux-formés. « Chaque fois que des matériaux deviennent matériaux-formés, un ordre défini, l'ordre sériel, s'y trouve impliqué. Cet ordre, étant formel, peut être abstrait et formulé de telle façon que ses implications soient développées dans le discours <sup>94</sup>». L'ordre logique ou sériel est un ordre nécessairement pratique, les relations logiques « pures » ne paraissent telles que parce qu'elles sont le résultat d'une fixation d'un ordre pratique tant et tant répété et reproduit qu'il a fini par s'abstraire comme axiome. Nous voulons exprimer quelque chose analogue à ce que Vygotski exprime dans *Pensée et langage*, rapportant un mot de Lénine disant, à propos de la *Science de la logique* de Hegel, que « la pratique humaine, en se répétant des milliards de fois, se fixe dans la conscience humaine en figures logiques. C'est précisément et seulement en vertu de ces milliards de répétitions que ces figures ont la solidité du préjugé et possèdent le caractère d'axiomes <sup>95</sup>».

Toute proposition abstraite en tant qu'outil de détermination, formule comme la règle par laquelle une certaine relation sera vérifiable. Une proposition fonctionnelle comme «*x* est humain » « formule un *problème*, celui de découvrir l'objet ou les objets qui sont tels qu'ils possèdent les propriétés prescrites par le terme « humain <sup>96</sup>». De cela il ressort que l'application d'une proposition aux données réelles d'une expérience implique nécessairement qu'il y ait, d'une part, un problème existentiel par référence auquel les contenus des propositions non-existentielles ont été choisies et ordonnées et, d'autre part, l'utilisation opérationnelle de la proposition formellement non-existentielle comme *moyen* de recherche des objets qui remplissent les conditions qu'elle prescrit. La concrétisation d'une expérience n'est pas analogue à une « conquête » faite aux dépens de l'abstrait, ni même à un transfert ou à un passage de l'abstrait au concret, transfert que l'on trouverait logiquement inexplicable. Ces remarques doivent faire entendre que l'abstrait n'est pas un abstrait en soi, c'est un abstrait opérationnel c'est-à-dire la suspension méthodologique de certaines opérations réelles de déterminations. Un protocole expérimental est abstrait de certaines conditions afin que sa nature opérative soit garantie. De ce point de vue, la concrétisation d'une expérience est donc la *réalisation* de la fonction des ensembles abstraits employés. Abstraire, sous la forme d'une proposition, un

---

94 L. page 483.

95 Lev Vygotski, *Pensée et langage (P.L)*, coll. La dispute, 1997, traduction de Françoise Sève, page 129.

96 L. page 475.

ensemble de fonctions opératives déterminées en référence avec une base matérielle implique simplement de suspendre certaines relations et certaines implications matérielles afin de conférer à la proposition une force opérative plus libre car moins déterminée. Mais, que la référence soit plus libre en étant virtuelle ne signifie pas qu'il n'y ait pas de référence du tout. La doctrine logique que Dewey avance exige que « les *relations* formelles des termes soient interprétées comme les *conditions* que les termes doivent remplir dans toute enquête qui conduit à des conclusions garanties [c'est-à-dire scientifiquement valides], [*et non comme si elles leur appartenaient en propre*] <sup>97</sup>».

Selon Dewey le problème logique à l'origine de cet écueil, qui consiste à soutenir que les propositions logiques sont formelles au sens où elles seraient indépendantes du contenu factuel ou conceptuel mais pourtant susceptibles d'application matérielle, est la confusion entre les formes des propositions génériques et celle des propositions universelles. Ce problème est doctrinal et non accidentel. La transformation d'une proposition générique en une proposition universelle requiert la transformation de la proposition comme abstraction *de* certaines références *spécifiées* en proposition abstraite de la référence *en tant que telle*. Une proposition comme « tous les humains sont mortels » est générique parce qu'elle est abstraite de la référence à un singulier spécifié, autrement dit, elle ne réfère pas à un singulier plus qu'à un autre mais les concerne tous d'une façon générique. Cette abstraction est en fait logiquement corrélative de sa fonction qui est de soutenir le fait vérifié dans l'expérience et théoriquement vérifiable que « chaque homme et tout homme qui a vécu, vit ou vivra est mort ou mourra ». Sous l'abstraction de la référence singulière se trouve, de façon corrélative, la référence générique, qui est vraiment et actuellement une référence à des données existentielles. Par contre, si cette abstraction de la référence singulière devient abstraction de la référence en général alors la fonction logique de la proposition est transformée. Il y a confusion parce qu'aucune voie logique ne permet de passer d'une forme, abstraite d'une référence spécifiée, à une forme abstraite de la référence en général. La raison de cette confusion est selon Dewey la conception selon laquelle les fonctions et les relations logiques appartiennent aux propositions de façon inhérente. Dès lors, la référence existentielle devient contingente puisque les opérations n'en dépendent pas véritablement, étant en fait

---

97 L. page 418. Entre crochets et en italique, notre traduction.

comme « formellement réalisées » dans les opérations purement logiques, et ce en dépit du caractère contradictoire de l'expression. La confusion repose en d'autres termes sur une sorte de dédoublement de l'ordre réel des choses dans les propositions qui réalisent ou expriment leur être logique. Cette bifurcation ou ce dédoublement est responsable de la dissociation de la forme logique et de sa matière.

On retrouve la conclusion suivant laquelle toute forme est forme de quelque chose, ce qui signifie, d'un point de vue logique, que la proposition décrit toujours en fait un protocole d'application. Un certain degré d'abstraction est méthodologiquement nécessaire à certaines applications. Par exemple, une formule mathématique est abstraite de la référence à une application singulière mais cette abstraction est par elle-même la condition logique de l'applicabilité de la formule à un cas singulier. Toutefois, affirmer qu'une formule mathématique est une « pure » relation au sens où celle-ci serait indépendante de toute application réelle est le résultat d'une confusion logique. Une formule mathématique implique toujours en fait certaines conditions d'application, déterminées au sein du système cohérent de symboles dans laquelle elle est inscrite.

Ces remarques nous permettent d'ajouter qu'une expérience se « concrétise » à mesure que la marge entre les contenus opératifs employés et ses conditions particulières se réduit au point que l'expérience devienne un tout qualitatif individuel et distinct des autres dans la perception, dans lequel les moyens et les conséquences s'intègrent réciproquement. L'exercice scolaire de mathématiques ou de grammaire, dans la mesure où toutes ses conditions propres sont ordonnées autour de la règle que l'élève doit comprendre et maîtriser, est abstrait parce que l'intégration de sa matière et de sa forme n'est pas pleinement réalisée ; l'office de l'exercice étant précisément de faire comprendre à l'élève les possibilités *génériques* d'application des règles. La dissociation artificielle de la forme et de la matière est un outil méthodologique puissant, mais rien n'indique d'une telle dissociation qu'elle soit possible en réalité. La spécificité de l'exercice tient au fait que l'application de la formule ou de la règle ne doit pas faire perdre de vue l'abstraction relative dans laquelle elle se tient vis-à-vis de son cas singulier. C'est en cela que nous affirmons que dans pareil cas l'intégration réciproque de la formule et des conditions données de l'application n'est pas pleine. Au contraire, la matière et la forme d'une œuvre s'intègrent si parfaitement

que tout élément de détermination utilisé, comme les règles de construction, le médium artistique particulier ou tout ce que l'on veut qui apparaît comme moyen du processus de création, paraît comme « fait pour l'objet », inventé pour lui et parfaitement en adéquation. Il est impossible de dissocier dans une œuvre la matière de sa forme en tant que *ce qui* est dit n'est pas différent de *la manière* dont cela est dit. Dire qu'une œuvre d'art exprime quelque chose et dire qu'elle possède une certaine forme c'est dire deux fois la même chose.

Les remarques précédentes impliquent de deux façons le problème que nous allons aborder maintenant et que nous pourrions ranger sous la question spécifique du développement de la pensée par concept. En effet, à ce titre il est ressorti deux choses de ce que nous avons dit. La première, qui concerne l'idée de concrétisation de l'expérience en tant que cela signifie l'intégration réciproque des moyens et des conséquences, de la forme et de la matière dans l'expérience, pose la question de l'apprentissage. De façon plus générale, elle pose la question du développement de la capacité à intégrer dans un processus unifié l'ensemble des conditions de l'expérience en vue de la résolution concrète, c'est-à-dire originale, des problèmes rencontrés. En effet, de telles remarques concernant l'expérience ne sauraient manquer de nous rappeler la nécessité de rechercher, dans la croissance et le développement de la pensée de l'enfant, les racines ou la genèse des formes ou des ensembles à même de conduire à la réalisation d'expériences concrètes. La seconde chose qui ressort de notre propos, plus spécifiquement logique cette fois mais en connexion intime avec la première, c'est la nécessité de s'interroger sur la naissance de ce que nous nommons communément le concept, mais dont la nature n'a été abordée jusqu'ici que d'une façon très générique. La formation de la pensée conceptuelle paraît en effet un élément décisif à l'apparition d'expériences véritablement concrètes dans leurs implications. Si l'on s'en tient aux études menées par Jean Piaget et Lev Vygotski sur la question, une telle formation n'est possible qu'à certaines conditions. Pour autant, toute expérience de pensée et à plus forte raison encore, toute expérience dans sa dimension la plus large, ne semble pas interdite non plus. Nous allons à présent tenter de confronter les thèses de Dewey, telles qu'on les trouve formulées dans *Logique* et qui ne semblent pas véritablement prendre en compte la question de la pensée conceptuelle dans ses origines. Néanmoins nous espérons que de cette confrontation ressortiront des perspectives de requalification de la pensée conceptuelle.

## 2.1) Le développement de la pensée conceptuelle dans la théorie de Vygotski.

La théorie de la formation de la pensée conceptuelle de Vygotski s'accorde avec la pensée de Dewey en tant qu'elle n'est pas présentée comme résultat de l'association, de l'accumulation ou d'un quelconque principe positif formateur. Le concept chez Vygotski est produit générique de l'effet fonctionnel de l'opération, c'est-à-dire produit de ce qu'il nomme un contexte dynamique-causal de résolution d'un problème qui concerne l'existence. Les principes positifs participent à ce processus de formation sans que toutefois jamais ce dernier ne s'y trouve réduit. Les recherches de Vygotski tendent manifestement à mettre en évidence un bouleversement qualitatif reposant sur une ré-organisation originale, à l'adolescence, des modes de la pensée de l'enfant. Ce qui caractérise ses thèses et qui nous pousse en même temps à établir des relations avec la pensée de Dewey, c'est la conviction très nette et solidement démontrée, que la pensée dans son ensemble, des schémas syncrétiques de l'enfant à la pensée conceptuelle de l'adulte, s'établit en lien avec la réalité *dans* l'expérience. L'hypothèse permet méthodologiquement à Vygotski, à l'instar de Dewey, de penser d'une façon intéressante le développement et de soutenir que « la logique de l'action précède la logique de la pensée <sup>98</sup>», ce qui concerne en propre notre sujet. Les thèses de Dewey et Vygotski expriment chacune à sa manière, d'une façon qui paraît complémentaire, l'impasse dans laquelle se trouvent la philosophie et la psychologie quand elles se mettent toutes deux au défi de comprendre l'évolution de la pensée et la transformation des modes opératifs en niant l'expérience et la pratique.

On trouve chez Vygotski une conception historico-génétique des comportements intelligents suivant laquelle ces derniers se trouvent toujours envisagés en fonction d'activités pratiques de résolution de problèmes particuliers. Deux mouvements coïncident chez lui dans le développement. Un premier,

---

98 Lev Vygotski, *Pensée et langage (P.L)*, coll. La dispute, traduction de Françoise Sève, page 129.

déterminé par la pratique concrète et particulière (but conscient, pratique ou intellectuel) ainsi qu'un autre, plus important encore sans doute chez Vygotski qu'il ne l'est chez Dewey, déterminé par l'expérience en général comme développement génétique. La résolution de problèmes particuliers dans l'expérience est essentielle à la formation des concepts qui sont en propre des programmes de détermination. Seuls, ils ne sauraient pourtant suffire à l'explication. Aussi peut-on lire à ce propos dans *Pensée et langage* que « la référence au but comme force agissante, jouant un rôle décisif dans la formation des concepts, ne nous explique pas plus les relations et les liaisons causales-dynamiques et génétiques réelles, qui forment la base de ce processus complexe [de formation des concepts], que la trajectoire d'un boulet de canon n'est explicable par le but qu'il atteint<sup>99</sup> ». Cette phrase résume les deux mouvements complémentaires du développement : l'un est génétique et s'accomplit génériquement dans l'expérience, indépendamment d'une expérience *singulière*, l'autre concerne l'existence et les problèmes particuliers et réels rencontrés. Un contexte dynamique-causal est une condition nécessaire mais non suffisante au développement de la pensée conceptuelle, ainsi que le prouve l'existence de séries d'actions orientées par une fin spécifique dans les schèmes comportementaux des animaux, au sein desquels il serait bien aventureux de spéculer l'emploi de concepts régulateurs et organisateurs. Il est également douteux qu'un tel contexte, bien que schématiquement en lien soit, sans traits distinctifs, identique aux schèmes plus complexes des comportements humains intelligents. Tout semble chez Vygotski avoir démontré la nature qualitative des ensembles opératifs constitués par les différents modes de pensée ainsi que l'irréductibilité de l'intelligence aux uns ou aux autres. De plus, l'étude de la pensée du jeune enfant et de son développement semble démontrer avec certitude le caractère non conceptuel de son mode de pensée. Mais, aussi sûrement que la flèche du paradoxe de Zénon atteint sa cible, aussi sûrement la pensée syncrétique ou par complexes se mût, au cours du développement, en une pensée conceptuelle. Il ne se trouverait personne pour soutenir que l'enfant ne pense pas, et c'est bien de ces formes primitives que viennent les formes supérieures sans toutefois que ce processus s'apparente à celui d'une simple complexification quantitative. Voilà en quelques mots, le problème de la question du développement en lien avec les

---

99 *P.L.* page 207.



observations recueillies lors des expériences réalisées par les psychologues contemporains de Vygotski. La théorie du développement réduite à celle de l'accumulation de liaisons associatives ou neuronales, ainsi que Köhler l'a défendue, est fort ébranlée par l'expérimentation. Mais, la théorie du développement comme émergence de qualité se retrouve face au problème de la conciliation des différentes matrices permettant d'expliquer comment le concept, en tant que tel, peut parvenir à « surgir » de matrices hétéroclites. Vygotski propose d'analyser le développement de la pensée de l'enfant en cinq phases qui déterminent les conditions nécessaires, comme nous allons le voir, à l'élaboration du concept.

L'étude de la pensée de l'enfant révèle que celle-ci n'est pas, à proprement parler une pensée conceptuelle ou fonctionnant par concepts mais qu'elle se développe au travers de formations intellectuelles distinctes expérimentalement par Vygotski en plusieurs étapes que nous allons nous efforcer de détailler. Ces formations intellectuelles apparaissent comme « équivalents fonctionnels » des concepts mais diffèrent d'eux dans leur nature psychique, leur composition, leur structure et leur mode d'action. L'équivalence fonctionnelle tient en ce que ces formations intellectuelles, images syncrétiques, complexes associatifs ou diffus, remplissent le rôle d'agent organisateur de l'activité dont ils sont tous issus en même temps qu'ils l'orientent. Toutefois, selon Vygotski, ces formations sont aux concepts « exactement ce que l'embryon est à l'organisme parvenu à maturité. Identifier les uns et les autres, c'est ignorer le long processus de développement, c'est mettre sur le même plan son stade initial et son stade final <sup>100</sup> ». La continuité entre les formations intellectuelles primitives et la pensée conceptuelle est d'une nature génétique chez Vygotski mais ne saurait être expliquée d'une façon unilatérale et non dialectique. À l'instar de Wallon, il met en garde contre le risque de simplification contenu dans l'hypothèse naturaliste ou génétique de la continuité. Ainsi, de même qu'il est impossible d'identifier l'embryon et l'organisme parvenu à maturité, de même il est impossible selon lui d'expliquer la pensée conceptuelle par simple identification ou accumulation des traits distinctifs de la pensée enfantine. Le processus de développement des concepts semble comme cheminer le long de la pensée primitive de l'enfant, mais résulter finalement d'une organisation originale et non réductible aux autres opérations

---

100*P.L.* page 205.

intellectuelles élémentaires. La pensée par concept est contenue génétiquement dans les formations intellectuelles antérieures mais correspond à l'apparition d'une « nouvelle forme de pensée, qualitativement originale <sup>101</sup> ». Cette continuité schématique s'inscrit chez Vygotski en creux d'une rupture essentielle dans l'organisation des opérations intellectuelles antérieures qui sont comme le *pattern* deweyen, le dessin ou schème de la pensée conceptuelle. Celles-ci préfigurent donc le dessin de la pensée de l'adolescent, mais celle-là est formellement originale par rapport aux premières. De même qu'il n'est pas possible pour Dewey de « construire une œuvre d'art avec ces seules formes, [avec ces] formes esthétiques [qui] s'appliquent de manière bien déterminée au matériau dans la mesure où les matériaux sont re-formés pour servir une fin définie <sup>102</sup> », de même chez Vygotski la pensée conceptuelle est irréductible à l'accumulation de modes de pensée plus simples comme l'association, l'attention, le jugement, l'observation ou la représentation. Dewey et Vygotski disent conjointement l'impossibilité de l'analyse de la pensée conceptuelle, impossibilité que Dewey considérerait très probablement comme l'impossibilité générique de comprendre tout mécanisme vivant et organique (au sens fonctionnel du terme) par l'analyse, qui morcelle artificiellement les qualités. L'un et l'autre sont complémentaires, selon nous, en tant qu'il manque au premier une compréhension vraiment expérimentale du développement de la pensée, et au second certaines conclusions, que peut apporter la philosophie de Dewey, et qui permettent d'éviter l'écueil de la conception objective et non fonctionnelle du concept. Du reste, Dewey et Vygotski s'accordent pour considérer le langage comme un outil *dans* l'acte de penser. Pour Dewey, « si le langage n'est pas la pensée elle-même, c'est grâce à lui qu'elle est possible et qu'elle peut se communiquer <sup>103</sup> ». Il existe une distinction très nette dans la philosophie de Dewey entre la communication et la transmission. La transmission est un acte simple de transfert qui compose la communication qui, pour sa part, est en propre une situation au sens d'expérience. Quand une communication est établie entre deux individus, par exemple, c'est qu'ils partagent, du moins en partie, un système cohérent de symboles en relations avec des significations. De plus, une communication suppose l'existence d'une certaine quantité de liens référentiels reliant les symboles utilisés à des ensembles de

---

101 *P.L* page 206.

102 *L.* page 469.

103 John Dewey, *Comment nous pensons*, Ed. Les empêcheurs de penser en rond, page 228.

choses en connexions et qui existent réellement comme environnement commun<sup>104</sup>. Les expériences de Vygotski ou de Wallon corroborent les idées de Dewey à ce propos et Vygotski s'accorde avec Dewey quand il affirme que « le concept est impossible sans les mots, [et] la pensée conceptuelle impossible sans la pensée verbale ». Selon lui, « l'élément nouveau, l'élément central de tout ce processus, qu'on est fondé à considérer comme la cause productive de la maturation des concepts, est *l'emploi spécifique du mot*, l'utilisation fonctionnelle du signe comme moyen de formation des concepts<sup>105</sup> ». La pensée conceptuelle n'est ni le langage, ni possible en dehors de lui. Cependant la théorie de Vygotski pose certains problèmes en tant qu'elle semble admettre en son sein des résidus d'abstraction, notamment dans l'idée de concept, qui apparaît tantôt comme contenu d'opérations, comme ensemble fonctionnel, et tantôt comme objet de la pensée conceptuelle. Ainsi la pensée conceptuelle semble-t-elle chez Vygotski s'expliquer ultimement de façon tautologique comme l'emploi de concepts dont la formation se fait *au moyen* d'une utilisation fonctionnelle du signe à laquelle jamais n'est réduite la pensée conceptuelle. On en revient alors à l'idée d'une rupture de nature entre processus de formation et objet formé, entre processus de développement des concepts et pensée conceptuelle développée. La philosophie de Dewey propose un modèle original et pertinent des structures opératives de moyens, non comme intermédiaires absolus d'un résultat séparé mais comme moyens *de* conséquences où les conséquences opérationnelles produites et les ensembles opératifs mis en actions dans ce processus de production, sont liés structurellement comme formes-matières. Forme et matière sont liées chez Dewey dans l'application, ainsi que nous avons cherché à le montrer au cours du précédent paragraphe. C'est le processus même d'application des formes logiques abstraites, issues des expériences et des enquêtes antérieures puis fixées dans le langage comme contenus opératifs, qui fonde l'unité logique irréductible de la forme et de la matière des contenus opératifs ou concepts. Nous avons montré comment chez Dewey l'application est processus d'application de contenus fixés et

---

104 *L'acte de penser* possède chez Dewey, comme nous l'avons vu, un sens très large et semble désigner un véritable processus dialectique. En effet, l'application de contenus conceptuels et factuels opératifs, qui constitue la pensée dans son processus de réalisation, apparaît toujours en retour comme le processus re-formateur de ces contenus. Ce double développement, simultané, doit aider à requalifier l'idée de transmission que nous évoquions précédemment et qui, dans le contexte de la discussion, servait à exprimer la raison, socialement déterminée par les activités collectives, de formation des contenus opératifs de significations, et non, en soi, l'office ultime du langage.

105 *P.L* page 207.

simultanément processus de requalification des fixations logiques discursives. Nous pensons que les expériences de Vygotski mettent à l'épreuve, d'une façon féconde, les thèses de Dewey en accomplissant la tâche à laquelle il ne se confronte pas réellement, c'est-à-dire celle de questionner les formes élémentaires de raisonnements syncrétiques ou par complexes, antérieures à la pensée conceptuelle. Nous pensons également que cette confrontation permettra d'apporter une réponse possible au problème de la théorie de Vygotski qui semble devoir toujours se heurter ultimement à une forme de dualisme en distinguant le processus de formation des concepts (utilisation fonctionnelle spécifique du mot) et la pensée conceptuelle en tant que telle, qui apparaît comme « l'effectuation » d'une pensée dont les opérations (concepts) sont déjà réalisées. Pour le dire simplement, tout se passe comme si, passé un certain point mais sans cesse repoussé, l'opération était remplacée par l'objet. L'ensemble du processus est dynamique jusqu'à ce qu'il soit ultimement réduit, d'une façon que l'on se trouve en peine d'expliquer, à un objet complet : le concept. Mais voyons cela de plus près.

## **2.2) Assemblages syncrétiques et pensée par complexes.**

Le premier grand stade du développement, que les expériences de Vygotski semblent avoir révélé, correspond au stade de formation de l'image syncrétique, essentiellement par le moyen de la perception puis progressivement à l'aide d'unités langagières. Ce premier stade se différencie en trois étapes distinctes et répond à une tendance de l'enfant, « tant dans sa perception que dans sa pensée et dans son action manifeste, [...] à lier sur la base d'une impression unique les éléments les plus différents et dépourvus de liaison interne, les fusionnant en une *image indifférenciée*<sup>106</sup> ». Ces « tas syncrétiques », ces ensembles mélangés de liaisons subjectives et objectives perçues, ont une grande importance, selon Vygotski, dans le développement de la pensée puisqu'ils forment les fondements

---

106 P.L. Page 212, nous soulignons.

du « futur processus de sélection des liaisons correspondant à la réalité et se vérifiant dans la pratique <sup>107</sup> ». Le degré encore trop insuffisant de différenciation de ces ensembles syncrétiques toutefois « implique une extension *diffuse*, non dirigée de la signification du mot ou du signe qui le remplace, à une série d'éléments qui sont liés extérieurement dans l'impression de l'enfant mais ne le sont pas de manière interne entre eux <sup>108</sup> ». L'activité d'organisation de l'enfant fonctionne par association immédiate, et les relations s'établissent suivant une règle fluctuante. Les liaisons ainsi établies ne réfèrent à des connexions réelles entre les choses que de façon très accidentelle. À la suite du premier stade de la formation de ce type d'ensembles syncrétiques, qui correspond à l'accumulation, ou plutôt à l'amoncellement d'objets liés par un trait quelconque à la signification d'un mot, vient un second stade durant lequel l'enfant va condenser les chaos syncrétiques initiaux en se laissant guider non par les « liaisons objectives qu'il découvre dans les choses mais sur les liaisons subjectives que lui suggère sa propre perception <sup>109</sup> ». Tout se passe comme si l'enfant tentait paradoxalement de résoudre le problème que génère l'image syncrétique pour la perception par l'extraction d'un trait unique commun suggéré précisément par sa propre perception. Nous pourrions ajouter avec Henri Wallon, qu'une « image syncrétique ne peut sortir de sa confusion indescriptible qu'en se résolvant en un seul et unique aspect, qui donne l'illusion du tout <sup>110</sup> ». La troisième étape de ce stade, et celle qui marque son achèvement, est l'étape durant laquelle l'enfant élabore de nouvelles images syncrétiques mais sur une base élargie et plus complexe, issue de sa propre activité intellectuelle et faite des « représentants des différents groupes, déjà réunis antérieurement dans la perception de l'enfant [et] ramenés à une signification unique <sup>111</sup> ». La différence fondamentale qui fait de ce stade un stade particulier, c'est que l'unification syncrétique s'élabore sur deux niveaux. Des premiers groupes syncrétiques, l'enfant tire des représentants qui font office de résolution illusoire de problèmes liés au caractère nécessairement hétéroclite de ces ensembles, et ces représentants vont à leur tour, à un niveau plus complexe, s'unir syncrétiquement.

La constitution de ces ensembles syncrétiques a toujours pour fondement

---

107 *P.L.* page 212.

108 *P.L.* page 212, nous soulignons.

109 *P.L.* Page 213.

110 *Les origines de la pensée chez l'enfant (O.P.E)*, page 188.

111 *P.L.* page 214.

des activités concrètes. La première de ces activités est l'activité de la perception, qui, comme le montrent de concert Piaget et Wallon, est la première activité expectative, et donc qui organise les expériences. La seconde, très immédiatement reliée toutefois à la première, est l'activité de manipulation. L'enfant manipule les objets et ses manipulations stimulent les associations perceptives, puis langagières quand l'enfant parvient au premier stade de la parole. Les expériences et les observations de Vygotski et de Wallon semblent valider expérimentalement les thèses de Dewey concernant la constitution de l'environnement matériel par différenciation et intégration. Le syncrétisme apparaît comme la première tendance à l'intégration des données d'une expérience en tous, bien que ces premiers ensembles soient des totalités illusives et friables. Toutefois, les expériences de Wallon montrent une tendance très nette des enfants à l'intégration syncrétique d'éléments hétéroclites nouveaux à des ensembles déjà construits qui apparaissent incohérents, souvent seulement sous la pression d'une objection, afin de résoudre, ou plus exactement d'apaiser, une tension contradictoire. D'autres idées surgissent donc en fait « non pour réduire la contradiction, mais pour concilier l'inconciliable, à l'aide d'un nouvel afflux d'images n'ayant parfois entre elles qu'une parenté très indistincte <sup>112</sup> ». Quand l'enfant se trouve dans l'incapacité de produire la différenciation nécessaire à la résolution d'une contradiction, ses efforts se tournent vers l'intégration syncrétique. La rupture qualitative qui permet à la pensée de l'enfant de passer d'un schéma syncrétique à une structure par complexes se trouve comme contenu dans l'ensemble syncrétique. La pensée par complexes, qui tient lieu de deuxième grand stade de développement de la pensée dans la théorie de Vygotski, est contenue dans les ensembles syncrétiques comme tendance systématique à l'intégration et à l'organisation en ensembles des relations (suggérées comme nous l'avons vu par une subjectivité confuse ou non différenciée) qui unissent entre elles les choses perçues. Tout se passe comme si l'ensemble syncrétique s'écroulait sous le poids de la tendance, de plus en plus maîtrisée par l'enfant, à l'intégration sans cesse reformée à l'aune des activités pratiques plus complexes qu'il est amené à conduire. D'un point de vue structurel cette fois, il semble que les complexes soient sous-tendus par cette sorte d'architecture syncrétique que nous avons identifiée avec Vygotski comme troisième stade de ce mode de pensée. Aucune image syncrétique n'est apparue

---

112 *O.P.E.* Page 190.

comme terme ultime et fixe d'une série d'opérations, mais bien au contraire, à chaque fois, comme point de départ d'une nouvelle série syncrétique. Cette structure est à l'origine, semble-t-il, de la pensée par complexes qui à la différence de la pensée syncrétique ne noie pas aussi systématiquement les structures antérieures dont elle est issue. Le propre de l'organisation syncrétique est précisément de noyer, de dissoudre les structures antérieures dans une image uniforme. Ce fait tend à se résorber comme nous allons le voir avec la formation des complexes dont les références objectives sont beaucoup plus nettes et différenciées des perceptions subjectives.

La première forme fondamentale de complexe a pour nom le complexe associatif. Celui-ci est fondé sur la perception non différenciée de toute liaison entre des traits distinctifs qu'il est possible à l'enfant de percevoir dans un objet. Le complexe associatif diffère du tas syncrétique en tant que les liaisons identifiées sont différenciées objectivement et réfèrent à des connexions réelles entre les choses. Cet ensemble de liaisons formera alors un noyau autour duquel l'enfant va développer progressivement le complexe associatif en y incluant les objets les plus différents, suivant par exemple qu'ils sont d'une même couleur, de forme ou de dimension identique ou similaire ou encore qu'ils partagent entre eux un quelconque trait distinctif frappant. L'association apparaît spontanée et non réglée selon un critère. Une forme hexagonale pourra ainsi par exemple se trouver associée à une forme tantôt ronde, et tantôt carrée, suivant que l'association est faite par l'identification d'angles et de côtés ou par l'association des formes. Ainsi « *tout* rapport concret que découvre l'enfant, *toute* liaison associative entre le noyau et un élément du complexe s'avère être un motif suffisant pour que l'objet soit rattaché au groupe constitué par l'enfant et désigné par le nom de famille commun <sup>113</sup>».

Le complexe se déploie ensuite dans la formation de collection. Celles-ci regroupent des objets qui se rapportent au même trait distinctif, mais cette fois d'une façon hétérogène. De plus, ces groupes apparaissent comme étant constitués selon un critère de complémentarité fonctionnelle. On assiste en quelque sorte à l'abstraction du trait distinctif comme point pivot d'un rapport complémentaire entre des objets différents. La différence essentielle qui permet de distinguer le complexe associatif du complexe collection est que ce dernier ne comporte

---

113 P.L. page 218.

« aucun double exemplaire d'objets ayant le même trait distinctif <sup>114</sup> ». Le complexe ne se forme plus sur toute liaison objective perçue mais s'organise autour d'un trait qualitatif spécifié. Ce fait constitue une ébauche d'abstraction que le mot « collection » rend assez clairement. Le complexe collection repose en quelque sorte sur un principe quantitativement limitatif, chaque exemplaire sélectionné l'est à titre de représentant d'un groupe d'objets qui présente des similitudes avec lui. Vygotski observe toutefois un transfert ou un mélange possible de ces deux formes de complexes. L'enfant ne se tient pas toujours de façon constante au principe qu'il se donne comme base, et peut lui associer, dans le cours de la formation de la collection, un autre principe. Le complexe collection est donc souvent pluri-centrique. La formation de la collection semble être conjointement permise par un certain développement de la pratique sociale et collective et par une certaine abstraction logique de la fonction. Ainsi, les collections se forment-elles principalement sur la base de groupes concrets (vaisselle, vêtements) d'objets se rapportant à une activité particulière. « La collection a pour base les liaisons et les rapports entre les choses qui s'établissent dans l'expérience intuitive, l'activité pratique de l'enfant <sup>115</sup> ».

La troisième forme de complexe correspond à leur mise en série, à leur sériation. Vygotski observe que « le complexe en chaîne se construit selon le principe de la réunion dynamique et temporaire de maillons isolés en une chaîne unique et du transfert de signification d'un maillon de la chaîne à un autre <sup>116</sup> ». Les deux traits distinctifs essentiels de ce stade sont d'une part que l'on assiste à une décentration de la structure, au point que le centre peut faire complètement défaut. Ce fait correspond à l'égalisation de l'élément et du complexe dans son entier. Cette étape est essentielle au développement de la pensée conceptuelle à proprement parler, en tant que le principe d'intégration est employé dans sa dimension plus strictement *fonctionnelle* et ne compte pas en dehors de celle-ci. De plus, la faculté d'intégration est plus grande puisqu'on assiste à la naissance d'une possibilité nouvelle de glissement des significations selon un *ordre*. Ce dernier point constitue le second bouleversement de ce type de complexe qui se confond en fait avec ses éléments. Fondamentalement le mode associatif de construction est conservé, mais l'ensemble du complexe en chaîne possède une

---

114 *P.L* page 219.

115 *P.L* page 220.

116 *Ibidem* page 221.



souplesse plus grande en tant que chaque maillon de la chaîne peut référer à la structure d'une façon toute différente. Chaque élément devenant un pôle d'attraction potentiel, les possibilités opératives du modèle s'en trouvent largement augmentées. Toutefois, la mise en série par le moyen de traits distinctifs assurant la fonction temporaire de centre « glissant » du complexe, présente le défaut de ne pas avoir une stabilité suffisante pour mettre véritablement à profit dans l'expérience ses qualités opératives. La raison en est que le principe d'association repose toujours sur des traits distinctifs immédiatement perçus. Le complexe en chaîne rappelle en quelque sorte à sa manière les chansons d'enfant fondées sur la mise en série des vers par assimilation phonétique. La faculté opérative de ces ensembles est fluide mais encore trop diffuse pour servir de véritables contenus

Vygotski note que la fluidité du complexe en chaîne tend vers une diffusion plus grande qui « conduit à la formation d'un complexe réunissant à l'aide de liaisons diffuses, indéterminées, des groupes intuitifs-concret d'images ou d'objets <sup>117</sup> ». C'est à ce stade que l'on peut apercevoir, selon Vygotski, la caractéristique essentielle de la pensée par complexe à son plein niveau de développement, c'est-à-dire son extension par principe illimitée. La fonction logique du complexe diffus est d'autoriser l'intégration, par extension, d'objets toujours différents mais pourtant bien concrets et faisant partie de l'expérience de l'enfant. Le complexe diffus semble correspondre en termes deweyens, dans le développement de la pensée de l'enfant, à la naissance d'une communication des expériences, à une *diffusion* de leurs contenus. Ce type de complexe est fonctionnellement, pour Vygotski, la cause des rapprochements inattendus, des bonds et des généralisations spontanées qui caractérisent la pensée enfantine. La construction des complexes diffus ne diffère pas par principe de celle des complexes concrets limités puisqu'elle se réalise par le moyen de liaisons associatives. Seule la portée de ces liaisons est amenée à changer, et du même coup la qualité fonctionnelle de l'association relativement libre qui repose sur des traits distinctifs indéterminés.

Nous en venons au point le plus problématique de cette série de complexes mais dont les implications sont aussi les plus fertiles pour notre examen des thèses de Dewey à la lueur des expériences menées sur le terrain de la psychologie. Le complexe dans sa forme la plus élaborée est ce que Vygotski nomme un simili-

---

117 P.L page 224.

concept. C'est un complexe associatif qui revêt la forme d'un concept, c'est-à-dire la forme d'un ensemble construit sur la base d'une idée abstraite et non d'un trait distinctif concret. Ce type de complexe est permis par l'assimilation du langage et se construit sur ce que Dewey nommerait l'environnement culturel de l'expérience. La ressemblance extérieure entre la pensée de l'enfant de trois ans et celle de l'adulte repose sur la « coïncidence pratique entre les significations de mots chez l'enfant et celles de l'adulte, qui permet la communication verbale, la compréhension mutuelle entre eux <sup>118</sup>». Le simili-concept prend la place dans la pensée de l'enfant qu'occupe le concept dans celle de l'adulte. Mais cette équivalence fonctionnelle ne correspond selon Vygotski que d'une façon illusoire à l'identité des opérations intellectuelles concrètes réalisées. La pensée conceptuelle de l'adulte et la pensée par complexes-concepts de l'enfant convergent fonctionnellement dans la communication. Les opérations intellectuelles divergent mais coïncident dans l'activité commune grâce aux complexes-concepts de l'enfant, qui sont comme le dessin, « l'ombre du concept, ses contours <sup>119</sup>». En cela consiste le rôle déterminant du langage dans le développement de la pensée. La transmission des significations du langage dans la communication parviennent à se fixer dans la pensée de l'enfant comme complexes associatifs, dont la fonction est d'organiser certains contenus existentiels communs et partagés avec l'adulte. Toutefois, les *opérations* intellectuelles réelles qui ont lieu sont qualitativement différentes. L'environnement culturel et la transmission, dans l'expérience, des significations du langage opèrent dans la pensée de l'enfant comme un procès de sélection au sein de la masse indifférenciée de complexes associatifs entre ceux qui sont purement intuitifs et personnels et ceux qui sont construits par le moyen d'un mot appris et dont la signification est partagée. Cette sélection n'est bien entendu pas réalisée consciemment. La sélection procède comme naturellement du fait de la constance du principe inséré par le mot dans le complexe-concept. Comme nous l'avons vu, les complexes antérieurs sont fragiles, indéterminés et diffus contrairement aux complexes-concepts, qui sont plus stables et constants grâce aux situations réitérées de communication durant lesquelles ils trouvent confirmation, et qui s'avèrent être de meilleurs outils dans l'expérience. Toutefois,

---

118 *P.L* page 229.

119 *P.L* page 230.

le complexe-concept n'a pas la stabilité opérative du concept de l'adulte mais une stabilité comme cristallisée ou immobilisée dans le mot.

Ces expériences révèlent plusieurs choses qui intéressent le problème du processus d'élaboration des formes logiques supérieures de la pensée. L'analyse que Vygotski fait des différentes formes de complexes montre assez clairement que leur développement relève essentiellement de l'activité d'association. Le principe associatif évolue dans le sens d'une dissociation grandissante avec les traits distinctifs particuliers. Le complexe associatif dans sa forme la plus primitive grandit par accumulation et addition autour d'un noyau, d'un centre, arbitrairement sélectionné dans l'objet concret. Ce trait distinctif peut être, par exemple, une certaine couleur, qui formera le noyau du complexe. Le principe de l'association s'identifie parfaitement au trait distinctif et toute association est faite *parce qu'un* trait frappant est observé. Si l'un et l'autre ne diffèrent pas encore c'est parce que le trait distinctif est arbitrairement sélectionné. Cette identité va toutefois progressivement être dissociée. Il y aura d'une part le principe de l'association, d'autre part le trait distinctif, tantôt unique et fixe, tantôt fluctuant et indéterminé. Dans le complexe-concept la dissociation est parfaitement consommée en tant que le trait distinctif, la qualité autour de laquelle se rassemblent les différents éléments du complexe apparaît comme déposée, cristallisée dans le mot de l'adulte dont l'autorité est confirmée par la possibilité de compréhension mutuelle. Ce qui, selon Vygotski, conduit à l'illusion que la pensée de l'enfant procède de la même manière que celle de l'adulte c'est cette cristallisation de la « catégorie » dans le mot. En réalité, les opérations intellectuelles, les formations de complexes que l'enfant effectue au travers des mots qu'il apprend sont très différentes de celles des adultes en tant que le mot, précisément, accapare la fonction opérative de la distinction et de la généralisation telles qu'elles apparaissent dans la pensée conceptuelle adulte.

Les remarques de Vygotski sont d'une grande utilité pour comprendre ce que Dewey range sous le processus, qu'il ne différencie qu'assez peu, de la formation des propositions génériques. On ne peut qu'être frappé par les similitudes entre la formation de ce que Vygotski nomme les complexes et celle de ces dernières. Dewey écrit que « toute proposition qui implique la conception d'un genre se fonde sur un groupe de traits ou caractéristiques en relation qui sont les

conditions nécessaires et suffisantes pour décrire un genre spécifique<sup>120</sup>». Logiquement, le complexe apparaît comme l'archétype de la proposition générique en rassemblant des objets divers selon un certain trait distinctif sélectionné. À son stade primitif le complexe, comme semblent le montrer les expériences de Vygotski, répond à la force expectative de l'observation de l'enfant. Certaines choses sont frappantes et remarquables et se trouvent psychologiquement rassemblées. Pour apercevoir la nature opérative et logique de ces ensembles complexes il faut les concevoir en lien avec la pratique d'une part ainsi qu'avec l'expérience de la communication d'autre part. La force opérative des complexes ou des propositions génériques puisque les uns et les autres semblent converger fonctionnellement, dépend selon Dewey de leur utilité pour *l'inférence*<sup>121</sup>. Dewey note à juste titre que d'un point de vue existentiel aucun critère de sélection ne saurait déterminer par avance quels traits sont à même de servir de base à des propositions génériques ultérieures. « Nous sommes donc ramenés » poursuit-il « à la thèse selon laquelle les traits qui déterminent descriptivement les genres sont *choisis* et *ordonnés* par référence à la *fonction* qu'ils exercent en provoquant et en contrôlant une inférence extensive<sup>122</sup>». Nous pensons toutefois que les expériences de Vygotski peuvent enrichir les conceptions deweyennes qui ne considèrent pas de complexes tels que les complexes en chaîne ou diffus, en tant que ces derniers ne résultent pas de la détermination, dans l'enquête, d'un champ référentiel ordonné à certaines inférences futures. Or, les expériences de Vygotski montrent que de tels complexes existent, bien qu'ils ne soient, semble-t-il, pas à même d'être maintenus comme principe ordonnant l'inférence, du fait précisément des fondements diffus sur lesquels ils reposent.

---

120 *L.* page 349.

121 *L'inférence* est synonyme chez Dewey de la pensée expectative en général, qui découvre des implications matérielles, logiques, etc.

122 *L.* page 351.

### 3.1) Conception deweyenne de la pensée conceptuelle.

La théorie de Vygotski concernant la pensée par complexes est, à notre sens, une contribution intéressante quant à l'entreprise de reconstruction logique à laquelle Dewey s'emploie, et ce pour plusieurs raisons. La première, c'est qu'elle permet d'appréhender, sur des fondements expérimentaux plus sûrs, le processus décrit par Dewey de constitution d'ensembles opératifs, c'est-à-dire d'ensembles mis en ordre afin d'organiser un certain nombre d'inférences futures au sein d'un environnement différencié de choses en connexions. La seconde concerne plus spécifiquement la formation du complexe-concept et le rôle du langage. En effet, nous pourrions dire avec Vygotski, pour résumer, que « la formation des pseudo-concepts repose sur le fait que l'enfant ne forme pas librement des complexes en réunissant des objets dans des groupes formant des tous, mais qu'il trouve dans le langage des adultes des mots liés à des groupes déterminés. D'où la coïncidence dans leur référence à l'objet entre le complexe enfantin et les concepts de l'adulte <sup>123</sup>». Nous tenons pour très fertile cette idée de coïncidence, dans la communication entre la pensée de l'adulte et la pensée de l'enfant. La coïncidence du complexe-concept et de la pensée conceptuelle permet, aux *situations* vécues par l'enfant de se consolider et de consolider en retour les ensembles opératifs établis. L'accord qui s'établit entre l'enfant et l'adulte autour d'une référence objective commune désignée par un mot *constitue* une expérience dans laquelle les ensembles opératifs construits pourront être éprouvés, développés et transformés. La communication constitue une expérience au sens actif et passif du mot, c'est-à-dire qu'elle est actuellement une expérience autant qu'elle la prolonge et la développe. Ce type d'expérience soumet les ensembles opératifs de l'enfant à un contrôle ainsi qu'à un développement dialectiques. À ce propos nous nous accordons avec Vygotski et nous tenons pour précieuse la contribution qu'il apporte à la théorie deweyenne de l'expérience. Toutefois, nous ne suivons plus Vygotski quand il affirme que « l'enfant et l'adulte, qui se comprennent l'un l'autre quand ils prononcent le mot « chien », rapportent ce mot à un seul et même objet [accord référentiel], ont à l'esprit le même contenu concret mais l'un pense le

---

123 P.L page 249.

complexe concret des chiens et l'autre le concept abstrait de chien <sup>124</sup>». Nous ne suivons pas Vygotski parce qu'il abandonne, semble-t-il, une fois parvenu à ce point, toute conception fonctionnelle et, tandis qu'il admet d'un côté que « les pseudo-concepts ne constituent pas l'apanage exclusif de l'enfant [et que] dans la vie de tous les jours notre pensée opère aussi très souvent par pseudo-concepts<sup>125</sup> », il conçoit en parallèle et sans relation une pensée « par le concept abstrait ». S'il suffisait à la pensée conceptuelle pour avoir lieu de se fonder sur un concept abstrait, on comprendrait mal comment, une fois de tels concepts formés et une fois les structures mentales parvenues à maturité, la pensée pourrait fonctionner tantôt par complexes-concepts tantôt par concepts authentiques. En d'autres termes, il nous paraît impossible, sous cet angle, d'expliquer le processus de partage de l'activité intellectuelle en deux activités distinctes, l'une conceptuelle et l'autre faite au moyen de l'utilisation de complexes. Quand bien même en effet l'existence de tels concepts était démontrée, encore faudrait-il rendre compte de *l'opération* déterminant le mode de pensée employé.

C'est la raison pour laquelle nous préférons à l'expression « pensée par concepts » l'expression de « pensée conceptuelle » qui transcrit mieux l'idée de sa nature opérative. Vygotski a montré que le complexe est une opération de formation d'un ensemble générique élaboré autour de traits distinctifs communs. La nature opérative du complexe est claire. C'est un ensemble structuré et différencié assurant certaines inférences futures (en déterminant un ensemble de conditions d'observation ou d'expérimentation à réaliser afin de décider de l'inclusion ou de l'exclusion de nouvelles données). Le caractère opératif du complexe, et principalement du complexe-concept, se décline également comme agent de communication contrôlé en retour par les situations de communication. Autrement dit, le complexe-concept est un outil formé par et pour la communication qui garantit la mise à l'épreuve du complexe en vue de sa validation et de son développement. La pensée par complexes est donc la pensée par *l'opération* de formation d'ensembles génériques et ultimement, de propositions génériques. Au contraire, la pensée par concepts apparaît chez Vygotski comme la pensée au moyen d'unités conceptuelles abstraites dont on peine à voir la genèse ou la nature opérative. Vygotski n'ignore nullement les

---

124 *P.L* page 249.

125 *P.L* page 250.

conditions génétiques indispensables à la pensée conceptuelle qui semble bel et bien impossible à l'enfant d'âge préscolaire, extrêmement sporadique et contingente ensuite chez l'enfant jusqu'à l'adolescence, âge auquel on constate une réelle mutation, une réelle ré-organisation des structures de la pensée. Néanmoins, sa conception du concept semble souffrir d'un certain degré d'abstraction et substituer à sa nature opérative, l'opération abstraite déjà réalisée. Observons cela de plus près. Une telle rupture rend absconses, nous l'avons dit, les raisons de la coexistence des modes de pensée conceptuelle et par complexes. Il semble plus fécond de placer la question sous le jour de l'activité vitale, de l'exercice permanent, de l'effort de détermination de situations indéterminées et problématiques. Pour comprendre la pensée conceptuelle dans sa coexistence active avec la pensée par complexes, moins développée, il faut questionner le rythme de leurs occurrences dans le cours des expériences afin de comprendre logiquement, les raisons de l'hybridation de la pensée. Vygotski parle de la pensée par complexe et de la pensée par concept d'une façon non-temporelle et non dialectique et s'il postule en effet le caractère hybride de la pensée adulte tout porte à croire que son modèle reste cloisonné.

Nous préférons voir, avec Dewey, la pensée conceptuelle comme une *fonction* particulière de la pensée décrivant également, suivant l'enseignement de la psychologie génétique, un stade de la maturité intellectuelle. Pour expliquer la coexistence et les fonctionnements des pensées conceptuelle et par complexes il faut comprendre les raisons logiques et biologiques de leur manifestation fonctionnelle. Henri Wallon tient dans *les origines de la pensée chez l'enfant*, des propos qui contribuent, à notre sens, grandement à éclairer la question :

« Chez l'enfant au cours de son développement, la fonction ne peut se consolider que dans un ensemble évolutif dont les conditions sont organiques. Souvent, certaines manifestations fonctionnelles apparaissent sporadiquement, pour ne plus se reproduire pendant des semaines ou des mois. Elles supposent bien l'existence de l'appareil correspondant, mais dont l'exercice dépend encore d'incitations fortuites. Il leur manque d'appartenir à un système suffisamment étendu et cohérent, où l'incitation directe puisse être suppléée par l'influence d'un ensemble, dont chaque réaction particulière soit réglée par les exigences de la situation réelle ou mentale <sup>126</sup>».

---

126 O.P.E pp. 732-733.

Ces affirmations sont le corollaire du phénomène biologique (et logique) de la synchronisation, de la différenciation et de l'intégration. Chez Wallon, comme chez Dewey, toute différenciation pratiquée au sein d'une totalité uniforme implique l'intégration fonctionnelle de l'unité différenciée dans un ensemble. S'il en allait autrement, toute différenciation reviendrait à la destruction de l'unité différenciée, qui faute d'intégration, se mourrait d'inanition. Ce que cela signifie c'est que la formation de toute *totalité fonctionnelle* repose sur la création de parties différenciées autant qu'elle l'implique. Quand un peintre élabore une œuvre, il élabore un tout au moyen de la différenciation de parties qui lui sont intégrées comme éléments fonctionnels, en tant que l'œuvre possède un sens, une construction, un rythme qui fondent sa qualité. De la même manière, la constitution de la totalité organique n'est pas la simple consécution de parties autonomes, d'organes qui seraient comme des pièces agencées mais issues chacune d'un processus antérieur de constitution. Ce point est essentiel à ce que nous allons dire. En effet, il explique très bien le rôle et le fonctionnement de l'environnement deweyen. La différenciation suppose bien l'intégration, et l'organisation fonctionnelle « l'appareil de contrôle ». Toutefois, ce qu'introduit Wallon, c'est l'idée que le degré d'intégration est en rapport avec l'occurrence de la fonction. Autrement dit, que plus l'environnement est développé sur des fondements étendus, plus à la sollicitation fortuite sera substituée « l'influence d'un ensemble », et plus la manifestation fonctionnelle sporadique laissera place à son emploi conscient, organisé et systématique. C'est aussi pour cette raison que l'extension de l'environnement, la restauration de l'équilibre coïncident chez Dewey avec une plus grande stabilité générale, et que les perturbations se font à la fois plus profondes et moins dévastatrices. Il suffit pour s'en convaincre de voir combien la croyance du petit enfant peut être d'un seul coup mise à bas ou combien son image syncrétique est éphémère et son complexe diffus fragile, alors même que les implications des perturbations organiques pratiques et intellectuelles qu'il rencontre sont moins nombreuses et moins diversifiées qu'elles ne le sont dans l'expérience de l'adulte.

« La pensée a des conditions, un matériel, des structures qui lui sont propres et dont les manifestations spontanées n'ont aucune raison de coïncider, dès



son apparition, avec les objets auxquels sa fonction est de s'étendre <sup>127</sup>» écrit Henri Wallon. Le « concept abstrait », chez Vygotski, oublie le contexte dynamique-causal dont il était pourtant issu, et manque de s'identifier avec un « comportement » de l'intelligence, fait de mouvements et de transformations. Le concept abstrait pétrifie l'expérience et ignore l'influence dialectique et réciproque de toutes les activités de la pensée qui sont autant de mode d'opérations possibles pour l'organisme. Aucune raison ne peut séparer la pensée conceptuelle des autres conduites antérieures, dont elle est faite et avec lesquelles elle est indissociablement liée dans l'expérience. Nous ajoutons avec Wallon, qu'il n'y a entre la pensée conceptuelle, la pensée par complexes et les modalités d'appréhension syncrétique de la réalité « ni identité préétablie, ni réduction totale [des unes aux autres] <sup>128</sup>». Seule l'expérience permet de comprendre dans le détail comment ces différentes structures coexistent, se supportent, s'intègrent et se modifient réciproquement.

La condition essentielle à la pensée proprement conceptuelle, c'est un certain degré de maturité intellectuelle, atteint aux alentours de quatorze ans que Jean Piaget nomme le stade des « opérations intellectuelles abstraites <sup>129</sup>», et durant lequel le langage subit de très nombreuses mutations ; tous s'accordent sur ce point. Le concept en tant que tel apparaît dès lors que les symboles dans le langage (pris en son sens large) cessent d'être *simplement* des caractérisations ontologiques, mais deviennent des hypothèses de traitement des relations elles-mêmes, des références et des connexions entre les choses, identifiées au cours des expériences. Ce qu'il manque à Vygotski, dans son analyse, c'est l'examen clair de ce qu'est l'emploi conceptuel d'un mot ainsi que certaines précisions concernant l'emploi des complexes *dans* la pensée conceptuelle. Penser conceptuellement c'est produire des hypothèses linguistiques et symboliques et les mettre à l'épreuve du langage lui-même, et enfin de tous les ensembles génériques déjà construits. Cette activité en retour requalifie et refonde ces mêmes ensembles par lesquels elle a opéré son propre contrôle. Ainsi retrouve-t-on le mouvement simultané et dialectique d'application et de requalification des formes logiques dans la conduite de l'enquête et au cours du processus que nous avons dit de *concrétisation* de l'expérience. Le libre jeu de l'existence objective et de la signification est une

---

127 *O.P.E* page 742.

128 *Ibidem*, page 743.

129 Jean Piaget, *Six études de psychologie*, coll. Folio essais, 1992, page 14.

condition nécessaire pour que le langage et les symboles puissent être véritablement utilisés comme organe de la pensée conceptuelle et spéculative. Chez l'enfant, l'apprentissage du mot correspond, comme le montre très bien Vygotski, à l'ontogenèse des choses qui n'ont pas d'existence en dehors de lui. Nous pensons avec Dewey que la pensée conceptuelle se caractérise par sa nature opérative et que le concept est un résidu de l'ancienne théorie psychologique sustentée par les présupposés de la logique traditionnelle. Nous citons un paragraphe tiré de *Pensée et langage* pour mieux faire entendre de quoi il est question à propos de la transformation du langage et fournir un complément à notre discussion.

« Pour la linguistique le développement de l'aspect sémantique du langage se limite aux modifications du contenu objectif des mots et elle est insensible à l'idée qu'au cours du développement historique du langage la structure sémantique de la signification des mots se modifie, *la nature psychologique de cette signification évolue*, que des formes inférieures et primitives de généralisation de la pensée verbale s'élèvent aux formes supérieures les plus complexes, qui *trouvent leur expression dans les concepts abstraits*, qu'enfin ce n'est pas seulement le contenu objectif du mot qui s'est modifié au cours du développement historique du langage mais le caractère même du reflet et de la généralisation de la réalité de ce mot <sup>130</sup>».

Le fait que remarque Vygotski et auquel la linguistique à selon lui été insensible, c'est que la modification de la nature psychologique de la signification entraîne une requalification de la valeur de l'objectivité et non seulement de son contenu. On retrouve cependant ici le même « hiatus », le même saut qui semble faire basculer brutalement le développement de la pensée et de la nature des significations, « dans le concept abstrait ». Si le concept abstrait est un mot, tel par exemple que « substance » ou « raison », alors il est douteux qu'il soit *l'expression* des « formes supérieures les plus complexes » de la pensée. Nous avons montré avec Dewey que le concept comme mot est plutôt au contraire le terme d'une série d'opérations intellectuelles déterminantes et qu'il ne saurait être en tant que tel l'expression des formes de pensées supérieures. En effet, un concept est lié à une

---

130 Vygotski, *Pensée et langage*, page 323, nous soulignons.

matière de façon indissociable, à la façon dont le terme d'une opération est lié à son processus. Si le terme, sans être pour autant isolé, est abstrait de l'opération dont il est issu, c'est pour assurer une fonction logique particulière, pour pouvoir agir sur les données de nouveaux problèmes existentiels de façon plus efficace et plus fluide. Cela ne signifie aucunement, comme Dewey le montre, que le concept soit abstrait absolument de son processus de détermination. En effet, quand on le considère isolément, le concept *exprime* sa matière mais à la manière dont un drapeau exprime certains contenus existentiels réels et partagés, à la façon d'une impression esthétique. Il est probable que le concept de « raison » exprime davantage aux yeux de chacun une image à la fois syncrétique et complexe du temps des Lumières, plutôt que l'idée de raison pure *a priori*. Un concept en tant que mot n'a de contenu que *dans* les expériences réelles et collectives effectuées. Le mot n'est ni l'expression en soi des opérations supérieures de la pensée, ni la cristallisation d'une image syncrétique, ni le critère de la formation d'un complexe générique, il est tout cela à la fois, de façon hybride. Rien ne saurait suppléer à l'expérience et à l'enquête réelles comme épreuves déterminantes de validation et de refondation des données, des concepts eux-mêmes et des jugements ; ni la raison pure, ni l'ordre éternel du monde. Les opérations intellectuelles réalisées afin de construire le concept de substance ne pourront être véritablement exprimées par lui qu'à la condition que ces opérations soient effectivement impliquées dans l'opération qui emploie ce concept. Si l'on considère le concept comme purement normatif à la manière de Vygotski, on ne comprend ni sa genèse ni sa fonction. Si on le considère comme purement empirique ou comme la simple consécution de complexes antérieurement formés, nous ne pouvons plus rien entendre à son développement.

Nous pensons avec Vygotski que la pensée conceptuelle se réalise effectivement au travers d'une modification de la nature psychologique des significations et dans la transformation de la structure sémantique de la signification des mots, mais qu'il n'est pas possible de la dire *signalée* par le concept abstrait. L'idée de concept abstrait est un résidu de la théorie psychologique contre laquelle Vygotski s'inscrit. Du reste, cette idée, en confondant l'activité conceptuelle de l'intelligence et le nom des concepts est en contradiction avec le fait de la dissociation de l'objectivité des choses et de leur dénomination. Dès lors que Vygotski invoque les formes supérieures et

qualitativement nouvelles de la pensée de l'adolescent, il les pétrifie dans le nom de concept et creuse un abîme infranchissable entre pensée associative et pensée conceptuelle. Les formes supérieures de la pensée sont les produits des mécanismes opérationnels qui transforment effectivement la nature psychologique des significations, mais ces formes ne peuvent en retour rendre par elles-mêmes compte du processus de ces opérations. Les concepts sont en tant que concepts des hypothèses protocolaires de traitement de certaines données ; leur signification logique est dissoute dès lors que l'on renverse le processus et qu'on substitue à l'application réelle des applications figées et déjà réalisées, qu'on inscrit le concept dans une temporalité raide et comme inversée qui irait du jugement au postulat par le moyen d'une enquête accomplie. Rien ne nous semble plus illusoire que cette confusion entre l'invocation et la pensée. Nul besoin de rappeler le lieu commun à propos du discours du sophiste, habillé des formes de la pensée véritablement opérative.

En définitive, le développement de la pensée paraît suivre le schéma suivant : les significations dans la pensée de l'enfant sont, dans un premier temps, des caractérisations ontologiques générales dont la fonction opérationnelle première est la communication. La réunion des complexes se généralise ensuite jusqu'à ce que les significations deviennent progressivement des hypothèses de traitement soumises au contrôle dialectique de l'exercice d'un langage suffisamment développé pour assurer cette fonction. Autrement dit, la pensée conceptuelle est possible quand l'individu parvient à contrôler par le langage les opérations de son propre langage. Bien entendu, cette fonction n'apparaît d'abord que sporadiquement et se renforce à mesure que l'environnement intellectuel se développe et que les expériences se concrétisent. Croire qu'il existe des concepts abstraits complique l'étude de la pensée conceptuelle et surtout, de la relation qu'elle entretient avec la pensée associative de l'enfant. L'utilisation du langage comme hypothèse de traitement sous le contrôle du langage lui-même est impossible à l'enfant pour qui se confondent, comme le montre Vygotski, la nature phonétique du mot et sa référence objective. Ainsi écrit-il qu'au « début du développement, seule existe dans la structure du mot la référence objective, quant aux fonctions il n'y a que la fonction indicative et dénomminative<sup>131</sup> ». Les expérimentations qu'évoque Vygotski vont dans ce sens. Selon les jeunes enfants

---

131 *Pensée et langage*, page 337.

interrogés, une vache s'appelle une vache parce qu'elle possède des cornes et si l'on ne peut substituer au nom vache celui d'encre c'est parce que la vache n'a pas du tout les propriétés de l'encre. Tout porte à croire que le mot s'origine dans sa référence objective. Ce n'est qu'à mesure que se développe le langage et sa pratique que l'enfant parvient à différencier la signification de la référence objective, de l'indication et de la dénomination. Cette étape est la prémisse indispensable qui confère au langage la possibilité d'examiner et de traiter ses propres formes comme des hypothèses, et permet l'émergence de la pensée conceptuelle authentique. Nous retrouvons ici la question de la concrétisation de l'expérience, du renforcement de l'adéquation des moyens opératifs et des hypothèses formulées, avec les données du réel. La progression de la dissociation des mots et de l'objectivité des choses est essentielle et n'est jamais achevée.

Ainsi se trouve-t-on libéré de la nécessité supposée, pour comprendre la pensée conceptuelle, de lui trouver des unités pures de sens. La pensée conceptuelle n'est pas une chose c'est une opération concrète, c'est la formation de moyens intellectuels adéquats de résolution dont la condition première est la circulation fluide et souple des significations dans le langage ; la pensée conceptuelle est une expérience authentique de détermination de ces dernières dans le dessein d'obtenir des ensembles concrets d'opérations. Et le fait que le mot, sous quoi se range non pas le concept mais l'activité conceptuelle, puisse être transposé comme principe organisateur du complexe-concept est la preuve, en dernier ressort, que la pensée conceptuelle ne peut être réduite à l'unité abstraite du concept. Par cela, nous croyons qu'il est possible de comprendre fonctionnellement la coexistence de la pensée conceptuelle et de la pensée associative, voire syncrétique, dans la pensée adulte. La pensée conceptuelle comme fonction formée de l'intelligence repose sur la mutabilité des ensembles syncrétiques ou complexes en éléments opératifs concrets manipulables par la pensée et la prospection. Une telle conception permet à notre sens de comprendre dans la pensée conceptuelle la pensée esthétique. Ainsi, le complexe, par le moyen de la pensée associative, peut-il être un mode de contrôle, et participer opérationnellement à la conduite de la pensée rationnelle. Le complexe associatif ou la proposition générique n'entrent pas en conflit avec la pensée conceptuelle, de même que l'outil n'entre pas en conflit avec l'opération dans laquelle il doit être employé. Nous sommes amenés à concevoir des conflits purs et irréductibles

quand nous ne prenons pas en compte les opérations et leurs implications logiques *sur* le matériau. L'outil, en tant que tel, n'entre pas en conflit avec le protocole dans lequel on l'emploie mais s'intègre à lui de façon singulière avec un degré plus ou moins grand *d'adéquation*. Le complexe associatif entretient avec le concept ce même rapport. Il revient à l'expérience, à l'enquête, de déterminer leur relation afin que leurs fonctions convergent dans le sens d'une résolution concrète du problème réel rencontré. Il revient à l'expérience de réaliser en fait l'intégration réciproque de ses différents matériaux entre eux (cette intégration peut également avoir la forme d'un bouleversement et correspondre à la dissolution radicale de certains ensembles formés). Il n'est pas de concepts abstraits exprimant la pensée conceptuelle et ses formes supérieures, de la même manière que les outils inventés pour le besoin d'une expérimentation particulière n'expriment pas par eux-mêmes les opérations auxquelles ils s'ordonnent. Ils peuvent les exprimer d'une façon esthétique ou syncrétique mais, sans application opérative réelle, ils ne sont que la cristallisation mentale (en tant que le *sens* de l'outil nous est connu) et matérielle (en tant que l'outil est une *partie* de l'opération qui, prise isolément, est vide de fonction et de substantialité logique) de l'opération. Penser l'opération par l'outil ou la pensée conceptuelle par le concept, aussi général soit-il, c'est penser le réalisable par le réalisé, c'est penser le mouvement par l'immobile.

## Conclusion.

Nous parvenons à la fin de notre étude sur la question de la reconstruction logique chez John Dewey et de ses implications essentielles dans celle de l'expérience. En guise de conclusion, nous voudrions proposer des ouvertures et des continuations possibles à la fois dans le sens d'une recherche plus large et dans celui d'un développement de la compréhension du système de la philosophie de Dewey. Nous pensons véritablement que de nombreuses possibilités philosophiques de la pensée de Dewey restent encore inexplorées et dont les plus fertiles nous paraissent être celles en lien avec la psychologie, la sociologie ou l'anthropologie. La philosophie deweyenne semble n'avoir encore rien épuisé du bénéfice qu'elle peut tirer de son application et de sa confrontation avec les hypothèses et les conclusions de la psychologie appliquée. Sur le plan anthropologique, les perspectives paraissent nombreuses également, comme a permis peut-être de le montrer la brève discussion que nous avons tenté d'établir entre Dewey et Simondon. Le naturalisme empirique, ou l'humanisme naturaliste de Dewey défend une conception de l'organisme comme ensemble de fonctions assemblées et intégrées. À ce titre, l'organe qui est l'appareil de contrôle des fonctions différenciées et intégrées dans un tout par la relation avec l'environnement, outrepassé les limites du simple corps naturel. La technique, l'art et le langage sont de réelles conquêtes de l'homme au sens où leurs différentes productions lui appartiennent organiquement et logiquement et font partie de son corps fonctionnel. D'un point de vue interne à la philosophie de Dewey cette fois, il semble qu'une lecture croisée et systématique de *Logique* et de *Démocratie et éducation* soit non seulement possible, mais grandement souhaitable tant il semble qu'elle puisse apporter de nombreux éléments de réponses au problème du rapport entre science et méthode, entre développement et application. Ce que la logique de l'expérience est avant tout, c'est une incitation à l'expansion de la recherche, non par le biais des savoirs institués et cloisonnés mais par le rythme de son mouvement inhérent. Ce que l'enquête exprime logiquement, c'est la possibilité de la réunion des savoirs entre eux, non point en niant leurs différences, mais au contraire en liant leurs efforts. L'enquête comme expérience est une

architectonique active, vivante et dynamique du savoir, qu'elle requalifie et actualise par son propre mouvement. Elle signifie le progrès en tant qu'elle se confond actuellement avec lui, en même temps qu'elle en préfigure schématiquement la poursuite. Au fond, la logique de l'expérience est une logique de la croissance, une logique de l'extension organique des savoirs aux autres savoirs, de la connaissance à l'homme et de l'homme à la connaissance. La valeur opérative des contenus du savoir dans l'expérience ne s'exprime que s'ils sont publics et partagés, si ce n'est actuellement, du moins potentiellement par tous. Outre la fonction logique de l'enquête qui conduit à la détermination autant qu'à l'ouverture, à la différenciation autant qu'à l'intégration, sa force psychologique et esthétique est d'être un aboutissement et une promesse. C'est ainsi que progressivement l'intérêt lui-même se trouve reconstruit. « L'enquête n'est libre que lorsque l'intérêt porté au savoir est si grand que la pensée s'accompagne de quelque chose qui ait une valeur intrinsèque, quelque chose qui comporte son propre intérêt moral et esthétique <sup>132</sup>». De cette façon la philosophie de Dewey célèbre la croissance et le progrès en rendant tout à l'expérience et affirme que l'homme doit vivre, qu'il n'a rien à faire ou à espérer dans l'au-delà mais tout à accomplir ici et maintenant.

---

132 *R.P* page 201.



## Bibliographie :

### Ouvrages étudiés et cités :

-John Dewey, *Logique, la théorie de l'enquête*, texte traduit et présenté par Gérard Deledalle, Paris, Presses universitaires de France, 1993.

-John Dewey, *L'art comme expérience*, Folio Essais, 2010, traduction Jean-Pierre Cometti et alii.

-John Dewey, *Reconstruction en philosophie*, Paris, Gallimard, éditions folio essais, 2014, traduction Patrick Di Mascio.

-John Dewey, *Expérience et Nature*, Paris, éditions Gallimard, Nrf, 2012, texte traduit par Joëlle Zask et présenté par Jean-Pierre Cometti.

-John Dewey, *Comment nous pensons*, Editions Les empêcheurs de penser en rond, 2004, traduction de Ovide Decroly.

-Pierre Duhem, *Sauver les apparences*, Paris, Vrin, 2003.

-Henri Wallon, *Les origines de la pensée chez l'enfant*, Paris, PUF, 1975.

-Lev Vygotski, *Pensée et langage*, Paris, La dispute, 1997, traduction de Françoise Sève.

-Jean Piaget, *Six études de Psychologie*, Folio Essais, 1992.

-Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier Philosophie, 2008.

-Kant, *Logique*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1997, traduction de L. Guillermit.

## Table des matières

.....	1
.....	1
.....	1
Introduction générale.....	2
Première partie : La logique de l'enquête et ses implications philosophiques.....	8
1.1) Les racines du problème de la théorie logique.....	9
1.2) Le postulat de continuité.....	14
1.3) La cause de l'enquête et le statut de l'hypothèse.....	18
1.4) Le problème de la détermination et la nature du jugement.....	25
1.5) L'indéterminé et le déterminé.....	30
2.1) La matrice culturelle de l'enquête et le rôle spécifique du langage.....	35
2.2) Les structures logiques du langage courant et intellectuel.....	44
2.3) Les objets substantiels du langage.....	51
Deuxième partie : La place de la reconstruction logique dans une philosophie du développement..	59
1.1) L'instinct, l'intelligence pratique et l'intelligence spéculative. Axes pour une solution dialectique et appliquée au problème de la continuité. ....	60
1.2) L'idée de « concrétisation » de l'expérience du point de vue de la fonction.....	68
1.3) Clarifications sur le problème de l'application des contenus formels.....	73
2.1) Le développement de la pensée conceptuelle dans la théorie de Vygotski.....	78
2.2) Assemblages syncrétiques et pensée par complexes.....	83
3.1) Conception deweyenne de la pensée conceptuelle.....	92
Conclusion.....	102
Bibliographie .....	104